

DELPHINE DE VIGAN

**Je suis
Romane Monnier**

roman

nrf

GALLIMARD

DELPHINE DE VIGAN

**Je suis
Romane Monnier**

roman

nrf

GALLIMARD

DELPHINE DE VIGAN

JE SUIS
ROMANE MONNIER

roman

nrf

GALLIMARD

Dernière recherche Google effectuée par Romane Monnier le 8 mars 2025 à 18h55.

La Malice

Bar, Bistro

4,2 ★ ★ ★ ★ (345)

Charcuterie, petites assiettes et vins naturels dans un bar à l'ambiance détendue, avec sièges au comptoir et tables partagées.

Services disponibles : Propose des plats végétariens · Propose une connexion Wi-Fi · Chaises hautes disponibles

Adresse :

105 rue de la Corderie, 75012 Paris

Horaires :

Téléphone : 06 25 54 89 07

Menu : documentcloud.wondershare.com

Réservations : privateaser.com, schlouk-map.com, prvt.re

Prix par personne : 20-30 €

Communiqué par 29 utilisateurs

Avis 4,2

Les avis ne sont pas vérifiés

PetitJul21 : Déco stylée, ambiance sympa, clientèle variée. Super la musique en fin de soirée !

Georgioblack : Bon moment, mais le patron n'est pas très aimable.

Clotilde78 : Sympa mais les tables sont trop serrées. Si vous aimez la promiscuité.

Il faudrait savoir comment cela s'est insinué, comment cela s'est propagé, sans bruit, sans incident majeur, sans drame ni tristesse, non, au contraire, dans une certaine douceur, tranquille, émolliente presque, pas désagréable en tout cas, gagnant peu à peu toutes les heures du jour et de la nuit, il faudrait savoir quand cela a commencé, cet état dans lequel il se trouve, comment on le nomme, on le définit, pour qu'il puisse s'en extraire et s'en éloigner, s'assurer au moins qu'il n'est que transitoire et que lui succédera un autre état, plus intense, plus ardent.

Depuis quelque temps, ses pensées, ses rêves, les images qui lui reviennent au cours d'une journée le ramènent sans cesse à ce qui a déjà eu lieu, ce qui n'est plus, pour la simple et bonne raison qu'il ne sait pas se représenter l'avenir, lui donner consistance, qu'il est incapable d'inventer de nouvelles images qu'il pourrait simplement caresser, incapable d'imaginer des chemins, un chemin, qui le mènerait ailleurs, incapable d'imaginer les trente et quelques années qu'il lui reste statistiquement à vivre. C'est un problème, il le sait, cette absence de visibilité, cette obstruction du futur, aussi a-t-il la sensation désagréable d'être bloqué sur une aire d'autoroute, sans savoir précisément depuis quand, ni où, et sans pouvoir s'insérer de nouveau dans une circulation aussi rapide, aussi dangereuse que celle qui l'a mené jusque-là. Oui, s'il y réfléchit, tout se passe comme s'il était coincé dans une station-service. Il n'est pas malheureux. Il ne se

sent pas si mal. Il y a des distributeurs de boissons très sophistiqués, qui permettent de choisir toutes sortes de cafés, expresso, café latte, cappuccino, solubles ou en grain, plus ou moins sucrés, avec ou sans touillette, des cadeaux souvenirs, des gadgets et des porte-clés, des peluches, des mugs personnalisés avec des prénoms, des glaces, des sandwiches et des biscuits, les toilettes sont propres et le personnel plutôt aimable. Mais il ne peut pas rester là. On ne peut pas rester là. Un jour un employé va se présenter qui le sommerá de regagner son véhicule et de repartir, ou bien, s'il invoque la panne, d'appeler son assurance et de faire venir une dépanneuse.

Il aimerait que quelque chose survienne dans sa vie, se produise – quelque chose qui en infléchirait le cours, et derrière ces mots il perçoit l'illusion expectative, et son incapacité à créer lui-même du mouvement. Et il sait par expérience que ce sont plutôt les accidents, la maladie, la mort qui surgissent sans crier gare et entaillent avec cruauté le ronronnement du présent. Aussi reste-t-il sagement dans ce chimérique coin cafétéria, appuyé sur une table haute, à contempler les traces de sucre ou de liquide laissées par les gobelets des autres, petits cercles poisseux sur lesquels il est parfois tenté de passer le doigt, pour en vérifier le goût.

Ce matin, à peine a-t-il allumé son smartphone qu'une notification est apparue sur l'écran : *Une tendance majeure a été observée dans vos données Santé.*

— Sans blague..., a-t-il d'abord répondu à voix haute.

Puis, par curiosité, d'une prompte et légère pression du doigt sur le petit cœur rose, il a ouvert l'application. Les indicateurs étaient à la baisse : sa *distance totale parcourue*, son *nombre de pas quotidiens* et son *nombre de calories brûlées en moyenne* avaient chuté au cours des sept derniers jours. Rien de très étonnant.

Voilà ce qui s'est passé : il a profité des vacances scolaires pour fermer sa boutique pendant une semaine – les étudiants représentent au moins la moitié de sa clientèle et il avait besoin de repos. Il pensait partir, trouver au dernier moment un billet pour l'Italie ou la Grèce mais à force d'hésiter il a fini par renoncer (le temps était clément et il a toujours aimé l'hiver) et puis, de fil en aiguille, il n'est pas sorti de chez lui.

— Ce sont des choses qui arrivent, conclut-il, à voix basse cette fois.

Un peu plus tard, vers onze heures du matin, après avoir vaqué à diverses occupations qu'il serait bien incapable de décrire (entre ranger et errer, la frontière parfois s'estompe), il se laisse tomber sur son canapé.

C'est le moment que Nathan choisit pour l'appeler, et lui proposer qu'ils se retrouvent le soir même à La Malice, comme à peu près une fois par mois.

Il est tenté de refuser (au point où il en est, pourquoi ne pas aller au bout de l'expérience de repli) mais Nathan flairerait le coup de mou et serait capable de venir le chercher.

Alors Thomas prend une douche, se change, puis claque la porte derrière lui.



Échange de SMS entre Romane Monnier et Pascal V. le 8 mars 2025 à 18h02.

Pascal : Toujours OK pour ce soir ?

Romane : Oui.

Pascal : Perso : chemise blanche, jean, veste noire. Et toi ?

Romane : Moi aussi.

Pascal : Tu ressembles à la photo ?

Romane : Bien sûr que non.

Pascal : ???

Dans la moiteur de sa chambre, Thomas déplie son bras engourdi. Comme chaque jour avant de poser le pied par terre, avant d'allumer la lumière, d'étirer ses membres sous le drap, avant même d'être tout à fait réveillé, il cherche son téléphone. Depuis quand ce geste est-il devenu le premier de la journée ? Depuis quand dépose-t-il l'objet chaque soir si près de son visage, pour le garder ainsi, à toute heure de la nuit, à portée du regard et de la main ? Il ne saurait le dire, tant ce geste, ces gestes – celui du matin quand il se reconnecte au monde, celui du soir quand il passe en mode avion – échappent à sa conscience. Oui, il dort à côté de son téléphone, pour ne pas dire avec, et ce, depuis pas mal d'années. Il n'est pas le seul. Il ne peut même pas invoquer l'usage de la fonction alarme, puisqu'il continue, pour des raisons sentimentales, à utiliser le réveil électronique Casio que sa mère lui a offert pour ses dix ans.

Sa main glisse sur la table de nuit, tâtonne, renverse la lampe, il se redresse sur un coude, allume, élargit son champ d'exploration, au sol, sous l'oreiller, au fond du lit, puis il doit se résoudre à ce constat inhabituel : son portable n'y est pas. Lui revient d'un coup, en même temps qu'une impérieuse sensation de soif, l'état d'ébriété dans lequel il est rentré chez lui. Il a vraisemblablement abandonné le téléphone ailleurs, pourquoi pas dans la salle de bains, à supposer qu'il ait réussi à se brosser les dents.

À en juger par le filet de lumière qui filtre sous la porte, il peut être neuf heures comme midi. Le réveil indique 9h31. Il se lève, note au passage qu'il a dormi avec sa chemise, puis part à la recherche de son smartphone. Il déambule dans son appartement sans aucune stratégie, passe plusieurs fois dans chaque pièce, œil radar privilégiant les surfaces planes, repart en sens inverse. À force, il tourne en rond. Il l'a peut-être laissé dans la poche de son manteau, tout simplement.

C'est là qu'il le dénêche en effet.

Le nœud d'inquiétude qui s'était formé dans son plexus disparaît aussitôt. Avec un ou deux comprimés de citrate de bétaine, la journée va pouvoir commencer.

Dans l'ordre : désactiver le mode avion, allumer la cafetière, sortir du placard les madeleines industrielles qu'il avale au petit déjeuner (habitude reprise depuis que Léo n'est plus là pour s'indigner ou le sermonner), mettre en route le Sonos pour écouter la radio. Avec un peu de chance, il entendra la fin de la Matinale du week-end.

Alors qu'il s'empare de l'objet, il découvre que son écran d'accueil a été modifié. La photo estivale de Martin Parr qui l'accompagne depuis quelques années a été remplacée par un paysage de montagne.

Il fait glisser son doigt sur l'écran, une fois, deux fois, sans succès, ricane intérieurement : il doit vraiment avoir une sale gueule pour que la reconnaissance faciale ne fonctionne pas. Il positionne l'objet à hauteur des yeux, balaie de nouveau l'écran, sans résultat. Comme cet ami perdu de vue depuis vingt ans qu'il a croisé il y a quelques semaines dans la rue, son téléphone ne le remet pas.

Irrité, il tape son code une première fois, sans succès, puis une deuxième. Exaspéré, il recommence une troisième fois, s'obligeant à la lenteur.

Quatre chiffres, avec application. Nouveau sursaut de l'écran signifiant son refus.

Il n'est pourtant pas fou. Se peut-il qu'il ait oublié son code durant la nuit ou, de manière plus vraisemblable, dans la torpeur alcoolisée qui continue de l'envelopper ?

Il réitère. Intervertit les paires... Impossible d'activer ce maudit truc.

Après trois tentatives erronées, l'appareil se braque. Réclame une pause de cinq minutes avant un nouvel essai.

Thomas inspire profondément. Il est vain de s'énervier.

Il fait couler un expresso, se rassoit. Perplexe, observe d'un œil méfiant l'objet récalcitrant.

À y regarder de plus près, la coque transparente lui paraît soudain bien neuve. Nulle trace d'usure, nul brin de tabac coincé sous la surface de plastique, et la petite rayure apparue sur son écran quelques semaines plus tôt a bizarrement disparu.

Alors l'évidence s'impose : ce n'est pas *son* téléphone. C'est le même, exactement, mais ce n'est pas le sien.

Bien qu'il s'interdise pour l'instant d'envisager les conséquences d'une telle confusion, la boule d'angoisse est revenue.

Incrédule, Thomas fait tourner le smartphone plusieurs fois dans sa main. Il ignore comment cela est possible, mais il doit bien admettre qu'il est rentré chez lui la veille, ivre certes, mais pas non plus ivre mort, avec le portable de quelqu'un d'autre. Et ce n'est pas celui de Nathan, dont il connaît parfaitement la coque et le cordon.

La journée s'annonce très compliquée : comment trouver un téléphone, comment joindre Nathan, ou quiconque, alors qu'il ne connaît aucun numéro par cœur, pas même celui de Léo, puisqu'ils sont tous enregistrés dans son répertoire ?

Il est tenté de se recoucher. Mais la contrariété l'empêchera à coup sûr de dormir. Autant prendre une douche et s'attaquer sans plus attendre au contretemps.

Tandis que l'eau chaude glisse sur sa peau, une image imprécise lui revient. À La Malice, une jeune femme était assise à côté de lui. Plusieurs fois, dans la promiscuité du lieu et de ces tables collées les unes aux autres, où chacun s'immisce où il peut, leurs coudes se sont touchés.

Oui, maintenant il en est certain, une jeune femme d'une trentaine d'années, peut-être un peu moins, était assise à sa droite. Il est incapable de se remémorer son visage, mais il se rappelle avoir fait en sorte, à plusieurs reprises, d'éviter le contact.

Quand il rentre d'un dîner ou d'une soirée, Thomas ne peut s'empêcher de se demander s'il a trop parlé, ou pas assez. Il sait par expérience que sa conversation en société se situe rarement au bon niveau : soit il parle trop parce qu'il est en confiance, sentiment qui suscite chez lui une sorte d'absurde euphorie, soit il se montre trop réservé, parce qu'il craint d'être jugé. Dans les deux cas, il se fait remarquer.

Après la mort de sa mère, son père, dont la parole avait toujours été parcimonieuse, était entré dans un mutisme total. Plus distant que jamais, il semblait avoir été amputé de la moitié de lui-même, la meilleure, celle en tout cas qui lui permettait de fonctionner socialement. Son père opposait désormais au monde une colère brutale, capable de décourager les élans les plus affectueux et la plus vive compassion. À l'âge de treize ans, Thomas s'était retrouvé en tête à tête avec cet homme raide, agacé, au visage fermé, qui ne prononçait pas plus de dix mots par jour : bonjour, au revoir, oui, non, d'accord, va te coucher. Ils avaient vécu ainsi l'un à côté de l'autre, tels deux colocataires bien élevés ayant constaté sans heurt leur absence d'affinités. Son père disparaissait parfois pendant quelques jours, sans explication, et rentrait un soir, comme s'il était parti le matin même, tout aussi fermé, indéchiffrable. Il ne racontait rien, ne partageait rien, ne posait pas de questions. Cette attitude n'était pas réservée à Thomas ; partout son père évoluait avec ce visage buté, hostile, et ce

corps tendu, sur la défensive. Thomas lui en voulait mais ne supportait pas l'idée que les gens le critiquent ou qu'ils aient une mauvaise image de lui. En présence des autres, sans même s'en rendre compte, il avait tendance à compenser son mutisme. Un soir, plusieurs années après la mort de sa mère, le frère de celle-ci et sa femme étaient passés les voir sur la route de leurs vacances. Ce jour-là, peut-être parce qu'il s'était senti écouté, ou qu'il avait bu quelques verres, peut-être parce qu'il s'était laissé entraîner par l'enthousiasme de ses dix-sept ans, ou par quelque pulsion vitale qui se révélerait salubre, Thomas s'était montré volubile. Il avait ri et parlé avec son oncle, raconté des anecdotes : il avait fait le malin. Le lendemain, son père lui avait laissé sur la table de la cuisine un message rageur et accusateur, griffonné sur un bout de papier, lui reprochant d'avoir monopolisé l'attention et d'être un fils déloyal. Déloyal, c'est ce mot qui l'avait renversé, de la part d'un homme à côté duquel il avait vécu sur la pointe des pieds, dont il avait toujours pris la défense, dont il avait accepté le silence sans jamais s'en plaindre, déjouant les questions des assistantes sociales et des psychologues scolaires, rassurant les unes et les autres sur la stabilité de sa situation familiale quand il se sentait parfois si seul, si désespérément seul, et rentrant chaque soir avec la peur que son père soit parti, parti pour toujours, ou qu'il soit mort. Le sentiment d'injustice lui avait littéralement coupé le souffle. Pendant quelques heures, il avait imaginé différents scénarios de fugue, d'affrontement ou de protestations. Pour finir, il était passé outre, concluant que ce message parlait avant tout de la souffrance de son père, et de l'empêchement dans lequel il se trouvait depuis si longtemps de communiquer avec autrui.

Pourtant, cette idée qu'il risquait d'occuper trop de place – une menace diffuse, tapie sous le manteau de sa timidité – s'était insinuée en lui et ne l'avait plus jamais quitté. En vertu d'une sorte de principe

de précaution, elle avait fait de lui un ami dont les confidences étaient rares et un convive plutôt taiseux.

L'année dernière, alors que Léo vivait encore avec lui, ils avaient passé une soirée à se raconter ces phrases énoncées par d'autres, avec ou sans volonté de nuire, qui parfois résonnaient toute une vie. Pour sa fille, il y avait eu celle de son institutrice de CM2, « Toi tu ne seras jamais une grande sportive », au risque de la condamner à rester toute sa vie sur le banc de touche. Et puis celle d'une de ses amies d'adolescence, laquelle, alors que Léo se plaignait de la forme de son visage ou de quelque défaut réel ou imaginaire, lui avait répondu : « C'est vrai, tu n'es pas jolie, mais tu n'es pas repoussante... » Thomas avait raconté à sa fille le petit mot laissé par son père et, quelques mois plus tard, alors qu'il s'était inscrit à un cours de théâtre (cela lui semblait bien loin aujourd'hui, mais il avait eu des velléités de jouer la comédie), la phrase prononcée après plusieurs semaines par son professeur : « Toi, Thomas, le ridicule ne t'atteint pas. » Il avait ensuite passé des heures à tenter de décrypter ce que ce dernier avait voulu dire. Qu'il était ridicule mais ne s'en rendait pas compte ? Ou bien que, sous l'effet d'une mystérieuse bénédiction, il était prémuni contre le ridicule ?

En rentrant chez lui la veille, après avoir quitté ce bar et tandis qu'il marchait dans la nuit, Thomas avait eu le sentiment que la conversation s'était déroulée de la manière la plus fluide et la plus équitable qui fût, comme c'était presque toujours le cas avec Nathan, sans doute celui de ses amis avec lequel il lui semblait être au plus près de lui-même, débarrassé de cette peur obsessionnelle d'être jugé.

Ils avaient passé une très bonne soirée. Dont le souvenir serait parfait s'il ne lui fallait maintenant élucider comment son portable pouvait avoir été échangé à son insu contre un modèle plus récent (ce

qui exclut a priori un acte malveillant fomenté à des fins mercantiles), et pour cela sans doute mener une enquête cohérente et méthodique.

D'abord, il retourne à pied jusqu'au bar, où il interroge plusieurs serveurs. L'un d'eux était présent la veille, mais ne garde aucun souvenir d'un éventuel incident qui pourrait expliquer la situation inédite que Thomas décrit. Tous les soirs, grâce aux tables partagées, des gens se mêlent, se rencontrent, parfois même repartent ensemble. Rien d'étonnant, donc, à ce que Thomas ait lié connaissance avec cette voisine inconnue, de là à échanger son portable, pourquoi pas. Le patron confirme : il a assisté à des associations plus rapides ou plus surprenantes, salives mêlées après quelques bières, caresses plus ou moins discrètes, une fois même a-t-il dû mettre fin sous une table à un rapprochement qui dérivait sans aucun doute vers un coït. Thomas aimerait savoir s'ils connaissent la jeune femme, si elle vient souvent, mais la description sommaire qu'il est capable d'en donner, *une fille plutôt fine avec des cheveux châtain jusqu'aux épaules*, ne permet pas de l'identifier.

— Avec une jupe en cuir ? finit par demander le patron.

Mais Thomas n'a aucun souvenir de sa tenue.

Il prend ensuite le métro pour aller chez Nathan, où il attend quinze minutes en bas de l'immeuble avant que quelqu'un n'en sorte.

Quand enfin la porte s'ouvre, il grimpe les marches quatre à quatre. Il n'a aucune idée de l'heure qu'il est quand il sonne.

Nour l'accueille, sa douce ironie au coin des lèvres.

— Alors, ça y est, tu viens vivre à la maison ?

C'est une vieille plaisanterie, du temps où Thomas échouait régulièrement chez eux, sa fille sous le bras, épuisé ou désespéré, accueilli avec tendresse par la compagne de son ami, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Les années ont passé mais la blague est

revenue au goût du jour depuis que Léo est partie, une manière de lui dire qu'il est et restera toujours le bienvenu. Nour et Nathan demeurent aux yeux de Thomas un couple idéal, fantasque et romanesque, capable de créer autour d'eux – et de maintenir par-delà les années – une sorte de zone sûre, à laquelle il songe comme à un abri. Cela fait partie des images mentales qui le réconfortent, lui donnent du courage : savoir qu'à quelques stations de métro de chez lui il existe un endroit de douceur, d'indulgence et d'intelligence mêlées, où il pourra toujours se réfugier.

Ils sont tous les quatre à table autour d'un brunch du dimanche. Thomas les embrasse un à un.

— Léo n'est pas avec toi ? demande Ludo.

— Non, elle vit chez elle maintenant, tu sais.

— Elle a un canapé et tout ?

— Oui, et même un frigidaire !

— Elle va quand même venir nous voir ? s'inquiète Zoé.

— Mais oui, très bientôt.

Les enfants de Nathan sont beaucoup plus jeunes que Léo qui les a vus grandir et à laquelle, depuis qu'ils sont tout petits, ils vouent un véritable culte. Maintenant qu'elle travaille, ils la voient moins souvent, mais son aura n'en est que plus grande.

Dans un silence attentif, Thomas explique son problème. À l'appui de son récit, il sort l'objet de sa poche pour le montrer. Une notification indique que sa (ou son) propriétaire a reçu deux messages d'un numéro absent de son répertoire, dont le texte ne s'affiche pas sur l'écran d'accueil. Selon Zoé, la fonction « afficher les aperçus » a dû être désactivée.

Bien que la soirée se soit terminée pour lui aussi dans un certain brouillard, Nathan peut affirmer que Thomas a sorti son téléphone au

moins à deux reprises : une première fois pour chercher le titre d'un des premiers films de Jane Campion, une seconde pour lui montrer une photo d'un mémoire en forme de dépliant touristique, qu'il a imprimé récemment pour l'étudiante d'une école d'art. Nathan juge tout à fait possible, voire probable, que Thomas ait alors posé son téléphone sur la table et que sa voisine l'ait échangé par mégarde avec le sien. Il se souvient en effet d'une femme d'une trentaine d'années, assise à côté de Thomas, plutôt jolie, et accompagnée. Il est sûr d'une chose : Thomas n'a pas bougé de la soirée, même quand les gens se sont mis à danser devant le bar, le temps de quelques tubes des années quatre-vingt, pour lesquels le patron a l'habitude de monter le son.

Grâce au téléphone de Nathan, Thomas essaie d'appeler plusieurs fois son propre numéro, mais tombe à chaque tentative sur son répondeur. Il finit par laisser un message confus, conscient de son inanité. Puisque la personne qui a trouvé ou subtilisé son téléphone ne dispose pas de son code secret, elle ne peut accéder à sa messagerie. Toutefois, tant que son portable reste ouvert, subsiste l'espoir de joindre quelqu'un.

Nour le rassure : la fille va bien finir par répondre. Elle aussi doit avoir besoin de récupérer le sien.

Dans l'après-midi, alors qu'il est de retour chez lui, abattu et désœuvré, lui revient une bribe de conversation entre la jeune femme et l'homme assis à côté d'elle, échange saisi lors d'un court silence et dont il avait déduit, au ton qu'ils employaient l'un et l'autre, qu'ils se connaissaient peu, voire qu'il s'agissait d'un premier rendez-vous. Dans un intense effort de remémoration, Thomas tente d'en reconstituer les termes. Oui, il en est presque certain, la jeune femme avait évoqué son découragement ou sa fatigue, ou quelque chose dans

ce genre, un registre sémantique assez négatif, peu efficient en matière de séduction, avait-il pensé, et l'homme, d'une voix nasale qui avait déplu à Thomas, avait parlé d'état d'esprit, de mental, et utilisé une métaphore sportive qui lui avait semblé ridicule. Quelques secondes plus tard, en réponse à une question qu'elle lui posait, il avait entendu l'homme dire : « Je ne sais pas si je peux faire ça. »

De la suite, Thomas n'a aucun souvenir. Sans doute est-il revenu à Nathan et à leur conversation.

Il essaie de s'approcher mentalement de la silhouette de la jeune femme : une image insaisissable sur laquelle il ne parvient pas à faire le point.

Vers quinze heures, il descend chez Mylène Farmer, sa voisine du quatrième, lui explique en quelques mots la situation et lui demande s'il peut emprunter son téléphone pour s'appeler lui-même, ce qu'elle accepte sans difficulté.

Mais personne ne répond.

Il réitère cette tentative en fin de journée, puis deux ou trois fois après le dîner. De son côté, il veille à maintenir chargée la batterie du smartphone de l'inconnue, afin que cette dernière puisse s'appeler elle-même pour prendre contact avec lui.

Au cours de la soirée, elle reçoit deux nouveaux SMS provenant du même numéro absent de son répertoire.

À vingt-deux heures, elle reçoit un appel de sa mère, qu'il manque par malchance car s'il ne peut utiliser le téléphone de la jeune femme pour joindre un de ses contacts, rien ne l'empêche en revanche de décrocher si quelqu'un l'appelle.

Ensuite, de peur de rater une nouvelle opportunité, il garde le téléphone sur lui, et le pose sur la table de nuit au moment de se coucher.

Sans nouvelles, il devra dès demain se résoudre à aller chercher un nouvel appareil chez son opérateur et avouer au vendeur qu'il n'a fait aucune sauvegarde, ni sur son ordinateur, ni sur un quelconque nuage.

Nul doute qu'il se verra reprocher son inconscience et qu'il traversera ensuite une période d'emmerdement maximum.



Messages envoyés par Pascal V. à Romane Monnier le dimanche 9 mars 2025.

10h06 : Bien rentrée ? Aurais peut-être dû te raccompagner, mais pas osé proposer.

14h34 : Passé une bonne soirée. Tu avais l'air un peu triste. Se revoir ?

18h45 : Tu pourrais au moins répondre...

22h30 : Connasse.

Il n'est pas encore huit heures quand Mylène frappe à sa porte. Elle part pour quelques jours à la campagne chez sa fille et lui propose d'utiliser une dernière fois son téléphone, s'il veut tenter sa chance... Il est venu chez elle trois fois la veille sans qu'elle manifeste le moindre signe d'irritation, Thomas songe qu'il lui offrira un bouquet de fleurs à son retour.

Il compose une nouvelle fois son propre numéro et après quelques sonneries, alors qu'il n'y croyait plus, une voix de femme lui répond.

— Allô.

Pris de court, il commence par bafouiller. Mylène l'encourage du regard.

— Bonjour. J'étais à La Malice samedi soir, juste à côté de vous, et je pense que nous avons échangé nos portables. Enfin, c'est même certain... puisque vous décrochez, j'en conclus que vous êtes en possession de mon téléphone... et moi du vôtre (pourquoi ce ton ampoulé ? pense-t-il à cet instant).

— Ah oui, répond la jeune femme avec un certain sens de l'économie.

— Je ne sais pas si vous vous rappelez, nous étions dans le fond du bar, là où il y a les grandes tables...

— Oui.

— Est-ce qu'on peut se voir rapidement pour un échange ? J'ai vraiment besoin de mon téléphone, pour le travail, c'est très

important, et puis j'attends des nouvelles de... enfin bref j'imagine que vous aussi...

La jeune femme met plusieurs secondes avant de répondre.

— Donnez-moi votre adresse, je vous le fais déposer aujourd'hui. Vous êtes dans quel quartier ?

— Je tiens une boutique dans le XX^e, mais je vous retrouve où vous voulez, à l'heure du déjeuner ou en fin de journée, selon ce qui vous arrange... C'est peut-être plus simple qu'on se croise, comme ça je vous rends le vôtre et je récupère le mien.

Elle laisse peser un nouveau silence, puis d'une voix plus basse mais avec fermeté :

— Ce n'est pas la peine. Je n'en ai plus besoin.

— De quoi ? De votre téléphone ? Mais si, bien sûr, je vais vous le rendre !

— Gardez-le.

Impressionné par le changement de ton, pendant quelques secondes, il reste interdit. C'est elle qui poursuit :

— Je vous écoute pour l'adresse.

Elle note, puis conclut :

— Ne vous inquiétez pas, vous l'aurez dans la journée.

— Mais... votre téléphone est en parfait état, je le prends avec moi, on se croise et je vous le rends.

— Je vous remercie, mais je vous l'ai dit, ce n'est pas la peine.

— Je peux vous le déposer quelque part, ou même vous l'envoyer.

— Non merci. Vraiment.

Et puis, après un temps, plus doucement, elle dit :

— S'il vous plaît, gardez-le.

Après une hésitation, c'est lui qui prend congé.

— Je ferme entre treize heures et quatorze heures mais sinon je serai là toute la journée.

Ils auraient pu s'esclaffer, rire ensemble, essayer de comprendre par quelle confusion ou quelle fantaisiste opération du Saint-Esprit leurs téléphones ont pu s'interchanger ; ils auraient pu ponctuer leurs phrases de « ça alors », « quelle histoire » ou « c'est dingue » mais la tonalité de la conversation n'incitait à aucune connivence.

Après tout, le principal est qu'il récupère son portable et qu'on n'en parle plus.

Après avoir raccroché, il rapporte les propos de la jeune femme à Mylène Farmer, qui affiche une moue perplexe. Elle n'a jamais vu ça.

De retour chez lui, Thomas se joue une nouvelle fois l'échange qu'il peine à décrypter. Il y a quelque temps, il a oublié chez Nathan un vieux parapluie. Les baleines étaient cassées, la toile se retournait au moindre coup de vent, le mécanisme d'ouverture fonctionnait mal. La fois suivante, alors qu'il ne pleuvait pas et qu'ils venaient de décider du lieu où ils allaient se retrouver, Nathan a proposé de le lui rapporter. Thomas a répondu : « Non, non, garde-le. » Sur un ton qui voulait dire « ne t'embête pas pour ça, tu peux aussi bien le jeter », un ton qui révélait sans ambiguïté l'absence de valeur marchande ou sentimentale que revêtait pour lui l'objet. De fait, Nathan l'avait mis à la poubelle. La jeune femme aussi avait dit : « Gardez-le. » Mais son ton n'avait rien à voir avec le sien. Il était bien plus grave, plus concerné.

Après cette étrange conversation, Thomas reprend son rituel matinal, un enchaînement précis de gestes et de déplacements qu'une part de lui-même déplore, mais que l'autre part, celle qui se tient depuis toujours au bord du gouffre, reproduit avec application : premier café, trois madeleines au chocolat, une vingtaine de pompes, quelques exercices pour son genou, douche, deuxième café, brossage

de dents, tout cela sur fond de Matinale à la radio (il a calé son heure de réveil et celle de son départ en fonction des séquences et des chroniques qu'il préfère).

L'habitude est son alliée.

L'habitude permet de se lever, de s'habiller, de sortir de chez soi.

Dès qu'il aura récupéré son téléphone, il appellera sa fille pour lui raconter *L'Affaire du mystérieux échange des portables*, qui devrait lui plaire.

Arrivé à la boutique, il consulte son planning : trois cent cinquante flyers à imprimer et à relier pour une petite entreprise du quartier. Il lance la machine. Le lundi matin est en général assez calme. Quand c'est le cas, il en profite pour se consacrer à la production. S'il n'est pas dérangé, il aura même le temps de massicoter.

Il enchaîne sans pause sur quelques tâches administratives et il doit admettre que son efficacité est meilleure en l'absence de son téléphone. Il éprouverait même un certain sentiment de liberté.

À 12 h 45, un coursier passe chercher la commande.

À treize heures, il ferme la porte à clé pour sa pause.

Le lundi, il déjeune souvent Chez les filles, un boui-boui situé sur le trottoir d'en face, où il a son rond de serviette (ce n'est pas une image). Il y a quelques années, il a eu une brève relation avec l'une des deux propriétaires du lieu, relation qui s'est rapidement essoufflée, puis s'est achevée sans larmes ni regrets. Il ne la voit plus en dehors du restaurant, dont il est redevenu un client parmi d'autres, mais quand il déjeune là-bas, il aime ces instants fugaces, réels ou fantasmés, qu'eux seuls peuvent percevoir, où l'intimité entre eux finit par affleurer.

À son retour dans le magasin, il vérifie sa boîte aux lettres, au cas où l'inconnue serait passée en son absence.

Rien.

Vers seize heures, il commence à craindre qu'elle ne vienne pas. Deux étudiants entrent pour imprimer sur les machines en libre-service.

De plus en plus inquiet, il ne peut s'empêcher de guetter la porte, tout en jouant mentalement, une énième fois, l'échange : le ton de la jeune femme, son absence d'étonnement, et cette détermination dans sa voix ne lui ont laissé aucune place, aucune marge de manœuvre, c'est elle qui a mené la danse, voilà ce qu'il comprend à présent, elle se fout de son propre téléphone, elle s'en fout même complètement. Mais pas lui. La plaisanterie a assez duré. Cela fait plus de vingt-quatre heures que Léo ne peut pas le joindre et il est peut-être en train de rater une commande historique.

Au moment où l'inquiétude laisse place à la colère, un garçon d'une quinzaine d'années entre et lui tend une enveloppe kraft.

En haut de la rue, explique-t-il, une femme lui a donné cinq euros pour apporter le pli à la boutique.

Thomas bondit sur le trottoir : elle a déjà disparu.

La joie qu'il ressent en retrouvant l'appareil le surprend lui-même. D'une seconde à l'autre, il respire mieux, il se sent enfin relié à l'extérieur, il n'est plus seul, il envisage l'avenir avec sérénité. Le voilà heureux et soulagé comme il ne l'a pas été depuis longtemps. On lui aurait rétabli l'électricité et l'eau courante, sa joie n'aurait pas été beaucoup plus grande. Il songe un instant à cette aliénation insensée qui s'est insinuée dans sa vie comme dans celle de la plupart des gens qu'il connaît, il suffit de regarder autour de soi : ces dizaines de visages penchés sur leurs écrans, dans le métro, dans la rue, qui ne se regardent plus, ne regardent plus le ciel, ne regardent plus leurs enfants, mais continuent d'avancer ainsi, tête baissée, aveugles au monde auquel ils se croient reliés.

La jeune femme a emballé le téléphone dans une sorte de papier de soie, comme s'il s'agissait d'un bijou ou d'un objet précieux. Il est chargé à 99 %, elle s'est donc préoccupée, de la même manière qu'il l'a fait pour le sien, d'en maintenir la batterie à flot.

D'abord, il passe en revue les appels et les textos qu'il a reçus depuis samedi soir : finalement rien de très urgent ni de très palpitant. Il envisage d'appeler Léo sur-le-champ, se ravise, puis pose sur le comptoir les deux appareils côte à côte. Celui de la jeune femme, qu'il a mis en mode silencieux et laissé pendant quelques heures dans l'arrière-boutique, ne signale plus aucun appel ni message. Il en conclut qu'il s'agit d'une personne peu sollicitée. Mais une personne perturbée, qui abandonne un smartphone presque neuf au premier venu.

Alors qu'il s'apprête à jeter l'enveloppe, par réflexe ou par une subite intuition, il y plonge la main. Il a bien failli rater la petite carte que la jeune femme y avait glissée, sur laquelle il découvre deux successions de chiffres sans autre indication.

Il lui faut quelques secondes pour comprendre.

Il compose aussitôt les six chiffres sur le clavier numérique. Tel un sésame, l'écran d'accueil s'ouvre sur des dizaines d'icônes aux couleurs vives et aux lumineuses promesses. L'autre série correspond sans doute au code PIN.

Alors une phrase lui revient, prononcée deux fois dans une conversation d'à peine quatre minutes – un ordre puis une prière : « Gardez-le. »

Avant de fermer le magasin, il appelle Léo.

Il tombe directement sur son répondeur et raccroche sans laisser de message.

Depuis que sa fille vit ailleurs, il se demande souvent quelle est la bonne distance, celle à laquelle il doit se tenir, maintenant qu'elle est adulte, un exercice de haute voltige, lui semble-t-il, et de haute précision : être présent mais pas envahissant, disponible sans être au garde-à-vous, impliqué sans se substituer. À une époque, certains le qualifiaient de papa poule, terme démodé et vaguement condescendant qu'il détestait et qui ne correspondait en rien à l'histoire infiniment plus complexe et contrastée qu'il partage avec elle. Depuis quelques mois, Léo a rejoint une colocation multiple, dont les charges sont peu élevées. C'était un cap à passer, il le savait, d'aucuns (les mêmes) l'avaient mis en garde, craignant pour lui le fameux syndrome du nid vide. Le déséquilibre émotionnel engendré par le départ du dernier enfant (ou pire encore, de l'enfant unique) avait en effet été décrit ici ou là, notamment sur les ondes de la station de radio qu'il écoute presque toute la journée. Ayant élevé seul sa fille, il était le candidat idéal, ce syndrome touchant un parent sur trois mais plus durement les pères ou les mères célibataires, supposément surinvestis dans leur rôle monoparental et ayant développé une relation fusionnelle avec leur enfant.

En dépit de ces mises en garde, ou peut-être grâce à elles, Thomas a franchi le cap sans effondrement.

Lorsque Léo est partie, il a volontiers observé les avantages de cette nouvelle situation : une réappropriation intégrale de l'espace (non seulement il peut y évoluer à son aise, dans n'importe quelle tenue, mais il est sûr de retrouver les lieux comme il les a laissés : pas de fenêtre ouverte, pas de lumière allumée, pas de taches soudaines et indélébiles, pas de disparition mystérieuse de nourriture, de chemise ou d'écharpe), et une qualité de sommeil largement supérieure à celle

des dix dernières années. Car il n'y a aucun doute, il dort beaucoup mieux depuis que sa fille, vivant loin de son regard, est sortie du périmètre de sa vigilance. En outre, depuis que Léo vit ailleurs, il écoute ce qu'il veut, au volume sonore qui lui convient, et il peut manger des chips, des liégeois au chocolat et des soupes en brique.

Demeurent néanmoins un certain nombre de défis : il doit se lever chaque matin et partir travailler (cela n'a pas toujours été fluide) et éviter d'ouvrir une bouteille en rentrant chaque soir (cela reste un combat).

S'il s'écoutait, il l'appellerait volontiers tous les jours, ne serait-ce que cinq minutes, pour avoir quelques nouvelles, mais il se raisonne. Il évite de se manifester trop souvent et, pour patienter, note sur des post-it les choses qu'il aimerait lui raconter : scoops sur la vie de l'immeuble, anecdotes à propos des clients du magasin, considérations ou interrogations personnelles concernant l'époque ou la société. Léo, de son côté, privilégie les textos. Comme la plupart des jeunes de sa génération, la conversation téléphonique lui semble superflue, voire intrusive. Le plus souvent, elle se contente de lui envoyer des signes d'affection sous forme de messages brefs, ponctués d'émoticônes, ou de gifs tirés des grands classiques du cinéma.

Léo est partie et il ne va pas si mal.

Il doit cependant admettre qu'il est clairement entré dans une nouvelle ère, qu'il nommerait volontiers *L'Ère du vide*, mais cela reviendrait à faire porter à sa fille un état d'âme auquel elle ne peut rien. Pourtant, à plusieurs reprises, Léo lui a posé la question : « Alors, Map's, comment s'appelle cette nouvelle étape de ta vie : *La Libération ? La Lutte finale ? Le Retour de la madeleine chimique ?* »

Elle devait avoir une douzaine d'années quand ils ont commencé à diviser leur vie en périodes, à l'instar des grandes périodes de l'histoire ou des ères géologiques qu'elle venait d'étudier en classe.

Ainsi pouvaient-ils fabriquer leur propre légende, la façonner, en désamorcer les drames et les contrariétés, et y faire résonner les euphories. Cette mise en récit de leur quotidien est devenue une manière d'avancer, de grandir, d'absorber les coups durs, d'éviter le drame et l'esprit de sérieux, tout en se donnant l'illusion d'en choisir la tonalité. Oui, c'est comme ça qu'il a élevé sa fille, dans l'idée que tout peut se raconter – le présent, le passé et sans doute le futur –, et qu'il n'y a pas meilleur moyen de s'approprier les choses, ou en tout cas de les apprivoiser. S'il n'a pas toujours eu le sentiment d'être à la hauteur de son rôle – il a parfois eu, au contraire, l'impression de lui montrer le pire exemple ou de lui apporter de désastreuses réponses –, il est fier de cette frise chronologique qu'ils ont inventée ensemble et qu'ils continuent d'écrire.

Lorsque Léo est devenue adulte, ces divisions historiques ont fait l'objet de quelques ajustements, voire de quelques correctifs. Elle et lui s'accordent aujourd'hui sur cinq grandes périodes, elles-mêmes divisées en sous-périodes, chacune abritant au moins une ou deux *affaires*, points saillants ou culminants, accidents ou incidents de parcours, le plus souvent étranges ou loufoques, qui constituent désormais leur mythologie familiale.

D'abord il y a eu *La Grande Absence*, c'est-à-dire les deux premières années de la vie de Léo, que celle-ci a passées chez sa grand-mère maternelle. C'est une période que Thomas ne connaît pas, dont elle a probablement peu de souvenirs conscients, mais dont l'empreinte s'est logée quelque part. Il a proposé de rebaptiser ces années *Aux abonnés absents*, afin de dédramatiser un peu, mais Léo a refusé.

Ensuite est arrivé *Le Léo Bang*. Du jour au lendemain, Thomas, sidéré, s'est vu contraint de récupérer dans dix-neuf mètres carrés une petite fille de vingt-huit mois qu'il connaissait à peine. Avoir un enfant

ne correspondait à aucun projet personnel. Léo et lui ont vécu cinq ans dans cet immeuble de Montrouge. Après les deux premières années, Thomas a réussi à louer la chambre de bonne mitoyenne de son studio et obtenu l'autorisation d'ouvrir entre les deux espaces. Au cours de cette période ont eu lieu quelques affaires dignes de récit (*L'éponge qui pue* et *La Super Gardienne et son ascenseur magique*). La période s'est achevée par une année de *Paléo-Meetic* durant laquelle Thomas, inscrit pour la première fois sur un site de rencontre, est entré dans une insatiable frénésie sentimentalo-sexuelle. Sans manifester la moindre hostilité, mais avec une indifférence certaine, Léo a vu défiler pendant quelques mois un nombre jamais officialisé de dames, plus ou moins attentives à sa présence. Pour Léo, de tous ces visages aujourd'hui il n'en reste qu'un : une certaine Alma aux lèvres peintes en rouge et au regard charbonneux, qui ressemblait à Cruella et construisait ses Lego comme personne.

Vient ensuite *L'Ère des plombiers* : alors que Léo venait d'avoir sept ans, Thomas et sa fille ont déménagé dans un appartement vaste et lumineux du XII^e arrondissement, dont la vétusté, lors de la visite organisée par l'agence, lui avait échappé. *L'Ère des plombiers* est donc marquée par un défilé constant d'artisans, d'honnêteté et de compétences variables, occupés à divers problèmes de fuite, de joints, de rouille, de mécanismes enrayés, fatigués, grippés, et de robinets foutus. Au cours de cette période eurent lieu *Le Grand Froid* (trois semaines sans chauffage ni eau chaude au cœur de l'hiver), et *L'Affaire de la chasse d'eau* (la poignée en porcelaine de leur chasse d'eau haute, à l'ancienne, avait été volée par un plombier, vraisemblablement pour être revendue sur une brocante). *L'Ère des plombiers* se caractérise en outre par d'indéniables restrictions financières et par la fréquentation d'enseignes discount salutaires (le paquet de céréales Top Cao de

Leader Price demeurant aujourd'hui l'emblème incontesté de cette période).

Puis *Le Grand Faste* est arrivé : à la mort d'une grand-tante de Léo qu'il n'avait jamais vue, Thomas a hérité d'une somme inattendue. Ils ont de nouveau déménagé et Thomas s'est mis à son compte. Si *Le Grand Faste* est une époque globalement joyeuse et légère, elle s'achève en revanche par *L'Année noire* – pas loin de deux ans en réalité –, durant laquelle Léo a été happée par les forces mystérieuses et tourmentées de l'adolescence.

Un peu plus tard, la sortie de crise s'est transformée en une sorte de renouveau, baptisé *Retour vers le futur*. Léo est devenue une formidable jeune femme, drôle, singulière et généreuse. Quant à Thomas, il a enfin atteint le nombre de clients nécessaires à la survie de sa petite boutique de reprographie.

Bien plus que les chiffres ou les photographies, ces grandes périodes constituent leurs repères chronologiques. Lors d'une conversation, si Thomas demande à quel moment a eu lieu telle ou telle anecdote (le jour où Léo a reçu sur la tête l'armoire qu'elle essayait d'ouvrir ou *L'Affaire de la ciboulette*), Léo lui répond le plus naturellement du monde :

— Au début du *Grand Faste*.

C'est au cours de *L'Ère des plombiers* qu'ils ont commencé à surnommer leurs voisins. Il y a d'abord eu Jean-Slip (un habitant de l'immeuble d'en face qui se baladait du matin au soir en slip de bain devant ses fenêtres), puis Jean-Reich (un étudiant autoritaire et précocement aigri) et Jean-Tri (un genre de shérif des poubelles, comme il en existe dans la plupart des copropriétés).

Quelques années plus tard, quand ils sont arrivés dans l'appartement où Thomas vit toujours, ils ont vite repéré la rousse et

flamboyante Mylène Farmer et son mari, Serge Lama. Dans l'immeuble, vivaient à l'époque deux jeunes couples avec des enfants en bas âge : les Bruns étaient sympathiques et disaient bonjour, les Blonds ne saluaient jamais personne et se comportaient comme si aucun autre être humain ne pouvait entrer dans leur champ de vision. Aujourd'hui les Bruns ont des enfants adolescents, et les Blonds sont partis. Serge a quitté Mylène, qui maintenant a les cheveux blancs.

Lorsqu'il pense à ces années, à l'évocation de telle période ou de tel surnom, Thomas finit toujours par sourire. La légende les enveloppe d'une sorte de halo qui adoucit les contrastes sans abîmer les contours.

Il essaie de nouveau de joindre Léo, termine de remplir les bacs de papier, défait quelques cartons vides puis vérifie que toutes les machines sont bien éteintes.

Il la rappelle une dernière fois avant de quitter la boutique et tombe de nouveau sur sa messagerie. Il est inutile de lui laisser un message vocal, elle ne les écoute pas. Il opte donc pour un texto laconique qui ne manquera pas de la faire réagir : « Nouvelle affaire en cours, appelle-moi. »

Il ferme le rideau de fer puis rentre chez lui à pied, comme tous les soirs ou presque.

A-t-il le droit de faire ça ? D'entrer dans le smartphone de la jeune femme comme dans une pièce interdite ? A-t-il le droit de passer en revue ses derniers messages, l'historique de ses recherches et de ses déplacements, la liste de ses amis, la conversation qu'elle entretient avec sa mère, le nom de sa banque, celui de ses médecins, le nombre de pas qu'elle effectue par jour, les villes dont elle surveille la météo ?

La mémoire de l'objet est immense, il le sait.

Cet objet de sept centimètres sur quinze, qui pèse moins de trois cents grammes, contient une vie. Il recèle le plus poétique et le plus prosaïque. Le plus exposé et le plus intime. Il abrite des confidences, des souvenirs, des déclarations. Des espoirs et des déceptions. Une multitude de rendez-vous et de conversations dérisoires. Des QR codes et des numéros client. Des disputes, des contrariétés et des pensées oubliées. Des cartes de fidélité et des lettres de rupture.

Cet objet est le lieu de la connexion et du secret. Du rituel et du refuge. Des rêves et des regrets.

Voilà à quoi songe Thomas, le smartphone calé dans sa paume : aujourd'hui le téléphone d'une jeune femme de trente ans contient bien plus que tous ses placards et tiroirs réunis. Aujourd'hui, son téléphone en dit plus sur elle que les dix cartons d'archives qu'elle n'entreposera jamais dans une cave ou un grenier.

Il détesterait que son téléphone tombe entre les mains de quelqu'un d'autre. Que quelqu'un découvre les jours où il ne sort pas de chez lui, ses prétextes pour annuler dîners ou rendez-vous, le nombre de fois où il se fait livrer au lieu de préparer un repas, et les heures qu'il perd à comparer différentes marques de robots aspirateurs, captivé par les vidéos de démonstration. Il n'aimerait pas non plus que quelqu'un puisse voir à quel point il est obsédé par le temps qui passe, par l'âge des gens – comédiennes et comédiens, chanteuses et chanteurs, écrivaines et écrivains –, ou qu'il est capable de regarder dix vidéos d'affilée sur le croque-monsieur (la recette authentique, l'histoire du croque-monsieur, dix leçons pour le réussir, la version d'Alain Ducasse, etc.). Sans parler du reste. Son téléphone contient les heures tangentes qu'il ne veut partager avec personne. Et pour rien au monde il ne le confierait à quiconque.

Un peu moins de deux mille personnes meurent chaque jour en France, que fait-on de leur téléphone portable ? Il ne s'était jamais posé cette question mais elle lui paraît soudain essentielle. Est-ce l'occasion pour leurs proches de percer enfin leur mystère, d'entrer par effraction dans leur univers, de pénétrer leur intimité ? Ou bien les proches respectent-ils la mémoire des défunts, leurs secrets, et effacent-ils ces traces sans s'y aventurer ? Bien sûr, il y a les codes secrets. Mais souvent, les conjoints les connaissent. Et dans le cas contraire, il est très facile de trouver quelqu'un pour les contourner.

Une jeune femme qu'il ne connaît pas, qu'il n'avait jamais vue, a laissé à sa disposition des milliers de traces.

Elle lui a laissé un monde. Son monde.

Elle lui a dit : « Gardez-le. »

Elle a écrit son code secret sur une petite carte et l'a glissée dans une enveloppe.

L'autorise-t-elle ainsi à chercher ? Espère-t-elle qu'il le fasse ?

Lui demande-t-elle de le faire ?

Le portable contient-il quelque chose qu'elle aimerait qu'il trouve ?

Doit-il garder le téléphone allumé ? Ou au contraire l'éteindre et l'abandonner au fond d'un tiroir ?

Peut-être lui a-t-elle seulement confié l'objet afin qu'il en prenne soin et reviendra-t-elle le rechercher un jour, comme si abandonner son téléphone au premier venu était la chose la plus naturelle du monde ?

Soudain, il a besoin de connaître son nom.

Il lui suffit d'aller dans les Réglages pour le trouver.

L'inconnue s'appelle Romane Monnier et la nommer la rend plus proche, plus familière.

Thomas balaie la vitre plusieurs fois pour avoir une vue d'ensemble des applications présentes : plusieurs dizaines de logos sur fond de montagne enneigée.

Sur l'écran d'accueil, il reconnaît les utilitaires classiques (Météo, Plans, Santé, Réveil et Dictaphone), l'application Notes, deux navigateurs internet et plusieurs applications de transport : SNCF Connect, Bonjour RATP, Citymapper et IDF Mobilités. Sur l'écran suivant, plusieurs supports de presse, l'application de Radio France, les principales applications de réservations de voyage, plusieurs applications de VTC, une compagnie de taxis, Instagram, YouTube, Bluesky, EDF, Vinted, La Redoute, Leboncoin. Sur la dernière page, Doctolib, Ameli, JustWatch, plusieurs théâtres, et une bonne vingtaine d'icônes qu'il ne connaît pas. Le choix des applications, leur organisation racontent déjà quelque chose qu'il pourrait tenter de déchiffrer. Mais par réflexe il a déjà ouvert l'application Messages où il retrouve facilement l'historique du rendez-vous de samedi soir.

Apparemment, Romane Monnier et l'homme du bar ont été en contact au préalable sur un site avant d'échanger leurs numéros et de poursuivre leur conversation par SMS. C'est elle qui a choisi le lieu. Les textos sont assez factuels.

Au lendemain de la soirée, le type a essayé de reprendre contact avec elle. Messages évidemment restés sans réponse. Au moins, elle se sera épargné sa médiocrité : il a fini par l'insulter.

Thomas écoute ensuite les deux derniers messages vocaux, laissés par la mère de Romane Monnier, inquiète de ne pas avoir de nouvelles de sa fille, puis il enchaîne sur deux autres, un peu moins récents : le premier, d'une certaine Chloé, date de quatre jours (elle s'excuse de ne pas avoir pu rappeler avant), le deuxième, daté de la semaine précédente, émane du chargé de gestion locative de l'agence Century 21, qui demande à Romane Monnier de le rappeler dès que possible. Les autres messages conservés dans le téléphone sont plus anciens : sa mère souhaite savoir si elle préfère le hachis parmentier ou les lasagnes de bœuf, la même Chloé lui reproche son silence prolongé, et un certain Grégory lui demande si elle veut bien échanger ses horaires avec les siens.

Par où continuer ? Le champ des possibles est tellement vaste qu'il en éprouve un bref vertige.

Il n'a pas encore pris la mesure de l'incroyable terrain d'exploration qu'il tient entre ses mains. Il pourrait y passer la soirée. Il pourrait y passer la semaine. Et sans doute davantage. À l'abri des regards, Thomas a le sentiment d'assouvir une curiosité primaire, originelle, de succomber à l'interdit sans s'exposer lui-même. Oui, il éprouve un vrai plaisir, avide, transgressif, à entrer ainsi dans la vie de quelqu'un.

Soudain, il pense aux photos. Mais oui, bien sûr. Il aurait dû commencer par là.

Il ouvre l'application. En bas de l'écran, le nombre de clichés archivés s'affiche : 7 568. Les premiers datent de 2016, les derniers, du jour où il l'a croisée.

Il balaie l'écran de bas en haut, fait défiler les vignettes : il navigue dans les souvenirs de quelqu'un d'autre. La galerie offre une vue d'ensemble sur quelques années d'une vie qui n'est pas la sienne. Et cette vie semble maintenant entre ses mains.

Au milieu de ces visages inconnus – instantanés de groupe, de famille, de réunions amicales ou professionnelles –, il n'est pas très difficile de repérer celui de Romane Monnier. C'est bien la jeune femme qu'il a aperçue samedi soir.

Il affiche les photos au hasard, dans le désordre.

Sur certains clichés, Romane Monnier a l'air encore d'une toute jeune fille, sur d'autres, elle paraît plus mûre, plus soucieuse. Sa silhouette longue, fine, garde quelque chose de l'enfance qu'il peine à identifier, une manière de se tenir, qu'on pourrait croire nonchalante s'il n'y avait ses poings, presque toujours fermés. Il pense à cet état de vigilance dans lequel il a été lui-même, si souvent, comme s'il lui fallait toujours rester sur ses gardes, même dans les moments les plus tranquilles. Le plus souvent, Romane Monnier retient ses cheveux avec une pince, soulignant ainsi la gracilité de son cou, mais parfois elle les laisse libres et leur volume, leur désordre, comme un supplément d'audace ou d'indocilité, modifient étrangement son visage. Elle porte des vêtements simples, des couleurs neutres, et peu de bijoux. À la lumière naturelle, ses yeux sont d'un marron si clair qu'ils paraissent presque jaunes. Il dirait volontiers que c'est une jolie jeune femme, mais de celles qui ont tendance à se fondre dans le décor.

Une fois plongé au cœur de la photothèque, il a tout le loisir de vagabonder : passer d'un jour à l'autre, choisir un mois ou une année,

revenir au début, ou à la dernière photo. L'application permet aussi de trier les clichés selon les personnes et les lieux. Comme sur la plupart des smartphones, la photothèque a créé automatiquement les dossiers intitulés « Vidéos », « Selfies », « Portraits », « Captures d'écran » et « Imports ».

Thomas choisit le dossier « Selfies ». Ils sont peu nombreux et Romane Monnier n'y apparaît jamais seule. Souriante sur certaines images, comme le suppose généralement l'exercice, elle garde parfois au milieu des mines joviales un air sérieux, voire soucieux.

Il reste un moment à l'observer, attentif à chaque détail. Même lorsqu'elle apparaît dans la lumière la plus chaude et entourée d'amis, il lui semble que les traits de Romane Monnier restent soumis à une forme de tension, ou d'attention, qui ne quitte jamais son visage.

Il hésite ensuite à entrer dans le dossier « Vidéos », se représente en fermant les yeux un instant la promesse qu'il contient, puis renonce.

C'est trop tôt. Trop intrusif. L'image animée lui paraît plus intime, plus sacrée, que l'image figée.

La sonnerie de son propre téléphone le fait sursauter. Léo vient de découvrir son texto.

— C'est quoi cette affaire ?

En quelques mots, il lui résume ce qui pourrait devenir *L'Affaire du mystérieux échange des portables* ou plutôt *Le Mystère du smartphone abandonné* : la soirée au bar, l'échange des téléphones, le ton énigmatique, le code secret au fond de l'enveloppe. Elle commence par se moquer de lui : il s'est fait draguer, voilà tout. Elle est prête à parier que la fille va revenir et lui proposer de prendre un verre. Il proteste :

— Je ne sais même pas si elle a trente ans !

— La Gen X prendrait-elle conscience de ses limites ? ironise sa fille.

— Très drôle. Mais crois-moi, ce n'est pas une histoire de séduction, j'en suis sûr.

— Dans ce cas, tu le vides, tu le réinitialises, et tu as gagné un téléphone neuf.

— Tu ne veux pas venir le voir ?

— Venir voir un smartphone ?

— Oui, Léo, c'est bizarre, quand même...

— Papa, la fille est perchée, c'est tout.

— Juste cinq minutes...

— D'accord, je passe en rentrant.

Il se sent soulagé. Léo saura mieux que lui ausculter l'appareil et, avec un peu de chance, elle trouvera une explication.

Thomas a posé le téléphone de Romane Monnier sur la table de la cuisine et s'affaire sans conviction dans le reste de l'appartement.

Mais toutes les cinq minutes, il ne peut s'empêcher d'y revenir. Il tape le code, ouvre une ou deux applications, relit des messages déjà lus, ne sait pas comment aller plus loin, conclut qu'il vaut mieux attendre, repose le téléphone, s'éloigne un instant.

Puis il recommence.

L'appareil est un aimant.

Pourquoi une jeune femme inconnue lui confie-t-elle un objet qui contient une grande partie de sa vie ? Quelle détresse, quel dessein secret, quelle énigmatique intention se cache derrière l'absurdité du geste ?

Avait-elle prévu d'abandonner son téléphone ou l'idée lui est-elle venue comme ça, par une sorte d'impulsion ? Et pourquoi l'échanger ? Si elle voulait se délivrer de son téléphone, elle pouvait aussi bien l'abandonner sur la table d'un café ou le jeter au fond d'une poubelle. Mais s'il y réfléchit, en le substituant au sien, Romane Monnier l'a obligé à l'emporter chez lui, à s'y intéresser, à le garder. Non seulement elle crée un mystère qui l'incite, lui, à chercher dans le smartphone, mais elle lui a livré le code qui lui permet de le faire. Tout cela pourrait témoigner d'une certaine préméditation.

Ou alors Romane Monnier n'avait rien prévu. Peut-être est-elle venue à ce rendez-vous avec l'espoir d'une rencontre amoureuse.

Mais une fois qu'elle s'est retrouvée en face de Pascal V., le fantasme s'est évanoui. Alors elle a eu ce geste insensé, comme s'il lui fallait se débarrasser de quelque chose, se délester, comme s'il lui fallait accomplir un acte radical, transgressif, qui marquait sa déception ou son besoin de rupture. Un acte imprévu, irraisonné.

En y réfléchissant, un autre scénario prend forme. Elle pensait laisser son téléphone à cet homme. Peut-être, même, avait-elle organisé le rendez-vous dans ce but. Romane Monnier avait prévu de confier son téléphone à un inconnu ou, plus exactement, à quelqu'un d'extérieur à sa vie. Quelqu'un qui se situait hors de sa sphère intime, qui n'avait rien à voir avec son univers familial, sentimental, affectif ou professionnel. Après quelques échanges virtuels plutôt encourageants, elle avait choisi Pascal V. et lui avait donné rendez-vous. Mais une fois en face de lui, il s'est révélé décevant et elle a renoncé. Ou bien c'est lui qui a refusé (« Je ne sais pas si je peux faire ça »). Et lui, Thomas, se trouvait là, juste à côté d'elle, avec son téléphone posé sur la table, de la même marque que le sien. Heureuse coïncidence. Alors Romane Monnier a sauté sur l'opportunité et profité d'un moment d'inattention pour les intervertir.

Ainsi, sans préméditation, c'est à lui, par hasard, qu'elle a confié sa vie. Car depuis le début, il a cette intuition : Romane Monnier ne lui a pas seulement confié l'objet, mais tout ce qu'il contient.

Il en est là de ses différentes hypothèses lorsque Léo arrive, plus intriguée qu'elle veut bien l'admettre. Elle pose quelques questions, factuelles, précises, et il ne lui en faut pas davantage pour retenir à la fois le déroulement des faits et l'ensemble des informations utiles (elle comprend à peu près tout avant qu'il ait terminé ses phrases, le phénomène est apparu il y a deux ou trois ans et n'a cessé de s'amplifier, creusant cette sensation désagréable qu'elle aura désormais toujours un temps d'avance sur lui).

Elle manipule maintenant l'appareil avec une agilité d'horlogère, gestes précis, fluides, naturels, ses pouces dansent sur l'écran, le téléphone n'exige d'elle aucun effort de préhension ni d'adaptation et ne lui oppose aucune résistance. Elle avait neuf ans quand elle a tenu pour la première fois un smartphone entre ses mains et, à l'âge de douze ans, parce qu'elle entrait en classe de cinquième et commençait à effectuer seule certains trajets, il lui a offert son premier modèle.

Pendant une dizaine de minutes, plus rien n'existe autour d'elle. Dans le silence, il n'y a plus que sa respiration concentrée, et soudain il revoit la petite fille minutieuse, penchée pendant des heures sur des maquettes microscopiques, que rien ne pouvait distraire.

Elle soupire, s'esclaffe, marmonne, puis livre enfin ses premiers commentaires :

— Alors, ta nouvelle amie a vingt-neuf ans, elle vit dans le XIX^e arrondissement et travaille pour une agence de voyages en ligne, dont les bureaux sont situés à La Défense. Elle échange avec son entourage essentiellement par WhatsApp et suit quelques conversations sur Snapchat, où elle fait notamment partie d'un groupe de copains de lycée ou un truc dans le genre. Elle n'a pas X ou l'a supprimé, elle a Bluesky mais se contente de reposter. De même, j'ai l'impression qu'elle ne publie plus rien sur Instagram depuis un moment. Mais elle continue de liker certains contenus. En revanche, elle n'a pas TikTok. Et je ne vois pas Facebook non plus, mais elle a dû l'avoir à une époque puisqu'elle a Messenger.

Léo tape le code une nouvelle fois et poursuit :

— Elle a pas mal voyagé en Europe et a traversé une partie des États-Unis.

En guise d'illustration, elle tend l'écran vers lui mais il a à peine le temps d'apercevoir quelques points bleus sur une carte du monde qu'elle reprend l'appareil pour de nouvelles investigations.

— Elle répond souvent à ses parents mais les échanges ont l'air assez anecdotiques. Je ne sais pas si tu as vu, mais le Pascal avec qui elle avait rendez-vous samedi est un pur connard.

Il acquiesce.

— Le genre de mec qui écrit en style télégraphique, comme si sa vie se jouait à quelques dixièmes de secondes... Elle aurait dû se méfier.

Tandis que Léo est de nouveau penchée sur le téléphone, il essaie de préciser mentalement l'image floue de la jeune femme assise à côté de lui.

— Ce qui est bizarre c'est qu'elle n'a ni Tinder, ni Fruitz, ni aucune application de rencontre... Elle devait gérer ça depuis son ordinateur. Tu te souviens du mec ?

— Pas du tout.

— Et à part cette bribe de conversation entre eux, rien ne t'est revenu ?

— Non, je n'ai pas fait attention. Il y avait du bruit, je discutais avec Nathan...

— Et avec elle, tu es sûr, tu n'as même pas échangé un regard ?

— Non. Enfin, oui. Je suis sûr.

— Mais j'y pense, si ça se trouve, elle a résilié son abonnement. Depuis ce matin elle n'a reçu aucun appel, ni aucun message.

Léo met le téléphone en haut-parleur puis compose un numéro : un disque confirme que la ligne n'existe plus.

Pendant quelques minutes, ils se taisent. Thomas convoque une nouvelle fois la silhouette de la jeune femme dont le souvenir s'est déjà estompé. Une idée funeste le traverse qu'il chasse d'un geste de la main.

— Tu sais, je repense à son intonation, je trouve ça quand même inquiétant.

— Mais non...

— Je t'assure, cette voix, si calme, si... sombre.

Elle rit.

— Si tu veux mon avis, c'est une espionne recrutée par la DGSE ou les services secrets étrangers. À tous les coups, le téléphone contient des informations classées secret défense. Je ne sais pas comment tu vas t'en sortir...

Léo a toujours eu un don pour déjouer son sens du tragique.

— Tu devrais me croire.

— Écoute, ne perds pas de temps avec ça. Moi je pense qu'elle traverse une mauvaise passe, et que tu vas la voir débarquer un de ces jours à la boutique pour réclamer son téléphone. D'ici là, tu l'éteins, tu le ranges au fond d'un tiroir et on n'en parle plus.

Thomas acquiesce, mais il sait qu'il ne le fera pas.

Quelque chose en lui s'est allumé qu'il ne peut ignorer.

Il est entré dans la vie de quelqu'un d'autre et il n'est pas sûr de vouloir en sortir.

Une fois dans son lit, alors qu'il vient de fermer son propre smartphone, il ne peut s'empêcher de reprendre celui de la jeune femme.

Dans l'obscurité, le halo de l'écran éclaire son visage.

Le smartphone semble émettre des ondes ou des ultrasons, un mystérieux sortilège auquel il est impossible de résister.

C'est un piège ou un refuge.

C'est un chant que lui seul peut entendre, de désolation ou de prière, une plainte ou un adieu.

À la mort de son père, Thomas s'était retrouvé seul pour vider l'appartement dans lequel ils avaient vécu, un trois-pièces attribué par la mairie, à la lisière du périphérique. Il venait d'avoir vingt ans et avait déménagé quelques mois plus tôt dans un petit studio à Montrouge, juste de l'autre côté de la porte d'Orléans. Ils se voyaient peu, mais Thomas appelait son père une ou deux fois par mois : un échange bref, centré sur l'essentiel, qui les rassurait l'un et l'autre.

Un dimanche, le téléphone avait sonné dans le vide. À dix heures, à midi, et le soir aussi. Thomas avait d'abord pensé que son père était parti pour le week-end. Mais le lendemain, celui-ci ne répondait toujours pas et une appréhension diffuse s'était glissée quelque part entre sa gorge et son plexus. Il avait essayé encore, toute la journée du lundi, puis la soirée, et comme il avait de plus en plus de mal à respirer, il avait décidé d'aller voir. Thomas avait sonné plusieurs fois avant d'ouvrir, puis il était entré dans l'appartement. Hésitant, d'une voix altérée par la peur, il l'avait appelé sans obtenir de réponse. Pourtant, son père était là. Il le sentait. Il sentait sa présence.

Il avait ouvert la porte de sa chambre et l'avait trouvé. Il gisait sur le dos, la bouche ouverte, sa peau était jaune, sèche, semblable au carton rêche des boîtes d'œufs. Sur la table de nuit, il avait laissé un petit mot sur lequel il avait écrit : « Pardon, mon fils, pardon pour tout. »

Sans doute avait-il considéré que Thomas était désormais suffisamment autonome pour survivre à son suicide.

La décharge d'adrénaline qui avait envahi le corps de Thomas lorsqu'il avait découvert celui de son père avait mis plusieurs semaines, si ce n'est plusieurs mois, à s'éliminer. Et il lui semblait parfois, malgré les années, en sentir encore la brûlure.

Après les obsèques, Thomas avait donné sans distinction la vaisselle, les vêtements, les livres, et rempli plusieurs sacs-poubelle ; il n'avait pas de place. Il avait dû trier les papiers, les photos, les courriers, un ensemble de reliques des plus administratives aux plus intimes que son père conservait en vrac, sans aucune logique thématique ni chronologique, et qu'il n'avait pas jugé utile de brûler ni jeter. Tout était mélangé dans les tiroirs d'une vieille commode Ikea, à l'image de son chaos intérieur.

Dans ce fouillis, Thomas avait retrouvé des photos de sa mère, des cartes postales, des enveloppes vides, une liste de courses, des billets de train, un formulaire de renouvellement de carte d'identité partiellement rempli, le livret de famille, et une dizaine de post-it griffonnés à la va-vite. Son père avait conservé tout cela, ces traces anodines, ces reliques d'une vie ordinaire. Au fond d'un autre tiroir, un petit cahier était enfermé dans une enveloppe kraft. C'était une sorte de journal, écrit sur deux années, que son père avait tenu avant la naissance de Thomas. Au fil d'une trentaine de pages, Thomas avait découvert un jeune homme confiant et énergique, frémissant d'idéaux, d'espoirs et de grandes théories, un jeune homme que Thomas n'avait pas connu. Mais dans la même commode, dans le même tiroir, comme pour ensevelir cet élan perdu, son père avait aussi conservé un nombre invraisemblable d'ordonnances périmées, délivrées au fil des ans par d'innombrables médecins, témoignant de l'homme qu'il était devenu, et de sa grande difficulté à vivre.

Dans les mois qui avaient suivi, Thomas n'avait cessé de s'interroger sur les intentions de son père. Jusqu'où avait-il souhaité que lui, son fils, ait accès à ces vestiges ? Le passage à l'acte, disait-on, obéissait souvent à une forme d'impulsion. Dans ce cas, son père n'avait peut-être pas réellement conscience de ce qu'il laissait derrière lui. Ou bien, au contraire, son acte était-il suffisamment réfléchi, prémédité, pour qu'il ait décidé, en pleine connaissance de cause, de lui confier ces papiers ? Peut-être voulait-il que Thomas découvre le jeune homme qu'il avait été, mais qu'il sache aussi à quel point sa vie avait été un combat.

Ce qui lui restait de son père tenait désormais dans un sac en toile entreposé au fond d'un placard que Thomas n'avait ouvert par la suite qu'en de très rares occasions.

Plus tard, il avait pris conscience que son père lui avait légué quelque chose de plus encombrant qu'il ne risquait ni de perdre ni d'oublier. Quelque chose qui était en lui. À l'intérieur de lui. Le silence de son père, l'austérité de son humeur avaient sans cesse contraint sa propre respiration. Sous son regard irrité, Thomas était devenu ce jeune homme sympathique et inquiet, soucieux de bien faire, abritant en son corps une douloureuse boîte noire qui ne cesserait jamais de diffuser par à-coups, sous forme d'angoisse ou de mélancolie, ses informations cryptées.

L'appareil n'est plus en lien avec l'extérieur. Privé de réseau, il n'accueillera rien de plus que ce qu'il contient aujourd'hui. La vie de Romane Monnier se poursuit maintenant sans que son téléphone, en tout cas ce téléphone, en garde trace.

Thomas ne l'emporte plus à son travail, mais il y revient chaque soir. Une sorte de rendez-vous s'est instauré entre l'appareil et lui. Il rentre tôt, sans détours, parce que le téléphone l'attend. C'est insensé, il le sait, car il s'agit du téléphone d'une personne qu'il ne connaît pas, qu'il a à peine entrevue, mais c'est plus fort que lui. Il ne sait pas ce qu'il cherche, mais une curiosité confuse le ramène sans cesse à l'objet. Il se tient au bord d'une histoire dont il éprouve les contours, dans laquelle il aimerait pénétrer davantage, sans en trouver la porte d'entrée.

Dorénavant, quand il pense à elle ou quand il parle d'elle, il l'appelle Romane, comme il évoquerait une amie lointaine, qu'il aurait perdue de vue. Il aurait aimé que Léo s'intéresse davantage au téléphone, mais elle est trop occupée par son travail. Ou bien lui fait-elle ainsi savoir que le temps des affaires et des fictions réparatrices est bel et bien révolu. En revanche, Nathan se montre plus amusé par cette nouvelle lubie, d'autant qu'il y voit le début possible d'un sujet de scénario.

Le champ d'investigation est si vaste que Thomas reste parfois plusieurs minutes, l'appareil entre les mains, sans pouvoir décider quelle icône effleurer ou quel chemin emprunter.

Dans un premier temps, il constate qu'il va plus volontiers vers les applications qu'il connaît, un certain nombre de logos lui étant totalement étrangers.

Un soir, il ouvre l'application Journal, apparue il y a quelques mois au détour d'une mise à jour sur son propre écran d'accueil et sur tous les modèles de la même marque que le sien. Une sorte d'assistance au journal intime, qui propose de commenter différentes actions ou conversations récentes, sélectionnées en vertu de critères mystérieux, dont le potentiel dramaturgique ou émotionnel lui avait paru très discutable. Bientôt notre smartphone écrira notre journal intime à notre place, avait-il pensé.

Romane, pas plus que lui, n'a utilisé l'application. Laquelle lui proposait en dernier lieu d'écrire à propos de : « Visite du soir à Mr. Bricolage », « Repas du midi à Brioche Dorée » et « Sortie d'après-midi à Caisse primaire d'Assurance maladie ».

Au moins, cela lui permet-il de connaître les derniers endroits par lesquels elle est passée.

Un autre soir, il découvre que Romane a effacé tout son historique de navigation sur Google. Il n'en reste que la dernière journée, durant laquelle elle a effectué une recherche à propos des horaires dudit Mr. Bricolage et copié les coordonnées de La Malice, pour les envoyer à Pascal V.

La plupart du temps, il navigue à vue, ouvrant au hasard telle ou telle application. Romane a enregistré tous ses mots de passe sur

l'appareil et dans son moteur de recherche, lui donnant ainsi accès à tout, à l'exception de son application bancaire dont la sécurité est renforcée.

En lui confiant son code secret, elle lui a livré une sorte de sésame dont il n'a pas encore éprouvé la limite.

Deux ou trois choses qu'il sait d'elle :

Romane mesure 1,70 m et pèse 58 kilos (informations enregistrées dans ses données Santé).

Les météo de Paris et de Rennes figurent parmi ses Favoris.

Son journal d'appels montre qu'elle téléphone peu (nombre d'appels sortants) et qu'elle répond rarement (nombre d'appels manqués).

Les premiers échanges archivés dans le smartphone de Romane remontent à 2016 mais, parce qu'il faut bien commencer par quelque chose, Thomas se concentre sur les trois derniers mois.

À part les récents échanges avec Pascal V., l'application Messages du téléphone semble réservée essentiellement aux institutions ou aux entreprises : codes délivrés par sa banque, offres commerciales diverses, annonces des soldes et des ventes privées, rappels Doctolib...

Pour ses textos personnels, comme l'avait noté Léo, Romane Monnier utilise davantage WhatsApp. Elle était en contact régulier avec quatre personnes : sa mère, Garance (une amie parisienne avec laquelle elle sort, déjeune ou dîne régulièrement), Chloé (une amie d'enfance qui ne vit pas à Paris) et Grégory (un collègue de travail avec lequel elle semble avoir noué une relation d'amitié). D'autres noms apparaissent, mais les conversations sont plus ponctuelles ou professionnelles. Quelques messages récents de sa mère expriment une certaine inquiétude (Romane tarde à répondre ou bien ne répond pas), sans toutefois faire allusion à un événement en particulier. Mais

d'une manière générale, les échanges sont assez anecdotiques. Il est question de rendez-vous, d'horaires, de météo, de choix de restaurant, d'écharpe oubliée. Romane termine ses messages par « Bises », « Baci » ou « Je t'embrasse », selon ses interlocuteurs. C'est essentiellement avec Chloé qu'elle utilise la fonction vocale de l'application. Les vocaux échangés ressemblent parfois à une conversation téléphonique hachée et en léger différé (la première fois qu'il a vu Léo parler ainsi avec une copine, Thomas s'est esclaffé : « Ce ne serait pas plus simple de vous appeler ?! »), mais ils peuvent au contraire être très longs, prenant ainsi la forme, de part et d'autre, de mini-récits.

Le groupe d'anciens élèves du lycée repéré par Léo sur Snapchat organise pas mal de fêtes et de sorties, mais la plupart ont lieu dans les environs de Rennes, où Romane a étudié.

Son profil Instagram n'est pas privé. Parmi une centaine d'abonnés, Thomas a pu identifier sa mère, ses deux amies proches, quelques anciens amis de la fac et des collègues de bureau. Romane y postait des photos, généralement de paysages ou d'objets, mais a cessé toute publication au cours des six derniers mois. Elle-même est abonnée à une centaine de comptes – plusieurs supports de presse ou de radio, Brut, Quotidien et quelques médias en ligne, des photographes, des humoristes et quelques écrivains –, qu'elle continuait apparemment de suivre et de liker jusque dans les derniers jours. La sélection de *reels* proposée par l'algorithme montre un intérêt particulier pour les avancées de l'IA en termes de création d'images et de sons.

Sur l'application Plan, les dernières recherches d'itinéraires de Romane concernent une dizaine d'adresses. On retrouve plus ou moins le même historique de recherche sur Citymapper. Elle semble

avoir beaucoup bougé dans les jours qui ont précédé l'abandon de son téléphone.

Dans l'application Marmiton, elle a coché la case *Je mange de tout*. À la question *Ce que je recherche*, elle a répondu *Mieux m'organiser*. À la question *Mon niveau en cuisine*, elle a choisi *Je me débrouille*. En matière d'équipements, les icônes Four, Plaques, Wok sont sélectionnées. Parmi ses Favoris, figurent seulement trois recettes : bricks au thon, gougères et tarte au citron.

Dans l'application Jow, elle a indiqué qu'elle faisait les courses pour 1 personne. Parmi les ingrédients à exclure, elle a mentionné : betterave, saucisson à l'ail et céleri. Parmi les objectifs proposés, elle a sélectionné : *Cuisiner et découvrir des recettes, payer moins cher mes courses, manger plus équilibré et de saison*. Sa dernière liste de courses a des allures d'inventaire à la Prévert : pain de mie, élastiques, fromage brebis, salade, enduit de rebouchage en pâte, disques démaquillants lavables, serpillière, clémentines.

L'historique de l'application Airbnb mentionne deux réservations d'une semaine : un studio sur la presqu'île de Giens en 2023, une petite maison à La Capte en 2024. Les messages archivés révèlent une recherche plus récente pour un séjour à Colmar. Elle a échangé avec plusieurs propriétaires à propos de leurs logements, mais ne semble pas avoir concrétisé de réservation.

Il faudrait avoir le temps de tout lire, songe-t-il un soir de découragement, de tout passer au peigne fin. Reprendre tout depuis le début, dans l'ordre, et tout éplucher. Un projet dément, irréaliste, auquel il serait assez fou pour souscrire, mais il a un travail et quelques responsabilités.

Le lendemain, alors qu'il partage avec Nathan ses dernières découvertes, tentant de décrire à son ami l'appel du portable, sa silencieuse attraction, ce dernier lui suggère de trouver un mode opératoire.

— Sinon, à ce rythme-là, tu vas y passer l'année.

— Tu as une idée ?

— Essaie par mots-clés.

— C'est-à-dire ?

— Tu entres un mot dans la barre de recherche générale et tu vois ce qui apparaît.

— Tu penses à quoi par exemple ?

Nathan réfléchit quelques secondes avant de répondre, non sans une pointe d'ironie :

— Je ne sais pas, moi je commencerais par... *Amour*.

Ainsi surgit des profondeurs de l'appareil un certain Loïk, avec lequel Romane a échangé des dizaines de textos. Les derniers datent d'il y a presque deux ans, c'est pourquoi Thomas ne les avait pas vus. Il ne trouve par ailleurs aucune photo de lui ni d'eux deux dans l'appareil. Peut-être les a-t-elle effacées.

Leur conversation, à elle seule, raconte le déroulement de l'histoire. Durant cette période, Chloé, son amie d'enfance, est sa confidente.

Alors que la nuit tombe, Thomas assemble les différentes pièces d'un puzzle numérique qu'il nomme pour lui-même : un chagrin d'amour.

UN CHAGRIN D'AMOUR



Échanges entre Romane et Chloé sur WhatsApp le 17 juin 2023, au lendemain de sa rencontre avec Loïk

12h02

Romane : Mon petit Clou, appelle-moi, j'ai un truc hyper important à te raconter !

12h03

Chloé : Pas possible, je suis au bureau !

12h04

Romane : Tu peux mettre tes écouteurs ?

Chloé : Oui.

12h05

Romane : Je t'envoie un vocal !

Vocal de Romane à Chloé à 12h10



J'y suis allée, finalement, tu sais, à la fête dont je t'avais parlé, chez Josef, un copain de Greg. Il vit dans un endroit dément, un genre de garage immense dans lequel il rentre sa moto et son vélo, tu vois le genre, avec une cuisine en hauteur, perchée sur une mezzanine. J'ai jamais vu un appart pareil à Paris...

12h12

Chloé : Et ?

Vocal de Romane à Chloé à 12h14



Il m'a présenté un ami à lui qui s'appelle Loïk. Avec un k. On a discuté, on a dansé un peu, rigolé avec d'autres gens, et puis... on ne s'est plus quittés ! Il avait un petit air de connivence qui me trouait le bide, un petit air qui disait : je te plais, tu me plais, laissons faire tranquillement les choses.

12h16

Chloé : Abrège !

Vocal de Romane à Chloé à 12h18



Ha ha ! Ben... à un moment, tard dans la soirée, on a voulu se resservir un verre, mais comme tous les gobelets étaient sales, j'en ai attrapé deux sur une table et je suis montée dans la cuisine pour les rincer. Quand je me suis retournée, il était là, juste derrière moi. Je ne l'avais pas entendu arriver. On était seuls, il s'est approché et, sans un mot, il m'a prise dans ses bras... Au-dessous de nous, tout le monde chantait *We're up all night to get lucky, We're up all night to get lucky*, t'imagines la scène ! Ensuite, il y a eu une musique plus chill et on a dansé, tous les deux, seuls dans la cuisine, un slow comme dirait ma mère. C'était une nuit magnifique, Chloé, une nuit au ralenti, et moi, presque tout le temps, j'ai pensé : ça n'existe pas.

12h20

Chloé : Et ensuite ?

Vocal de Romane à Chloé à 12h22



Ben oui, on est repartis ensemble ! Vers quatre heures, on a marché assez longtemps à la recherche d'un taxi et puis il m'a déposée chez moi. On a juste échangé nos numéros. Je suis comme une dingue, mon Clou, si tu me voyais ! J'ai l'impression d'avoir quinze ans ! Appelle-moi quand tu sors du boulot ! J'ai besoin de t'entendre !



Vocal WhatsApp de Romane à Chloé le 26 juin 2023



Il faut que je te raconte, mon Clou, je suis cuite, ça y est... Raide dingue, ligotée, KO debout.

Hier soir. On sortait du resto, il s'arrête, me fait face, et les yeux dans les yeux, le genre de regard que tu peux pas lâcher, il me dit : je prends tout, Romane. Ta mine pâle, tes yeux cernés, ton rire bizarre.

Il me dit : je veux te voir l'hiver, les matins d'hiver. Je veux te voir malade, le nez qui coule et les yeux bouffis. Je veux te voir au printemps, je veux te voir sur une plage, je veux te voir en anorak et en maillot de bain.

Il se tait une seconde et puis il me dit : je suis là, je te regarde, dis-moi ce que je peux faire.

J'ai dit : je voudrais que tu m'embrasses.

Vocal de Romane à Chloé le 6 juillet 2023



Je ne sais pas pourquoi j'ai si peur. Est-ce que c'est ça, Chloé, être amoureux ? Crever de trouille, tout le temps, que ça retombe, que ça s'arrête, avoir peur du faux pas, du dérapage, avoir le souffle court, coupé ? Bon. Je sais ce que tu vas me dire... Et toi ? Comment ça va ? T'as réussi à poser tes congés ? Je t'embrasse, appelle !

Vocal de Romane à Chloé le 13 juillet 2023



Non, t'inquiète, je suis trop contente de partir en août avec toi, ça fait tellement longtemps que j'ai pas pris de vacances... Je reviendrai toute bronzée, ce sera parfait !



Principaux SMS échangés par Romane et Loïk entre leur rencontre et la fin de l'été.

17 juin 2022, au lendemain de la soirée

Loïk : Le jour se lève et je m'endors avec tes mains qui dessinent des arabesques mystérieuses quand tu dances. Je suis heureux de t'avoir rencontrée.

Romane : Je m'endors avec ton beau visage et l'empreinte de tes mains.

19 juin

Loïk : J'ai acheté ce matin un petit livre que je voudrais t'offrir. À bientôt.

Romane : Si tu es là cette semaine, on peut peut-être se voir ?

Loïk : Trois fois oui. Demain ?

Romane : D'accord. Dis-moi où. Je suis disponible à partir de 19h30.

20 juin

Loïk : J'ai tout aimé. Tes yeux brillants après le troisième verre, ton absence totale de stratégie. Tu me plais énormément.

Romane : Tu me plais aussi, Loïk. Beaucoup trop.

21 juin

Loïk : Si tu ne dors pas, on peut se dire bonne nuit ?

22 juin

Romane : Désolée, je dormais déjà. Je suis l'une de ces fourmis qui se lèvent dès potron-minet pour filer en RER vers des tours de verre. Alors je ne passe pas toutes mes nuits dans les bars et je me couche en général avant minuit. Mais bonjour, Loïk.

Loïk : J'ignorais que quelqu'un pouvait écrire « potron-minet » en 2023. Voyons-nous ce soir. Je t'emmènerai où je n'ai jamais emmené personne. Si tu n'as pas peur de la moto, je prendrai un casque et à minuit au plus tard je te déposerai chez toi.

26 juin

Loïk : On se voit toujours ce soir ? Je préférerais toujours.

28 juin

Loïk : Tu ne m'as pas quitté. Pas un instant. Je vis avec toi, chaque minute. À ce soir ?

Romane : Je serai là, comme hier. Comme demain si tu le veux.

29 juin

Romane : À 6h30 mon réveil a sonné, je me suis levée, il y avait ton putain de sourire accroché partout aux murs, et ta voix en stéréo, alors écoute-moi bien, Loïk, il n'est pas impossible que je tombe amoureuse de toi.

Loïk : Je t'écoute bien, Romane, j'aime t'écouter.

30 juin

Loïk : Je pense à toi tout le temps. Qu'est-ce que tu fais ?

Romane : Je bois un thé rouge, je porte un haut rouge, je grille les feux rouges, pourquoi je ne parviens pas à déclencher l'alerte rouge ?

Loïk : Je veux être avec toi.

Romane : Pourquoi tu es rentré chez toi ?

Loïk : Tu aurais voulu que je reste ?

Romane : Oui.

Loïk : J'ai peur de te décevoir.

Romane : Je crois à l'alchimie. J'espère que toi aussi.

Loïk : Tu as raison. Tu es sage et patiente.

Romane : Pas tant que ça.

2 juillet

Loïk : Je pense à tes fesses, à tes seins, à ton odeur après l'amour. Je ne pense qu'à ça.

Romane : Je pense à toi, en plein soleil au Plein Soleil, un café un peu trop branché mais bien exposé. Je suis très exposée.

8 juillet

Romane : Ce que je t'ai dit hier, je ne l'ai jamais dit à personne. J'espère que tu le crois. Moi aussi, je veux être avec toi.

Loïk : Je te crois et je te chéris.

13 juillet

Loïk : Où que tu sois, n'oublie pas que je t'aime.

Romane : Je suis à la cantine devant une barquette de céleri rémoulade. Je veux que tu saches que ma vie n'a rien d'un roman.

Loïk : Romane, ta vie vaut tous les romans. Moi je veux ta vie, je veux que ta vie se mélange à la mienne, ta vie entière.

PS : mais qui mange encore du céleri rémoulade ?

Romane : Moi. Et j'adore ça.

15 juillet

Loïk : Tu es belle, fragile et forte, de tenir et lier ces deux états, de joie et de mélancolie, entre lesquels tu vas et viens, sans cesse, sur un fil, au risque de tomber, te rattrapant toujours d'un sourire dans la phrase et la voix. Tu es merveilleuse.

Romane : Tu es beau, à la fois si farouche et si tendre, avec tes poings serrés et ton air d'enfant bagarreur, tu brandis tes grands mots comme d'autres leurs épées, tu connais tes atouts et tu fais mouche à tous les coups. Tu es unique.

20 juillet

Loïk : Je t'embrasse, funambule.

Romane : Et si ça ne tenait qu'à un fil ?

24 juillet

Loïk : Je n'ai pas connu de plus bel été.

Romane : L'automne sera-t-il indien ?

28 juillet

Romane : Faire l'amour, vivre l'amour, faire l'amour, vivre l'amour, faire l'amour, vivre l'amour. Ta peau, ta voix, ton corps. Ta peau, ta voix, ton corps. Et ainsi de suite.

Loïk : Moi aussi.

30 juillet

Loïk : Je ne t'ai pas dit le principal : aujourd'hui j'en sais assez, pour savoir que tu es la vie telle que j'ai toujours voulu la voir incarner par une femme. Je croyais qu'elle n'existait pas, et tu existes.

Romane : Je ne sais pas grand-chose, mais jamais je ne me suis sentie aussi proche de quelqu'un. Je ne savais pas que c'était possible. Cette connivence, cette douceur, cette foudre parfois. « Tu es mon autre », comme dit la chanson, et tant pis si cela te paraît ridicule.

Loïk : J'aime ta candeur. Je la chéris plus que tout.

8 août

Loïk : En rentrant ce matin, j'ai relevé la visière de mon casque, l'air était doux, la lune pleine, les rues désertes. C'est tellement bien, tellement beau de t'avoir rencontrée.

14 août

Loïk : Et je prends tout de toi.

16 août

Loïk : Je mène une drôle de vie. J'en connais l'ivresse et le danger. Tu peux comprendre. Mais parfois je me sens si seul.

Romane : Je t'appelle. Ou je viens si tu veux.

Loïk : Merci pour ton appel. Tu es sage, Romane, tu connais l'envers et l'endroit, tu tiens bien ta broderie intérieure.

Romane : Tu connais le dehors et le dedans, ce qui se partage et ce qui se tait, mais je ne veux pas que tu te sentes seul, je veux que tu te sentes avec moi.

Loïk : Il est clair que tu es là pour changer ma vie.

18 août

Loïk : Pourquoi tu t'en vas ?

Romane : Je ne m'en vais pas, Loïk, je prends une semaine de vacances avec mon amie d'enfance. C'est prévu depuis longtemps. On a tout réservé. Ça va passer vite !

19 août

Loïk : Tu files vers le sud et je file un mauvais coton. Vraiment, tu pars ? Fugitive et sans regrets ? La vie sans toi n'est pas la vie.

Romane : Je vais me reposer et penser beaucoup à toi.

Loïk : Amuse-toi bien.

22 août

Romane : Je t'ai senti lointain au téléphone. Qu'est-ce qui ne va pas ? Essaie de m'expliquer, c'est important.

Loïk : La vie me semble loin.

25 août

Romane : Impossible de te joindre depuis deux jours mais je bois à ta santé, à ton air buté, à tes mains magnifiques, à tes mots ensorcelés, et aux joies du barbecue...

26 août

Romane : Loïk, je commence à m'inquiéter. Donne-moi des nouvelles, s'il te plaît. Je peux tout imaginer : que tu ne veux plus me répondre, que tu es vexé, que tu as perdu ton téléphone, qu'on te l'a volé, que tu es triste, que tu as rencontré quelqu'un. Qu'il t'est arrivé quelque chose.

Romane : Il est minuit et je n'ai pas eu un seul signe de toi depuis hier. J'ai peur. Je vais demander à un ami de venir frapper à ta porte.

Loïk : Inutile. Je suis là, je me sens seul, c'est tout.

Romane : On peut se parler ?

28 août

Romane : Je suis rentrée ce matin comme prévu, j'espérais trouver un signe de toi. Je suis là, je t'attends.

Loïk : Ne bloque pas ta soirée pour moi.

29 août

Romane : On peut se voir ?

Loïk : C'est quoi ? Un ordre, une prière ? Une plainte ? Ça y est, c'est fini la poésie ? Ne sois pas si fille...

30 août

Romane : Je suis rentrée depuis deux jours, je n'ai pas réussi à te joindre au téléphone. Je suis venue chez toi, tu n'étais pas là ou tu n'as pas voulu ouvrir. Tu peux juste m'expliquer ?

Loïk : Je ne te savais pas si banale. Si prévisible. Je ne peux pas te voir. C'est indépendant de ma volonté. Ne ramène pas tout à toi.

31 août

Loïk : Je vais essayer de prendre des vacances, moi aussi. Je t'appellerai à mon retour.

3 septembre

Romane : Est-ce qu'on peut au moins se parler ?

8 septembre

Romane : Une putain de tempête est passée sur ma broderie, j'ai dû démêler les fils un par un, pour retrouver la trame, et j'ai ajouté une couleur, sombre. C'est vraiment comme ça que ça se termine ?

9 septembre

Romane : Es-tu capable de ça ? Je peine à croire que tu es capable de ça.

10 septembre

Romane : Je sais que tu es rentré. Je sais que tu es là. Mais tu n'es plus là.

15 septembre

Romane : Tu sais y faire. Tu es un expert, un maître en illusion ou en manipulation. Tu réveilles l'eau qui dort et tu disparais. D'y avoir cru, c'est ça qui me tue.

À vingt ans, pour payer ses études, Thomas travaillait comme serveur dans un bar de la butte Montmartre. Il terminait tard et prenait le Noctambus pour rentrer chez lui. Chaque soir, il y retrouvait une faune diverse, majoritairement masculine, qu'il avait tout le loisir d'observer. Dans des proportions à peu près constantes : des sans-abri à la recherche d'un peu de chaleur, des fêtards en grappes plus ou moins bruyants, des touristes téméraires ou fauchés, des hommes seuls au regard éteint. Les travailleurs de nuit restaient généralement vers l'avant, pour éviter les odeurs et les ennuis. Le temps d'un trajet, ces mondes lointains se côtoyaient et parfois s'entrechoquaient. Ça puait l'alcool, la solitude et la fatigue.

Ce jour-là – ici commençait l'histoire, telle qu'il l'avait racontée des dizaines de fois à Léo –, il avait trouvé une place assise au milieu du bus. Une chance, car il descendait au bout de la ligne. À Châtelet, une jeune fille était entrée par la sortie, s'était accrochée à la barre près de lui, et pendant quelques minutes avait tenté de tenir debout. Manifestement ivre, un sourire aux lèvres, elle chancelait. Il lui avait cédé sa place. En quelques secondes, elle s'était endormie, ballottée par les mouvements du véhicule, indifférente aux regards. Elle portait une jupe courte en skaï rouge et un chemisier rose, des couleurs qu'à l'époque on ne mélangeait pas, dont on disait qu'elles juraient, et cela avait plu à Thomas, que cela jure justement, cette visible

désobéissance. Vingt ans plus tard, le rouge et le rose mêlés seraient à la mode, mais cela, il l'ignorait. Thomas ne savait pas grand-chose de la vie, mais il en savait suffisamment pour comprendre qu'une jeune femme ivre dans un bus à trois heures du matin était une proie.

Ils étaient arrivés au terminus et il avait fallu la réveiller. Il n'avait aucune idée de l'endroit où elle habitait (elle avait sans doute raté son arrêt) et elle avait ri quand il lui avait posé la question. Elle était tellement saoule qu'il avait dû la porter pour descendre du bus. Le conducteur, pensant qu'ils étaient ensemble, les avait laissés partir. Alors qu'il peinait à la maintenir debout, il lui avait proposé de la raccompagner chez elle, ou de la mettre dans un taxi, mais elle avait refusé. Il ne pouvait quand même pas l'abandonner là, au milieu de la rue et de la nuit. Alors il l'avait traînée jusque chez lui – de l'autre côté du boulevard périphérique –, en chemin il avait expliqué plusieurs fois : « Je m'appelle Thomas, je t'emmène chez moi parce que je ne sais pas quoi faire d'autre, tu comprends ? C'est d'accord pour toi ? » et il avait trouvé ça à la fois fou et magnifique qu'une fille de son âge, qu'il n'avait jamais vue, se montre si confiante à son égard. À peine arrivée dans son studio, elle avait vomi puis s'était écroulée sur son lit (c'était la partie préférée de Léo : le moment où la jeune fille tombait de toute sa hauteur, face contre le matelas, comme dans les dessins animés, avait-il précisé un jour, et l'image l'avait mise en joie). Thomas s'était replié sur son unique fauteuil pour tenter de dormir assis.

À mesure qu'il avait raconté cette histoire, s'y étaient ajoutés des détails ou des digressions : le temps qu'il avait fallu pour monter l'escalier, le sac orange en forme de citrouille qui ne cessait de tomber mais qu'elle refusait de lui confier, le voisin qui avait entrouvert discrètement sa porte pour voir ce qui se passait, ou encore cette question qu'elle lui avait posée sur un ton grave, solennel, à peine

arrivée chez lui : « Thomas, est-ce que tu sais si la roue de la fortune est réparée ? »

À présent, ces détails font partie intégrante du souvenir comme du récit. Quand il y pense, il ne sait plus très bien ce qui est réellement arrivé ou ce qu'il a inventé pour faire plaisir à Léo.

Le lendemain matin, quand il s'était réveillé, il avait découvert la jeune femme devant la fenêtre, qui regardait le jour se lever. Il lui avait raconté la fin de soirée, dont elle n'avait qu'un très vague souvenir, et elle lui avait demandé s'ils avaient couché ensemble. Il s'était offusqué, bien sûr que non, et elle avait eu un sourire triste qui semblait dire : au point où j'en suis. Rien n'avait vraiment l'air de la surprendre. Ni de se retrouver à Montrouge dans le lit d'un inconnu, ni qu'il lui propose de prendre un petit déjeuner. Il avait fait du café, préparé quelques toasts de pain de mie (elle avait avalé la moitié du paquet), et puis ils avaient passé la matinée à parler et à écouter des disques. À chaque seconde il avait redouté le moment où elle dirait « Je vais y aller », mais Pauline était restée là, comme si cela allait de soi. Elle semblait poursuivre avec lui une conversation entamée la veille, entamée cent ans plus tôt.

Après quelques jours, elle était repartie chercher les affaires qu'elle avait laissées chez une copine, une valise de vêtements et quelques livres, et s'était installée chez lui. Pendant huit mois, ils avaient vécu ensemble. Il allait à la fac, travaillait trois soirs par semaine, tandis qu'elle restait dans l'appartement à lire ou à dormir. Il n'a jamais très bien su ce qu'elle faisait quand il n'était pas là. Elle sortait dans le quartier, s'asseyait sur les bancs, parlait avec des vieux ou des sans-abri. Elle traînait au parc Montsouris et volait des trucs à manger dans les magasins. Elle était d'humeur égale, et quand parfois elle semblait rattrapée par la tristesse ou l'ennui, elle posait un CD sur la platine, montait le volume et se mettait à danser. Il avait fini par

comprendre qu'elle avait interrompu ses études et qu'elle s'était disputée avec sa mère, qu'elle ne voyait plus.

Assez vite, il lui avait présenté Nour et Nathan, et puis quelques copains de la fac. Le soir, quand il ne travaillait pas, ils sortaient dans les bars. Elle aimait être dehors avec lui. Elle aimait s'accrocher à son bras, se suspendre à son cou, elle aimait qu'il la soutienne quand elle avait trop bu. Quelle que soit l'heure à laquelle ils rentraient, ils faisaient l'amour et s'endormaient enlacés, courbes et creux imbriqués, sa forme à elle épousant parfaitement sa forme à lui, et alors il songeait que si l'amour n'était qu'une histoire de dimensions et de réunification, ils étaient faits l'un pour l'autre. Elle parlait peu de sa vie passée et pourtant ils n'étaient jamais à court de conversation. Ils se racontaient leurs doutes et leurs étourdissements, ils se racontaient les espoirs fous, et le rêve d'un autre monde.

Quelques semaines après la mort de son père, Thomas avait rencontré Pauline. En apparence, ces deux événements n'avaient aucun lien entre eux, mais longtemps après, lorsqu'il s'était retourné, lorsqu'il avait tenté de reconstituer cette période de sa vie, ils lui étaient apparus obscurément entremêlés.

Du jour au lendemain, la vie de Thomas avait revêtu une intensité qu'il n'avait jamais connue. Tout lui semblait à la fois plus facile et plus vaste. Prendre le métro, marcher dans la rue, aller à la fac, monter les escaliers, étudier, regarder un vieux film, descendre à la laverie, manger des noodles instantanées... chacun de ces moments était devenu plus dense.

Mais avec la joie était venue l'intranquillité. Comme Romane, il avait eu peur. Comme si l'histoire, dès le début, contenait son propre compte à rebours et l'annonce de sa fin.

D'annonce, il n'y en avait pas eu.

Un soir, il était rentré et avait trouvé l'appartement vide et, pour une fois, étrangement ordonné. Pauline avait pris ses affaires. Elle n'avait même pas laissé un mot.



Vocal WhatsApp de Romane à Chloé le 23 novembre 2023



La dernière fois que je l'ai vu, la veille de mon départ, je l'ai pris dans mes bras. On était dans la rue et il m'a dit : j'ai besoin de toi, est-ce que tu peux entendre ça, sans que ce soit un signe de dépendance ou d'allégeance ? J'ai dit oui. Bien sûr que oui. Je suis partie le lendemain. J'étais sûre de le retrouver... tu te rends compte ? Ça veut dire quoi, que tout était faux ?

Vocal de Chloé à Romane



Arrête de te refaire le film, Rom, ça sert à rien.

Vocal de Romane à Chloé



Oui, je sais... Mais c'est plus fort que moi. J'essaie de comprendre. Je cherche l'indice, la faille, les signaux d'alerte que j'ai pas voulu voir.
« Je prends tout de toi »... Putain, mais j'aurais dû fuir à grandes enjambées.

Vocal de Chloé à Romane



Tu ne pouvais pas savoir, ma Rom. Mais je vais te dire, peu importe pourquoi : ce n'est plus ton problème. Moi ce que je sais, c'est que tu es une queen et que tu mérites mieux qu'un... comment on appelle ça, ah oui : un illusionniste. Ou un connard.

Il a quarante-sept ans et il lui est impossible de se représenter le jeune homme qu'il était à vingt. S'il ne possédait quelques photos de cette époque, il n'aurait aucun souvenir de son propre visage, tellement loin de celui qu'il observe à présent dans le miroir qu'il pourrait s'agir de quelqu'un d'autre. Il se souvient de Pauline en revanche, et c'est toujours la même image qui précède les autres, sa chevelure rousse, sans cesse emmêlée, et son sourire d'enfant aux dents écartées, qu'on disait du bonheur. Un diastème, précisait-elle et lui, à chaque fois, il entendait diadème. Elle était une reine surgie de la nuit, qui buvait beaucoup mais jamais ne chutait, car toujours d'une main, d'un rire, d'un soupir elle se rattrapait, car toujours elle trouvait un appui.

D'elle, il lui restait : une liste de bonnes résolutions griffonnées au dos d'une facture d'électricité (« trouver un travail, manger mieux, boire moins, faire l'amour, faire l'amour, faire l'amour »), trois photos un peu jaunies par le temps, une cassette audio, un bracelet de pacotille gagné dans une foire, et une cravate qu'elle avait volée au Monoprix pour la lui offrir (de sa vie, il n'a jamais porté de cravate, sauf pour une soirée déguisée). À cela s'est ajouté ensuite l'agenda Quo Vadis, année scolaire 1998-1999, qu'il utilisait aussi bien pour la fac que pour ses rendez-vous personnels, et sur lequel un soir, à son insu, Pauline avait inscrit son prénom à toutes les pages.

Pauline, Pauline, Pauline.

Tous les jours Pauline, alors qu'elle n'était plus là.

À l'époque des téléphones fixes, dans l'attente d'un appel, il arrivait de passer une journée sans sortir, pour ne pas s'éloigner de l'appareil. Il arrivait de raccrocher au nez de quelqu'un, de peur que la ligne soit occupée.

Et c'est exactement ce qu'il avait fait.

Pendant quelques semaines, dans l'espoir qu'elle se manifeste, qu'elle lui donne une explication, il avait attendu.

Et puis il avait fini par admettre que Pauline était sortie de sa vie, et n'y reviendrait pas. Conscient de céder à une forme de fétichisme romantique, il avait rassemblé quelques souvenirs dans une boîte à chaussures, boîte qui avait contenu les sandales plates en cuir qu'il lui avait offertes et qu'elle adorait.

Dans le cours normal des choses, quelques mois ou quelques années plus tard, il aurait fini par jeter tout cela – les reliques devenues dérisoires d'un amour de jeunesse –, en pensant avec nostalgie au garçon qu'il était.

Mais le cours des choses avait été contrarié.

Aujourd'hui, quand il regarde un film dont le héros trépigne devant une cabine téléphonique, ou une scène dans laquelle un téléphone en bakélite sonne en vain dans une maison vide, il se demande comment Léo peut percevoir ces images, si elle les ressent. Pour lui, la situation convoque immédiatement des souvenirs, des sensations, pour elle, c'est juste la reconstitution fictive, voire folklorique, d'un passé qu'elle n'a pas connu. Assis sur le canapé à côté de sa fille, il s'est souvent demandé si Léo (ou n'importe lequel de ses amis) pouvait réellement imaginer ces moments, ces états. Si

elle pouvait éprouver ce mélange de liberté, d'impuissance et de mystère : ne pas pouvoir joindre quelqu'un, être injoignable hors de chez soi.

Bien sûr, il y avait des répondeurs téléphoniques.

« C'était une machine de la taille d'un livre, un peu plus grosse même, rectangulaire. On précisait généralement l'heure et le jour de l'appel en début de message, car ils n'étaient pas horodatés. Si on ne rembobinait pas la cassette, celle-ci finissait par se remplir d'une longue litanie, scandée par des bips stridents. »

Voilà ce qu'il avait expliqué à Léo, alors qu'elle devait avoir treize ou quatorze ans et venait d'exprimer le désir d'ouvrir la boîte à chaussures. Cela lui arrivait tous les trois ou quatre ans, et pour la première fois, elle avait demandé ce qu'il y avait sur la cassette.

Sur la cassette, il y avait la voix de Pauline, une trentaine de messages parmi d'autres, laissés sur le répondeur de Thomas au cours des huit mois qu'avait duré leur relation. Depuis toutes ces années, lui-même ne l'avait jamais réécoutée et il ne possédait plus de magnétophone depuis longtemps.

Léo voulait entendre sa mère et il avait dû emprunter un appareil à l'un de ses clients, un ghetto blaster typique des années quatre-vingt-dix, dont le poids lui avait paru énorme.

Un soir, dans la cuisine, il l'avait branché et avait sorti la cassette de la boîte. Comme la bande magnétique s'était distendue, Thomas l'avait rembobinée à l'aide d'un crayon et Léo avait observé ce geste inconnu avec une attention particulière.

Plus nasale que dans son souvenir, la voix de Pauline était légèrement déformée, mais son rire, ses intonations, sa manière de prononcer le prénom de Thomas, ses messages farfelus, qui

commençaient au milieu d'une phrase et se terminaient au milieu d'une autre, étaient bien là, intacts.

À mesure qu'ils se succédaient, surgissaient des noms de gens, de bars, de rues, qu'il avait complètement oubliés. En l'espace de quelques minutes, Thomas avait été propulsé des années en arrière, au début de leur histoire. La voix de Pauline convoquait ces nuits qu'ils avaient passées ensemble, à boire et à danser, et soudain lui revenait ce sentiment de puissance. Pour la première fois il s'était senti fort, invincible. Pour la première fois il avait perçu son propre désir de vivre. Oui, lui aussi, comme Romane Monnier, connaissait ce sentiment d'être ranimé par quelqu'un : « Tu réveilles l'eau qui dort. » Mais pour Pauline, leur rencontre n'avait pas suffi. À la fin de la cassette, ses messages semblaient plus lents, plus hésitants, comme si quelque chose entravait son envie, son élan. À l'époque, il n'avait rien remarqué. Mais quinze ans plus tard, il lui semblait évident qu'il aurait dû s'en inquiéter.

Concentrée, Léo avait écouté la voix.

Puis elle avait demandé à Thomas de rembobiner la bande et de recommencer. Une première fois, et puis une fois encore.

Enfin, après une troisième écoute, dans un sourire elle avait conclu : « Elle avait l'air sympa. »

Avec précaution, il avait rangé la cassette dans la boîte à chaussures et rendu l'engin à son client.

Jusqu'à il y a quelques semaines, Léo n'avait plus jamais redemandé à voir les photos ni à écouter la cassette, et la boîte à chaussures était restée perchée tout en haut du placard.

Comme Romane Monnier, il avait vécu l'une de ces histoires dont l'évidence et la puissance premières semblent élargir d'un seul coup l'étendue des possibles. L'une de ces histoires qui reprennent ensuite, d'un geste vif, cruel, en une seconde, leurs fallacieuses promesses.

Lui aussi, il avait connu le rêve et la désillusion. Le vide laissé par l'absence et l'incompréhension. Ce vide qu'il faut apprivoiser et les questions auxquelles il faut renoncer.

Il avait pleuré, il l'avait cherchée, il avait écrit des lettres qu'il avait fini par jeter. Il ne savait pas où elle habitait et elle ne fréquentait plus les endroits où ils allaient ensemble.

Pauline s'était évaporée. Dissipée. Comme le voile blanc laissé par la fumée des cigarettes qu'elle roulait.

Il avait souffert, mais cela faisait partie des choses dont on se remettait. Peu à peu, il avait repris le cours de sa vie, la vie normale d'un garçon de son âge.

Tout cela était banal.

Mais un matin d'hiver, deux ans plus tard, une femme d'une cinquantaine d'années avait sonné à la porte de son studio. Il avait ouvert et elle avait dit : « Je suis la mère de Pauline Froissart. »



Vocal WhatsApp de Romane à Chloé le 10 décembre 2023



Je te raconte juste un truc que j'ai entendu ce matin dans le métro, qui m'a bien fait rire ! Deux femmes se sont assises en face de moi, je dirais dans les cinquante ou cinquante-cinq ans, j'ai tout de suite senti leur complicité, j'ai pas pu m'empêcher de les écouter !

La première commence par parler de son sentiment d'être moche, vieille, c'est ce que lui renvoie tout le temps sa fille, qui apparemment est ado et ne la loupe pas... La deuxième écoute sans rien dire, l'air compatissant. Puis la première parle d'un couple d'amis à elle, qui vit à Mulhouse, auquel elle rend visite régulièrement, vraiment sympa. Elle dit un truc du style :

— Quand je vais là-bas, ça me fait un bien fou, ils sont adorables tous les deux ! Ils me font tout le temps des compliments – je suis belle, je n'ai pas de rides –, ils n'arrêtent pas de me dire que je suis formidable...

Et l'autre, du tac au tac, qui cette fois approuve :

— Ah ouais, ils sont vraiment adorables.

Et puis elle se rend compte de ce qu'elle vient de dire et elles éclatent de rire toutes les deux.

Je me suis dit que c'était ça, l'amitié, non ? Pouvoir en rire. Je suis sûre qu'il n'y avait aucune malice dans sa remarque.

Il n'a pas dit à Léo qu'il n'avait pas relégué l'appareil au fond d'un tiroir, et encore moins qu'il lui arrivait de différer une sortie ou de refuser une invitation parce qu'il devait impérativement poursuivre une piste entrevue la veille. En réalité, il se perd dans un flot de mots, d'images, d'historiques et d'anecdotes.

Explorer le téléphone de Romane Monnier est une activité régulière, pratiquée en intérieur, dont il ne se vante pas. Une activité qui provoque en lui de sinueuses résonances et de mystérieux échos.

Comme d'habitude, comme chaque fois, il a fait de Nathan, qui connaît ses lubies, le complice de son obsession. Il lui parle de Romane, de ses découvertes, de ses hypothèses, et des impasses auxquelles il se heurte. Nathan l'a d'abord soupçonné de fantasmer une histoire avec la jeune femme mais il a vite compris qu'il s'agissait d'autre chose. Il considère désormais cette affaire comme une sorte de chimère salutaire, surgie dans la vie de Thomas au moment opportun et permettant à son ami de combler provisoirement sa solitude. Il se moque gentiment de lui, mais reste attentif aux investigations et aux résultats obtenus, l'histoire confirmant à ses yeux un potentiel de fiction.

Thomas doit admettre qu'il se sent mieux depuis qu'il est en possession de l'objet. C'est incontestable. Il se réveille de bonne humeur, les journées passent vite et il est content de rentrer chez lui.

À croire que l'appareil émet des ultrasons qui tiennent la mélancolie à distance.

Presque tous les soirs, il passe une heure ou deux à traîner dans le téléphone, en quête de détails et d'indices ; il vagabonde, tire des fils, il assemble des morceaux. Au milieu des informations dispersées et des conversations sans importance, il cherche les sentiments, les sensations, les émotions.

Il va du texte aux photos, des photos au texte et il lui arrive maintenant de prendre des notes ou de retranscrire des messages vocaux. Il a même créé dans son ordinateur un dossier nommé « Romane M. » et commence tout juste une sorte de frise chronologique sur laquelle il espère situer les événements qui peuvent avoir impacté la vie de la jeune femme.

Certains soirs il navigue au hasard, de pictogramme en pictogramme. D'autres soirs, il continue de procéder par mots-clés. Il essaie : *merci, bravo, merde, adieu, famille, beau*.

Le téléphone sort les premiers résultats, puis lui propose les différentes applications dans lesquelles rechercher.

Pour une raison incompréhensible, une jeune femme qu'il ne connaît pas, qu'il n'avait jamais vue, lui a confié son empreinte numérique dans le vaste monde. C'est un océan, ou un labyrinthe, une énigme aux multiples inconnues, qu'il lui appartient de résoudre. Peut-être simplement l'énigme d'une vie.

Un soir, en tapant le mot *mec*, il découvre une série d'échanges entre Romane et Garance, son amie parisienne. En y regardant de plus près, ceux-ci sont circonscrits dans le temps, sur une période de

quelques mois qu'il nomme aussitôt « période Bumble » bien que l'application, comme l'avait noté Léo, ait été supprimée de l'appareil.

À chaque fois, le scénario est plus ou moins le même. Romane informe Garance du lieu et de l'heure de son rendez-vous. Une fois sur place, elle envoie un texto de confirmation puis, éventuellement, des premières impressions : « mieux que sur la photo », « ça va être très long » ou « au secours ».

Un soir, pendant le rendez-vous, Romane envoie à Garance : « Wikipédia sort de ce corps ! » Puis, une fois rentrée chez elle, un lapidaire : « Il m'a saoulée. »

Un autre soir, elle se lance dans un reporting live :

« 19h08 : Le mec m'explique l'évolution du tourisme dans le monde.

19h23 : Le mec me raconte la fin de l'histoire avec son ex. Il a souffert.

19h32 : Beaucoup trop de détails.

19h45 : On s'égare...

19h53 : Le mec a une théorie sur les poke bowls.

20h02 : Le mec a une théorie sur le succès des émissions culinaires.

20h14 : Le mec a une théorie sur tout.

20h37 : Le mec finit par dire : et toi ? »

Réponse de Garance à 20h38 : « Arrête les blonds. »

Il arrive qu'elles conviennent que Garance appelle pendant le rendez-vous, afin d'offrir à Romane une porte de sortie. Soit l'heure de l'interruption a été déterminée à l'avance, soit Romane envoie un signal (« Now ! »).

Quand parfois la soirée se prolonge, Garance prévient : « Je vais me coucher, je garde le tél ouvert. »

Après une nuit passée chez un certain Hugo, Romane envoie à Garance la photo d'un frigo rempli exclusivement de barquettes Fleury Michon, doublée de la légende suivante : « Certains spécimens se nourrissent uniquement de taboulé industriel. »

La période Bumble commence à l'automne 2023, quelques semaines après la fin de l'histoire avec Loïk, et se termine au printemps suivant.

Aucun de ces rendez-vous ne semble avoir eu de réelle incidence sur la vie de Romane. Aucun ne semble avoir donné lieu à une relation au-delà de deux ou trois nuits et les prénoms évoqués dans les messages n'apparaissent jamais dans ses contacts ni dans ses photos.

Un autre soir, Thomas s'intéresse de près à l'activité physique de Romane. Grâce aux données « Marche » et « Course » enregistrées par l'appareil, et aux statistiques produites par l'application Santé, il apprend que Romane est passée d'une moyenne de 4,1 kilomètres de marche quotidienne en 2024 à une moyenne de 6,1 kilomètres en 2025. Son activité physique des deux dernières semaines (avant qu'elle se déleste de son portable) indique par ailleurs un surcroît exceptionnel d'activité (distance parcourue et nombre d'étages montés).

Le même soir, il teste les mots-clés *sport*, *gym*, *cours*, et découvre dans ses e-mails son inscription dans un Fitness Club pour l'année 2024. Pour la *guider sur le plateau muscu-cardio*, une séance avec un coach personnalisé était comprise dans le forfait. Le bilan de cette séance figure dans ses e-mails – équilibre, vigueur musculaire, souplesse, tests d'adaptation cardio-vasculaire à l'effort – ainsi qu'un

programme ciblé, mais il semblerait ensuite qu'elle n'y ait pas remis les pieds (les deux relances du coach sont restées sans réponse). Sur le site du club, Thomas accède sans difficulté à l'historique des cours collectifs qu'elle a essayés : le yoga, les abdos-fessiers, la zumba, l'aquafit, le fit jazz, sans en poursuivre aucun au-delà d'un mois. Malgré les offres commerciales proposées par la salle, Romane n'a pas renouvelé son inscription en 2025.

Un peu plus tard dans la soirée, Thomas essaie le mot *colère* et tombe sur un e-mail de Romane adressé à Chloé, à partir duquel il découvre un échange houleux entre les deux amies.

À l'été 2024, soit un an après l'histoire avec Loïk, Chloé et Romane partent de nouveau en vacances ensemble dans le Sud. Romane s'est occupée des différentes réservations. Mais le séjour est brutalement interrompu (billet annulé sur SNCF Connect et retour en BlaBlaCar, visible dans l'historique de l'application).

S'ensuit une sorte de mise au point entre les deux amies.

Pour en retracer plus précisément le scénario, Thomas navigue entre les différentes icônes et ouvre une nouvelle page dont le titre s'impose.

UNE DISPUTE



Vos voyages

Votre séjour chez Alain et Alexandra

Arrivée : samedi 17 août 2024 16 : 00

Départ : samedi 24 août 2024 11 : 00

Votre logement : location à La Capte

Qui voyage ?

2 voyageurs

Règlement intérieur

3 voyageurs maximum.

Pas d'animaux.

Pas de fête ni de soirée.

Échanges préalables à propos du logement

Message de Romane M. :

Bonjour, nous n'avons pas de voiture. Existe-t-il une ligne de bus qui relie le logement au centre-ville de Hyères ?

Cordialement,

Romane

Réponse de Alain L. :

Bonjour Romane, à trois minutes de la maison, il y a le bus qui amène à Hyères et aussi à la presqu'île de Giens, hyper pratique !

Nous sommes à quelques mètres de la plage et des commerces de La Capte. Et nous avons deux vélos à disposition.

Romane : Merci pour votre réponse. Cela nous convient parfaitement.

Commentaires des hôtes à l'issue du séjour :

« Tout s'est très bien passé de notre côté, communication efficace et simple, état de l'appartement impeccable. »



Messages WhatsApp entre Chloé et Romane du 21 au 23 août 2024

Le 21 août

14h, Chloé : Où es-tu, Rom ?

15h, Chloé : On va à la plage ?

16h, Chloé : Bon ben j'y vais.

18h, Chloé : Excuse-moi, je n'aurais pas dû dire ça, arrête le drama...

20h, Chloé : Tu n'es quand même pas rentrée à Paname ?

22h, Chloé : Rappelle-moi, je commence à m'inquiéter.

22h45, Chloé : Dis-moi au moins où tu es...

23h, Chloé : Tu crois que ça vaut vraiment la peine de se mettre dans cet état ?



Le 22 août

Romane : Je suis rentrée à Paris.

Chloé : Je ne peux même pas le croire... Donc je vais me taper le ménage toute seule. Merci.



Le 23 août

Chloé : J'ai rendu les clés. Tout s'est bien passé avec les proprios, puisque ça a l'air de t'inquiéter...



De : Chloé Bruneteau

Objet : ???

À : Romane Monnier

Le : 28 août 2024

Rom,

Franchement je ne comprends pas ton silence. Tu me plantes au milieu des vacances pour une dispute débile et ensuite c'est impossible de te parler.

Tu peux m'expliquer ?

Chloé



De : Romane Monnier

Objet : Re : ???

À : Chloé Bruneteau

Le : 15 octobre 2024

Chloé,

Je voulais t'écrire depuis plusieurs jours, plusieurs semaines, mais je n'y arrivais pas. J'étais en colère. Je suis désolée d'être partie comme ça, et de ne pas avoir répondu à tes messages, mais j'avais besoin de temps. Quand je repense à cette discussion, encore aujourd'hui, la colère m'envahit, une colère qui vient d'ailleurs, je le sais.

Je n'ai pas supporté que tu doutes de moi, ni la manière dont tu m'as parlé.

Ce n'est pas seulement ton ironie, ou ce petit air de fausse indulgence que tu affiches souvent, c'est que tu puisses remettre en question ce que je venais de te dire, une première fois, puis une deuxième, et une autre fois encore, que tu puisses sérieusement imaginer que je mentais. C'est une attitude que tu cultives – je ne sais pas si tu t'en rends compte –, tu remets en question ma bonne foi, qu'il s'agisse de la disparition de l'épluche-légumes, du dernier pansement qui n'est plus dans la boîte, ou du nombre de kilomètres prévu pour la randonnée du lendemain. Ce traitement ne m'est pas réservé, je t'ai déjà vue faire avec d'autres, c'est un genre que tu te donnes depuis quelque temps : le genre de fille à qui on ne la fait pas.

S'il t'était arrivé quelque chose qui t'ait fait perdre définitivement confiance en la parole d'autrui, je pourrais comprendre, mais j'y vois une forme de pose, de posture – te voilà ainsi devenue une sorte de médium qui verrait clair dans le jeu des autres –, comme tu arborerais un nouveau foulard ou une nouvelle monture de lunettes.

Pourquoi pas.

Mais moi, Chloé, je ne peux pas supporter qu'on me traite de menteuse, je sais que tu n'as pas employé ce mot, mais quand je te dis que je n'ai jamais été fan de *Grey's Anatomy* et que trois fois de suite tu insistes (« mais si » ou « allons, avoue »), c'est idiot, mais je ne peux pas le supporter. Quand tu me dis « la brioche a disparu » avec un air entendu comme si je m'étais levée dans la nuit pour achever le paquet, cela me met hors de moi.

Je n'ai pas la distance nécessaire pour me dire elle me taquine, elle me met à l'épreuve ou elle teste mes limites. Je me dis juste que tu ne me crois pas, et oui, cela me rend folle.

Pourquoi je n'oserais pas avouer que j'ai regardé les trois premières saisons de *Grey's Anatomy*, pourquoi je te mentirais sur le nombre de mois où je suis sortie avec Fabrice Pajak quand nous étions au lycée, pourquoi je n'oserais pas te dire que je prends des antidépresseurs... si c'était le cas !??

Il n'y a aucune raison, Chloé, tu dois bien l'admettre. Je n'ai aucune raison de te berner ni de te cacher des choses. Ce genre de choses. Cela n'a aucun sens. À quoi bon être amies depuis l'enfance, si c'est si mal se connaître ?

Je n'ai jamais regardé *Grey's Anatomy*.

Je suis sortie à peine trois semaines avec Fabrice Pajak.

Je prends la Miansérine à petite dose et seulement pour dormir, sur prescription de mon généraliste.

Il n'y a pas longtemps, je t'ai parlé d'une authenticité que je cherche et que je n'arrive plus à trouver dans mes rapports avec les autres. Tout sonne faux et cela me mine.

C'est comme si je t'avais montré la blessure que je cache et que tu crachais dedans.



De : Chloé Bruneteau

Re : Re : ???

À : Romane Monnier

Le : 18 octobre 2024

Romane,

Au moins savoir que tu n'es pas morte... Heureusement que ta mère m'a dit que tu allais bien.

Après deux mois tu fais mine de t'excuser, ok, mais tu en profites pour m'en remettre une couche. C'est tout toi.

C'était de l'humour, c'est tout. Le problème, c'est que tu as perdu ton sens de l'humour. J'ai toujours été comme ça, rien de nouveau sous le soleil, à tirer un peu sur la corde, à tester les limites. Oui, on est amies depuis l'enfance donc tu devrais le savoir. C'est toi qui changes, qui ne supportes plus rien.

Mais je t'aime, hein, et je t'embrasse.

Ton petit Clou

PS : il paraît que tu veux changer de boulot ?



De : Romane Monnier

Re : Re : Re : ???

À : Chloé Bruneteau

Le : 20 octobre 2024

Chloé,

Il me semble que tu devrais t'interroger sur cette façon que tu as de tout remettre en question, en doutant sans cesse de la parole de l'autre. Ou en faisant mine d'en douter. Cette façon de mettre l'autre en position d'inconfort ou de déséquilibre, qui te donne l'avantage, j'y vois, quoi que tu en dises, une forme de prise de pouvoir, une tentative de domination.

Tu sais, c'est comme les gens qui ne cessent de vanter leurs amis, sous prétexte d'être cash, drôles ou d'amuser la galerie. Qui distillent leurs petites blagues pas bien méchantes dont la répétition devient perfide. Ils ont juste besoin d'avoir le dessus.

Ma réaction était excessive, je le sais. Je ne supporte pas qu'on remette en question ma bonne foi. Je n'arrive plus à faire le tri dans les sentiments qui m'assaillent, à donner aux choses leurs justes proportions. J'essaie de comprendre pourquoi ce terrain est si miné, si chargé pour moi. Je me donne tellement de mal pour avoir une parole juste et honnête, pour être au plus près de ce que j'éprouve. C'est devenu si important pour moi d'éviter toute forme de distorsion.

Parce que le mensonge m'asphyxie.

Et toi, tu viens juste tester ma résistance, au cœur même de ce qui me hante.



De : Chloé Bruneteau

Re : Re : Re : Re : ???

À : Romane Monnier

Le : 26 octobre 2024

Oh là là, tout de suite, les grands mots ! La « faute » ! Mais pourquoi pas le châtiment, pendant que tu y es !

C'est toi qui parles de domination ? Mais ouvre les yeux ! Qui domine qui ?

Comme si tu n'utilisais pas toi-même tout ton beau vocabulaire et tes formules précieuses pour dominer les autres...

Pardon Romane, je ne veux pas te faire de peine mais il faut bien que quelqu'un te dise les choses : tu fais chier.

La vérité c'est que tu prends tout tellement au sérieux. On ne peut rien te dire sans avoir peur de t'offenser.

Si je ne te connaissais pas, si je te rencontrais aujourd'hui, je te trouverais chiante. Et pas très sympa.

Je te le dis cash, oui, parce que tu es mon amie, et que je n'ai pas envie qu'on s'éloigne.

À bientôt j'espère.

Chloé



De : Romane Monnier

Objet : à bientôt

À : Chloé Bruneteau

Le : 28 octobre 2024

Mon Clou,

Moi aussi je me suis déjà posé cette question.

Est-ce que, si je te rencontrais aujourd'hui, je saurais te reconnaître, te deviner ?

Est-ce que je saurais voir la douceur que tu abrites. Aller au-delà de cette brutalité qui est parfois la tienne, ce que tu appelles être cash.

Je n'en suis pas sûre.

J'aurais tort, et je passerais à côté de quelque chose. Faute d'avoir les clés.

En réalité, je sais où tu es née, dans quel décor, dans quelle famille. Je connais ton histoire. Cette âpreté dans laquelle tu as grandi. J'admire ce que tu as construit, le

chemin que tu as parcouru.

Qu'est-ce qu'une amie d'enfance, si ce n'est quelqu'un qui sait d'où tu viens ? Qui connaît tes parents. Qui a entendu comment ils te parlaient, se parlaient, comment ils parlaient tout court ? Qui connaît la source, l'origine. Qui connaît les odeurs de ta cuisine, de quoi tu as été nourrie. Quelqu'un qui t'a vue grandir, tomber, te relever, qui a vu ton corps changer.

Quelqu'un qui a partagé tes rêves.

Qui sait tes doutes, tes points faibles, et ton appétit de vivre.

Je voudrais que tu comprennes le chemin qui est le mien. Il n'est pas facile. Il n'a rien de drôle.

Je veux voir. Je veux savoir. Et que tombent les masques qui nous étouffent.

Cela s'opère au détriment d'une forme de légèreté, j'en ai bien conscience. Mais je pensais (précisément parce que tu me connais depuis si longtemps) que tu pourrais le comprendre.

Je t'embrasse

Romane



De : Chloé Bruneteau

Re : Re : Re : Re : Revenir là-dessus

À : Romane Monnier

Le : 20 octobre 2024

Romane,

Bon. Je suis désolée si je t'ai blessée. Passons à autre chose si tu veux bien.

Je vais peut-être venir à Paris la dernière semaine de novembre, pour le boulot, je peux dormir chez toi ?

Je t'embrasse

Chloé

PS : Je t'apporte des bugnes pour me faire pardonner.



De : Romane Monnier

Objet : à bientôt

À : Chloé Bruneteau

Le : 30 octobre 2024

Chloé,
Oui, bien sûr tu peux venir chez moi.
Je t'embrasse
Romane

Il aimerait Nathan, s'il le rencontrait aujourd'hui, il en est sûr. Ce n'est pas seulement l'enfance qui les lie. Ce n'est pas seulement cette conversation ininterrompue, d'égal à égal, qui a enjambé les années. C'est quelque chose de plus profond encore, qui tient à l'essence même de ce qu'ils sont, ou plutôt de ce qu'ils sont devenus, à la fois ensemble et séparément ; l'un à côté de l'autre, l'un grâce à l'autre, jamais très loin.

Et aujourd'hui comme hier, quand sa vie dérape, achoppe ou s'emballe, c'est Nathan qu'il appelle.

Il venait d'avoir vingt et un ans la première fois qu'il a tenu un téléphone mobile entre ses mains. Le souvenir est étonnamment précis, à la fois le modèle et les tout premiers appels, d'une pièce à l'autre, ou du bas de l'immeuble jusqu'à l'étage. Pauline avait disparu depuis plusieurs semaines.

Un peu avant lui, Nathan s'en était offert un, une sorte de jouet qui ressemblait aux talkies-walkies de leur enfance. Et puis Thomas, grâce aux pourboires gagnés au bar, avait acheté le sien, plus petit, dont la coque amovible, de trois couleurs, pouvait être changée. Ils s'appelaient trois fois par jour, pour ne rien dire d'autre que « T'es où ? », « Tu m'entends ? », « Qu'est-ce que tu fais ? ». Passer un appel ou répondre dans la rue, dans un magasin, dans un café, était en soi une expérience. Une révolution. Et puis ils avaient découvert les SMS

ou « mini-messages », qu'ils avaient d'abord écrits avec une ridicule application, puis avec une croissante dextérité. Il fallait appuyer une, deux ou trois fois sur une touche pour obtenir une lettre, recommencer pour en obtenir une autre, et ainsi de suite, pour composer chaque mot. Un geste que Léo n'avait pas connu, qu'elle avait peine à imaginer, qui exigeait patience et sens du raccourci.

Il se souvient très bien de l'endroit où il était, deux ans plus tard, ce jour où il avait appelé Nathan, avec ce même téléphone, le souffle court, et cette sensation horrible qu'une cravate invisible l'étranglait. Avant toute autre parole, sans préambule, il avait dit : « J'ai un enfant. »

Il se souvient du rire de son ami qui avait répondu, incrédule : « Très bien... tu me le prêteras ? »

Une femme avait sonné chez lui, ce matin-là. Il avait ouvert sans méfiance, avec une certaine nonchalance même, seulement vêtu d'un bas de pyjama. La femme s'était présentée puis lui avait demandé de la rejoindre au café d'en bas.

Le temps de s'habiller, il avait pensé : Pauline est morte. Un liquide acide était remonté de son estomac jusqu'à sa gorge et la nausée avait été si forte qu'il avait dû attendre plusieurs minutes avant de pouvoir descendre.

Il avait plu toute la nuit. Le long des rues, l'eau qui peinait à s'écouler dans les caniveaux provoquait d'immenses flaques sombres et sales. La femme s'était installée en vitrine devant un thé, son manteau parfaitement plié sur le dossier de sa chaise. Le corps raide, immobile, elle a attendu qu'il s'assoie puis elle a commencé à parler, sur un ton neutre, factuel. Pauline, sa fille, était revenue chez elle le 23 décembre 1998, après avoir disparu pendant plusieurs mois. Ce n'était pas la première fois qu'elle s'évaporait et malheureusement pas

la dernière. D'après ce qu'elle avait dit à sa mère, elle avait passé ce temps chez un garçon qu'elle venait de quitter. Elle n'avait fourni aucun détail ni aucune explication. D'une manière générale rien de ce qui préoccupe habituellement les gens – travailler, gagner sa vie, avoir des projets – ne semblait avoir d'importance pour elle. Pauline était enceinte de sept mois, elle l'ignorait et cela était impossible à deviner. Un mois plus tard, sa mère avait dû l'accompagner aux urgences, pensant qu'elle souffrait d'une crise d'appendicite. Pauline avait accouché d'une petite fille de 2,4 kilos, qui avait passé trois jours en couveuse mais se portait bien. Elle, en revanche, était épuisée et souffrait de sérieuses carences nutritionnelles. Au bout d'une semaine, elle était rentrée de la maternité. Ayant refusé de prévenir le père, elle avait déclaré seule la naissance. Au début, elle s'était occupée du bébé. Elle aimait la garder contre elle, quand la petite ne pleurait pas. Mais elle se montrait vite impatiente, et maladroite. Elle refusait l'aide de sa mère qui, de son propre aveu, n'avait jamais été très maternelle. Les gestes n'avaient pas d'histoire. Pauline était chez elle parce qu'elle n'avait nulle part où aller. Loin de les rapprocher, le bébé les éloignait l'une de l'autre, et Pauline à chaque moment de la journée semblait lui dire : ce que je n'ai pas reçu, je ne peux pas le donner.

— Comme vous le savez sans doute, Pauline et moi n'avons jamais eu une très bonne relation, a conclu la femme, s'octroyant une pause dans son récit.

Alors que les battements qui martelaient ses tempes semblaient si forts qu'il avait l'impression que tout le café pouvait les entendre, Thomas avait failli hurler que non, justement, il n'en savait rien, rien du tout, et qu'il s'était retrouvé comme un con, du jour au lendemain, avec l'horrible sensation d'avoir été dépossédé de sa liberté et de sa joie.

Mais la femme n'avait pas fini.

— Au bout de quelques semaines, Pauline a recommencé à sortir, la nuit surtout. Elle rentrait au petit matin et se couchait près du bébé. Dormir à côté de sa fille, c'était sa manière de l'aimer... Parfois elle ne rentrait pas pendant deux ou trois jours, et puis soudain, elle réapparaissait. La situation ne me convenait pas si mal. Je découvrais des gestes que je ne connaissais pas et un sentiment que je n'avais jamais éprouvé. Cela a duré un an, et puis un jour, Pauline est repartie. Sans prévenir, sans expliquer. Comme elle l'avait déjà fait. Elle a juste laissé une feuille, sur laquelle elle avait écrit votre nom et votre adresse. J'ai tout de suite compris.

La femme s'est interrompue un instant, elle n'avait pas quitté Thomas des yeux.

— Ma fille n'est pas revenue. Aux dernières nouvelles, elle vit quelque part en Inde, mais je n'ai aucune certitude. C'est juste une rumeur qui court parmi les jeunes qu'elle a fréquentés, quand elle a quitté le lycée, qui traînent toujours avec leurs chiens dans le quartier.

La femme a fait signe au serveur qu'elle souhaitait régler l'addition. Thomas n'avait même pas eu le temps de commander. Il était incapable de prononcer un mot. Sur le même ton ferme, sans appel, elle a conclu :

— Vous avez une petite fille de deux ans. Elle s'appelle Léonore. Je pourrais continuer à m'occuper d'elle, en attendant que Pauline revienne, si elle revient un jour, mais je suis malade et je vais mourir. À partir de maintenant, vous allez venir chez moi deux fois par semaine, pour que Léonore s'habitue à vous. Vous pouvez déclarer votre paternité dans n'importe quelle mairie, voici le livret de famille. Ne tardez pas.

Il a pensé : cette femme est folle.

Il a pensé : il n'en est pas question.

Il a pensé : je vais fuir à l'étranger sans laisser d'adresse.

Il était sorti du café derrière elle, la pluie s'était arrêtée, il l'avait regardée partir – elle n'avait pas l'air de quelqu'un qui allait mourir, elle avait l'air de quelqu'un qui décide des horaires, du destin et du temps qu'il fait, quelqu'un qui surgit dans votre vie et renverse tout –, il avait fait quelques pas et puis, les mains tremblantes, avait appelé Nathan. Il revoit exactement l'endroit où il était, à hauteur du sens interdit, un échafaudage venait d'être élevé sur la façade de l'immeuble de la boulangerie. À chaque fois qu'il a appris une nouvelle importante, bonne ou mauvaise, à chaque fois qu'un événement a modifié le cours de sa vie, il a mémorisé le lieu exact où il se trouvait et tous les détails du décor.

À Nathan, il voulait tout raconter, l'autorité de cette femme, combien elle lui avait semblé antipathique, les mots qu'elle avait employés, les vêtements qu'elle portait, et tandis qu'il la décrivait, et s'égarait dans des précisions inutiles, l'autre moitié de son cerveau enregistrait chaque seconde de la durée de l'appel. Sans doute pour se raccrocher à quelque chose de maîtrisable, de rationnel, il ne pouvait s'empêcher de penser au « Forfait Itineris 1 heure » qu'il était en train d'exploser, et au prix de la minute supplémentaire.

Car cela, au moins, était écrit quelque part.

Après le Nokia 3310, Thomas a eu un téléphone Samsung à clapet, tout petit, très joli, qui tenait dans la paume d'une main. L'un des premiers modèles qui faisaient des photos et sur lesquels on pouvait choisir une musique en guise de sonnerie.

Puis le téléphone est devenu intelligent et en l'espace de quelques années a transformé ses habitudes, sa façon de regarder, d'écrire, d'acheter, de communiquer, de s'informer, de s'orienter.

Ensuite il y a eu de nouvelles nouvelles applications, des écouteurs avec fil, des écouteurs sans fil avec réduction du bruit ambiant, et toutes sortes de coques, de housses, de cordons, pour le protéger ou l'exhiber.

Son smartphone est aujourd'hui l'objet le plus indispensable de sa vie quotidienne. Il le manipule des dizaines, des centaines de fois par jour. Pourtant, Léo sait reconnaître dans ses gestes une forme d'hésitation ou de lenteur, qui témoigne de sa génération. Lorsqu'il n'est pas assez rapide, sa fille se moque gentiment de lui ou, impatiente, lui prend le téléphone des mains.

Oui, parce qu'à vingt-trois ans, il a donc découvert qu'il avait une fille. Et aucun appel au secours n'y pouvait rien.



16 mars 2025

Romane,

D'après les prévisions de Flo, vos règles sont en retard.

Si vous le souhaitez, nous pouvons rechercher ensemble une cause possible.

Détails de votre cycle :

Cycle actuel : 34 jours

Démarré le 10 février 2025.

Avez-vous eu vos règles depuis le 14 février, date de fin de vos dernières règles ?

Votre période de fertilité a probablement duré du 20 février 2025 au 28 février 2025.

Vous avez probablement ovulé le 24 février.

Vos règles sont en retard de 6 jours.

C'est un dimanche matin gris et pluvieux qui ne lui offre pas de fascinantes perspectives – il descendra peut-être au marché un peu plus tard –, pour l'instant, il a tout le loisir de vagabonder dans le téléphone de Romane Monnier.

Quand il s'empare de l'appareil, il découvre une notification de l'application Flo : *Vous avez un retard de règles*. L'augmentation soudaine de son rythme cardiaque le surprend lui-même. Par un étrange réflexe, il le repose aussitôt.

Quelques minutes plus tard, il se décide à entrer dans l'application, qu'il n'avait pas encore ouverte, et découvre ainsi que Romane suit son cycle menstruel et ses jours d'ovulation. Les pictogrammes *seins sensibles*, *sautes d'humeur* et *fatigue* sont fréquemment sélectionnés, révélant, selon les données enregistrées, l'« hypothèse d'un syndrome prémenstruel ».

Elle n'a pas pu renseigner la date de ses règles puisqu'elle n'est plus en possession de l'appareil. L'application lui signale donc un retard de six jours et lui propose différentes pistes d'explication.

Tant d'intimité dans un téléphone, songe-t-il, à la fois curieux et intrigué.

Poursuivant son exploration matinale, il découvre sur Doctolib qu'entre septembre 2024 et décembre 2025, Romane a consulté six

fois une psychologue. Elle a annulé ensuite trois rendez-vous d'affilée, puis semble l'avoir revue une dernière fois au mois de janvier.

Dans l'historique, il trouve également trace de deux rendez-vous récents, l'un chez le dentiste, l'autre chez une généraliste, les deux praticiens figurant par ailleurs parmi ses Favoris. La dernière prescription reçue par l'intermédiaire de Doctolib est une ordonnance de Miansérine, datée de quelques jours avant qu'elle abandonne son téléphone (après recherche : un antidépresseur ici prescrit comme somnifère, conformément à ce qu'elle a dit à Chloé).

Dans l'application de productivité Notion, qu'il ouvre au hasard et dont il peine à comprendre la logique (Romane aussi, car la plupart des rubriques sont vides), il trouve toutefois dans le dossier des tâches hebdomadaires une seule liste, datée du 2 janvier de cette année, sur laquelle Romane a écrit : « Tenir, tenir, tenir. »

Dans l'historique de Yuka – une application qui propose de scanner le code-barres des produits alimentaires et cosmétiques afin d'évaluer leur impact sur la santé, que Léo lui a fait télécharger sur son propre téléphone il y a quelques mois –, il découvre une longue liste de produits testés par Romane au cours des deux dernières années : crèmes solaires, laits pour le corps, laits démaquillants, céréales du petit déjeuner, gâteaux secs, soupes en bouteille, etc.

Une crème de jour de la marque So.bio, un pain de mie 100 % nature de la marque Harrys et un jus de pomme bio de la marque Pressade sont les derniers produits dont Romane a scanné le code-barres, la veille du samedi soir où il l'a croisée. Les deux premiers sont jugés *excellent* ou *bon* par l'application, le dernier est jugé *médiocre*.

La pluie s'est arrêtée.

Il avale un deuxième café et quelques madeleines au chocolat, prend sa douche, vérifie la météo sur son propre téléphone puis sort pour aller marcher. Il décide d'aller à pied jusqu'au parc de la Cité universitaire, il fera le tour des maisons et reviendra ensuite par Montsouris.

En chemin, il essaie de synthétiser les fragments dont il dispose et d'en tirer une sorte de portrait mental, qu'il peine à esquisser. Le téléphone de Romane Monnier contient différentes identités (familiale, amoureuse, amicale, professionnelle) qu'il est incapable de rassembler.



Mail de Deezer reçu par Romane, le 6 mars 2025

Romane, ton récap My Deezer Month est prêt

Tes écoutes en février : 433 morceaux

36 heures d'écoute

Streame tes top morceaux

Ces artistes sont toujours dans ton cœur :

1. Clara Ysé (350 minutes écoutées)
2. Zaho de Sagazan (346 minutes écoutées)
3. Solann (327 minutes écoutées)

Ces artistes ont gagné ton cœur :

 Nouvelle pépite !

Theodora – Ils me rient tous au nez

Arlo Parks – I'm sorry (Feat. Lous and the Yakuza)

Jack White – What's the Rumpus ?

Les morceaux qui t'ont accompagnée ce mois-ci :

1. Le monde s'est dédoublé
2. Langage
3. Les ogres
4. Insomnie

On se retrouve le mois prochain !

Selon les jours, selon son humeur, son mode opératoire varie. Tantôt il essaie un nouveau mot, tantôt il clique au hasard sur telle ou telle icône, dont la couleur l'attire.

Beaucoup d'applications sont vides : Freeform, Layout, Numbers, Keynote, Facetune... Certaines étaient peut-être incluses lors de l'achat du téléphone, d'autres ont été téléchargées mais n'ont jamais été utilisées.

Il s'est finalement décidé à regarder les vidéos. La plupart du temps, c'est Romane qui filme. Elle a toutefois enregistré dans sa galerie quelques vidéos prises par d'autres, dans lesquelles elle apparaît.

C'est sur des images filmées il y a un an, lors de l'anniversaire de sa mère, qu'on la voit le mieux. Avec un peu de perspicacité et quelques recoupements, Thomas parvient à deviner ceux qui l'entourent. Sont réunis : sa mère, son beau-père, la sœur de sa mère (ressemblance frappante) et son mari, et deux autres femmes proches de la soixantaine (selon toute vraisemblance des amies de la mère). Une réunion familiale qui ressemble à tant d'autres : commentaires sur la nourriture, plaisanteries plus ou moins réussies, propos anecdotiques, toasts portés à la santé de tous et verres qui s'entrechoquent. Sur les gros plans, Romane affiche un sourire de circonstance, mais un cadre plus large révèle à plusieurs reprises

l'absence de son regard. Le lendemain de la fête, sa mère lui a envoyé la vidéo avec un court message : « Merci d'être venue, ma chérie, tout le monde était très heureux de te voir. »

Une autre archive montre Romane au milieu d'un groupe d'amis, parmi lesquels il sait maintenant identifier Chloé, grande blonde un peu maigre aux gestes lascifs. Les images sont antérieures à leur dispute. Au milieu des autres, Romane et elle dansent toutes les deux pendant quelques minutes, côte à côte, puis face à face, elles s'accordent, se connaissent, on sent qu'elles ont souvent dansé ensemble. Sur ces images, Romane semble sereine, détendue. Puis la musique s'arrête. Chloé lève son verre en criant quelque chose qu'il ne comprend pas. Romane sort du champ. La musique reprend.

Plus récente, une succession de très courts contenus, montés à la suite les uns des autres, se déroule dans le parc d'un château. Il s'agit vraisemblablement d'une course d'orientation lors d'un week-end de team building organisé par l'agence pour laquelle Romane travaille. On y voit Romane tout du long. À la fois vive et soucieuse, à plusieurs reprises, elle suggère des solutions aux énigmes posées. Le montage a sans doute été réalisé par l'entreprise et envoyé à tous les participants.

Le visage de Romane lui est devenu familier.

Il a intégré ses traits, ses gestes, sa manière de bouger, cette voix légèrement voilée, enrouée, qui pourrait laisser croire dans un premier temps qu'elle est souffrante.

Il la regarde et l'écoute comme s'il la connaissait. Comme s'il la comptait parmi ses amis.

Il a connecté le téléphone de Romane à son enceinte Bluetooth et, lorsqu'il est trop fatigué pour naviguer dans le téléphone, il se

contente d'écouter ses morceaux favoris. Il écoute attentivement les paroles, il cherche des clés.

Il y passe trop de temps. Il le sait. Il sait que cela n'a aucun sens. Que son attitude est disproportionnée, voire inquiétante.

Il sait qu'il a surinvesti l'objet, c'est le mot que Nour et Nathan ont employé l'autre soir, quand il a dîné chez eux. Un mot qu'il n'a pas réfuté.

Mais :

Il n'a rien d'autre de plus important ni de plus palpitant à faire.

Il ne s'adonne à rien d'illégal (il rappelle volontiers qu'elle lui a laissé l'appareil et son code secret).

Et puis le téléphone de Romane Monnier l'emmène ailleurs, vers d'autres souvenirs. Il a parfois l'impression de visiter les pièces fermées de sa propre mémoire.

Et de pouvoir, enfin, ouvrir la fenêtre.

Un samedi après-midi du mois de mars, il était venu pour rencontrer la petite fille. La femme qui avait sonné chez lui quelques semaines plus tôt lui avait indiqué l'adresse et la durée souhaitable de la visite.

À l'heure dite, elle lui avait ouvert la porte, le visage grave, le teint cireux, les yeux cernés. Cette fois, il ne pouvait plus ignorer qu'elle était malade.

Dans ce petit appartement du XV^e arrondissement, où Pauline avait grandi, Thomas s'était assis à la place que sa mère lui avait désignée. En silence, il avait bu le café qu'elle lui avait proposé, les mains agitées et la gorge nouée, et puis la petite fille qui se réveillait de sa sieste était apparue, traînant derrière elle une sorte de linge crasseux, qui avait dû être blanc mais ne l'était plus. Pendant plusieurs minutes, elle s'était cachée derrière sa grand-mère et avait observé Thomas à la dérobée. Elle avait l'air d'un bébé plus que d'une enfant. Ou plutôt, avait-il songé, elle est exactement entre les deux, et ce constat lui avait semblé ajouter à la situation, si besoin en était, un supplément de complexité. Il avait eu envie de dire à cette femme : je suis désolé mais je ne peux pas. Il avait eu envie de bondir sur ses pieds, de dévaler l'escalier et de s'engouffrer dans le métro.

Tandis qu'il cherchait des mots acceptables pour se sauver, ou envisager d'autres solutions plus raisonnables (avait-elle vraiment tout

mis en œuvre pour retrouver Pauline ? N’y avait-il pas dans la famille une tante, une cousine, un parent éloigné ?), la petite fille continuait de le regarder, un regard qu’elle ne tentait plus de dissimuler, chargé d’attente, d’appréhension ou de reproche, ou peut-être de rien de tout cela, rien qu’il soit capable d’interpréter. (Douze ans plus tard, alors qu’elle faisait son premier baby-sitting chez la voisine du dessus, Léo l’avait appelé en panique pour qu’il vienne parce que le bébé la fixait « avec un air bizarre ». Aussitôt il avait revu son regard à elle, cette intensité indéchiffrable.)

Thomas était resté là, dans ce salon, cherchant une issue facile qui n’existait pas, incapable de proférer un son, paralysé par un scénario qu’il n’aurait jamais imaginé même dans ses crises d’angoisse les plus violentes. Il s’était foutu dans une merde noire et il ne pouvait s’en prendre qu’à lui-même. Avaient-ils utilisé des préservatifs ? Non. S’était-il inquiété de savoir si Pauline prenait la pilule ? Non.

Après un moment, la petite fille était repartie dans sa chambre, puis elle était revenue avec une sorte de carnet de croquis, sur lequel elle avait tracé des ronds pas ronds et diverses formes colorées, qui ne ressemblaient à rien d’autre qu’à de vulgaires patates amochées. Il n’avait pas la moindre idée de ce qu’une enfant de cet âge était censée savoir dessiner, mais comme elle lui avait tendu le carnet, l’air fier, le menton levé, il avait tourné les pages et fait mine de s’extasier sur chacun de ces gribouillages, car c’est bien le mot qui lui était venu : d’horribles gribouillages.

Léo avait parfaitement compris ce qu’on attendait d’elle. Il s’agissait de se rendre aimable aux yeux de l’inconnu, de lui plaire, ou, au moins, de ne pas lui faire peur. Il s’agissait de montrer qu’elle était une gentille petite fille, facile, ce que la mère de Pauline avait répété plusieurs fois devant elle, « elle est très facile ». Elle dormait bien, mangeait bien, elle était sociable. Elle allait tous les jours à la crèche

et à la rentrée suivante, elle serait en âge d'entrer en petite section à l'école maternelle. Thomas regardait cette enfant de vingt-huit mois supposée être sa fille, et il lui paraissait tout simplement impossible qu'un être vivant de si petite taille et apparemment si vulnérable dût désormais faire partie de sa vie. Cela n'évoquait rien de familier, rien d'enviable, aucune image fantasmée ni vécue. Cela était inconcevable. Lui aurait-on demandé d'apprivoiser un marsupilami, il aurait eu sans doute la même sensation d'irréalité.

Mais Léo allait faire le boulot pour deux. Après un autre aller-retour dans sa chambre, elle était revenue avec un livre, qu'elle lui avait donné, puis elle s'était assise à côté de lui, sur le canapé, de telle sorte qu'il pouvait sentir la chaleur de son petit corps collé au sien. Il n'avait jamais raconté d'histoire à un enfant, et il n'avait d'ailleurs jamais vu un enfant d'aussi près depuis qu'il était lui-même un jeune adulte. Il s'était raclé la gorge et avait commencé à lire :

Assise au soleil devant sa maison, Charlotte jouait tranquillement avec sa poupée, quand elle vit un grand chien s'approcher d'elle. Un chien étrange, au pelage bleu, aux yeux verts brillant comme des pierres précieuses.

« Pauvre chien bleu, dit-elle en le caressant, tu as l'air abandonné¹. »

Ces mots, il ne les a jamais oubliés.

Le soir même, il avait appelé Nathan et il avait dit : « C'est comme si elle avait compris l'enjeu. »

Le samedi suivant, parce qu'elle voulait qu'il attrape quelque chose en haut d'un placard, la petite fille l'avait appelé à plusieurs reprises depuis la cuisine : « Mapa ! Mapa ! » Effaré, il avait regardé la mère de Pauline d'un œil accusateur. Elle s'était défendue. Oui, elle avait dit à l'enfant qu'il était son père, que pouvait-elle lui dire d'autre ? Mapa voulait probablement dire *Mon papa*. Et par ailleurs,

ce n'était pas une erreur de prononciation, mais sans aucun doute un choix.

Une fois dans la cuisine, il avait dû s'asseoir.

Il est revenu une dizaine de fois. Toujours le samedi, à la même heure. Le ventre noué par l'appréhension il sonnait, entendait aussitôt la course sonore de la petite fille, puis les pas traînants de sa grand-mère. Après une ou deux minutes, la porte s'ouvrait sur Léo, son sourire et ses offrandes. Elle l'accueillait toujours avec un jouet ou un dessin, avec lequel il devait impérativement repartir, au risque, s'il l'oubliait, de provoquer ses larmes. Durant quelques heures, Thomas lisait des histoires, remplissait des coloriages, accueillait sans broncher des doudous plus ou moins puants. Et Léo continuait de lui montrer ce qu'elle savait faire : manger seule, assembler des Lego, désigner tous les animaux de l'imagier par leur nom...

Aux beaux jours, il l'a emmenée au square, au manège, au magasin de jouets. Il avait parfois l'impression de jouer un rôle pour lequel il avait été choisi par erreur, dont la finalité lui échappait, mais en face de lui Léo jouait le sien à la perfection, ignorant ses hésitations, ses maladresses ou son désarroi, toujours prompt à le gratifier de son rire ou de sa joie.

Petit à petit, quelque chose est né dans un endroit secret de son corps ou de son cœur, malgré la peur, quelque chose qu'il ne pouvait ignorer.

La mère de Pauline avait mis un peu plus de temps à mourir que prévu. Au cours de ces samedis après-midi qu'il passait désormais chez elle, elle lui parlait parfois de Pauline, qu'elle avait élevée seule, et de leurs rapports, qui n'avaient jamais été doux. Le père de Pauline l'avait quittée quand elle était enceinte, il n'avait pas reconnu l'enfant et elle ne l'avait jamais revu. Il était trop tard pour avorter et

l'accouchement avait été une boucherie, c'est le terme qu'elle avait employé. Elle se décrivait elle-même comme une mère distante, peu affectueuse, mais Pauline, selon elle, avait été une enfant difficile. Récalcitrante. Elle n'obéissait que sous la menace et jetait la nourriture par terre. Elle refusait de faire la sieste et dormait peu la nuit. Dès qu'elle avait été en âge, elle avait enchaîné les conneries et les provocations. À treize ans, elle avait commencé à traîner dehors, à dix-sept, elle avait arrêté le lycée. Elle ne disait jamais où elle allait. À entendre sa mère, Pauline ne s'était jamais blottie contre elle, ne l'avait jamais écoutée, ne lui avait jamais rien confié. Sa fille l'avait rejetée. C'était ainsi qu'elle racontait l'histoire, ou qu'elle se justifiait, avait-il pensé, parce qu'il faut bien tenir debout.

Au cours de ces quelques semaines de répit, de sursis, il avait apprivoisé l'idée folle de se retrouver seul avec l'enfant.

Un matin, la mère de Pauline a appelé Thomas pour qu'il aille chercher Léo à la crèche. Elle venait d'être hospitalisée. Elle ne voulait surtout pas que Léo vienne la voir. Elle n'avait besoin de rien.

Le lendemain soir, au téléphone, elle a dit à Thomas : « J'aime cette enfant, vous le savez ? » Il a répondu : « Oui. Bien sûr que oui. »

Elle lui a souhaité bonne chance et elle est morte dans la nuit.

Elle avait tout prévu pour ses obsèques. À part une sœur, qu'elle ne voyait plus, elle n'avait pas de famille. Le notaire était chargé de retrouver Pauline pour la succession, huit mille euros sur un compte épargne. Quelques mois plus tard, Thomas avait reçu un courrier spécifiant que celui-ci avait échoué. Thomas avait pris le lit, les jouets et les vêtements de Léo, un petit album photo en plastique mou, dans lequel on voyait Pauline enfant et adolescente, qu'il avait déposé dans

la boîte à chaussures et, faute de place, avait donné le reste à Emmaüs.

Il avait vingt-trois ans. Il s'agissait désormais de faire entrer une petite fille chez lui, dans son minuscule appartement, et dans sa vie.

Sa fille.

Il revoyait ce jeu en bois que Léo lui avait montré l'une des toutes premières fois où il était venu, dont elle s'était ensuite désintéressée, qui consistait à faire rentrer des pièces de formes géométriques différentes dans les trous correspondants. Maintenant, c'était à lui de se débrouiller pour faire entrer le carré dans le trou rond. Ou le rond dans le carré.

¹. Nadja, *Chien bleu*, L'École des loisirs, 1989.

En remontant un peu dans le dossier « Messages envoyés » de la boîte mail, il découvre le CV de Romane Monnier, adressé à plusieurs entreprises ou cabinets de recrutement. Quelques candidatures spontanées, apparemment restées vaines, confirment qu'elle a eu le désir de changer d'emploi.

Elle y mentionne qu'elle parle anglais couramment et qu'elle a de bonnes notions en allemand et en espagnol. Elle est titulaire d'un « Master tourisme/management durable des territoires et des produits touristiques », a travaillé pendant cinq ans pour un important tour operator, avant de rejoindre l'une de ses filiales, une agence spécialiste du voyage sur mesure dans laquelle elle est chargée de clientèle depuis deux ans.

Le même soir, sur Leboncoin, il découvre que Romane a vendu au cours des dernières semaines : un canapé convertible état moyen pour cent cinquante euros, une table ronde en bois ancienne pour deux cent cinquante euros, un appareil à raclette-party neuf pour quarante euros, une bouilloire électrique pour dix euros. Sur le compte de Romane, une seule annonce reste active :

Je vends trois chaises déhoussables Maisons du Monde (zip à l'arrière des chaises). Pieds en bois. 35 euros l'unité.

État : satisfaisant

Type : chaise tabouret

Pièce : cuisine & salle à manger

Matière : tissu

Couleur : beige

Trois photos complètent l'annonce, laquelle a suscité 57 vues, 4 likes et 3 commentaires. Lou D. lui demande si les chaises peuvent être livrées. Sofiane R. propose 25 euros par chaise. Philou75 demande s'il s'agit bien des chaises Rita. Aucun d'entre eux n'a obtenu de réponse.

Sur Vinted, au cours des deux derniers mois, Romane s'est débarrassée d'une vingtaine de vêtements : deux jeans, un pantalon en velours, plusieurs chemisiers, une veste de tailleur, un manteau d'hiver et quelques robes d'été.

Dans la nuit qui suit ces découvertes, Thomas fait un horrible cauchemar : il est seul dans sa boutique après la fermeture, occupé à mettre sous pli des prospectus pour une marque de pansements cicatrisants, lorsqu'il entend des hurlements venus de la rue. Une femme crie : « Elle va sauter, elle va sauter ! » Il tente alors de sortir mais le rideau de fer est bloqué. Il s'échine, s'abîme les mains, il n'a aucune prise car le rideau normalement s'ouvre et se ferme de l'extérieur. De l'autre côté, la voix hurle de plus belle : « Au secours ! À l'aide ! Elle va sauter ! » Il entend alors le bruit atroce d'un corps qui rencontre le sol et le crissement aigu des freins d'une voiture.

Un silence terrible envahit son rêve. Il est assis dans sa boutique, à même le sol, il tremble.

Puis quelqu'un qui semble à l'intérieur avec lui, mais qu'il ne voit pas, dit : « C'est ce qu'on appelle un silence de mort. »

Il se réveille en sueur, dans la même position que celle du rêve, le souffle court.

À quatre heures du matin, dans l'obscurité de son salon, le cœur affolé, il tape dans la barre de son moteur de recherche « Romane Monnier décès » puis « Romane Monnier morte ».

Aucune information correspondante n'apparaît et il ne peut retenir un soupir de soulagement.

Le lendemain, à peine réveillé, il téléphone au siège de l'agence de voyages mentionnée dans son CV et demande à lui parler. Un homme affable lui répond que Romane a quitté récemment l'entreprise. Il n'est pas en mesure de lui dire où elle travaille désormais.

Thomas a accepté de partir avec Nour et Nathan à Trouville pour un week-end de désintoxication. Il a promis de ne pas emporter le téléphone et de ne pas en parler. Il l'a laissé chez lui, rangé au fond d'un tiroir, et il a prévenu Léo qu'il ne serait pas à Paris.

Il est monté dans le train avec un sentiment étrange, d'appréhension et de culpabilité mêlées.

Le premier jour ils tiennent, ils parviennent à éviter le sujet, mais le lendemain le téléphone les rattrape et s'impose dans leur conversation. Il suffit que Nour pose une question, au retour d'une balade – une question qui ne concerne pas directement Romane Monnier mais plutôt l'emploi du temps et la vie récente de Thomas –, pour qu'il s'engouffre dans la brèche.

Il essaie d'expliquer pourquoi il ne peut pas renoncer. Pas maintenant. Il a peur pour cette jeune femme, peur qu'il lui soit arrivé quelque chose. C'est absurde, il en convient ; il ne la connaît pas, il ignore les raisons de son geste et la nature de ses intentions.

Il raconte le pouvoir que le téléphone exerce sur lui, ce sentiment permanent d'osciller entre le plus futile, le plus anecdotique et quelque chose de plus grave, quelque chose dont il devine la présence, dissimulée, ou plutôt engloutie, dans un océan de traces et de données.

Le problème de Thomas, c'est qu'il sait que les gens se suicident. Il ne le sait pas seulement de manière théorique, intellectuelle, philosophique, il le sait dans son corps. C'est une empreinte physiologique, une modification définitive de sa formule sanguine. Si quelqu'un ne répond pas au téléphone, au bout de trois heures, il commence à avoir peur. Et si le temps passe, l'angoisse le gagne, d'abord insidieuse avant de devenir insupportable.

Car pour lui, et pour toujours, quelqu'un qui ne répond pas au téléphone est mort. Depuis ce jour où il a découvert le cadavre de son père, cela est inscrit quelque part à l'intérieur de lui. Depuis ce jour, et sans doute pour le reste de sa vie.

À Nathan, il a avoué cela il y a longtemps, cette peur irrationnelle, viscérale, que les gens se foutent en l'air, et cette idée qui l'assaille parfois, au moment où il les quitte, qu'il les voit pour la dernière fois.

Parce qu'il le connaît si bien, parce qu'il sait lire dans ses pensées, Nathan émet l'hypothèse qu'une jeune femme qui s'intéresse à la nocivité des produits qu'elle consomme n'a pas l'intention de mettre fin à ses jours. Mais Thomas lui répond qu'il se trompe. Des gens remplissent leur frigo deux heures avant de se tirer une balle dans la bouche ou d'avaler trente-cinq comprimés.

Malgré tout, la parenthèse au bord de la mer lui fait le plus grand bien. Il n'avait pas quitté Paris depuis longtemps. D'ailleurs, une fois sur la plage, il se dit qu'il devrait partir davantage, s'obliger régulièrement à changer de décor.

Nour et Nathan ont confié leurs enfants aux bons soins d'une amie, heureux d'avoir un peu de temps pour eux. Ils marchent, dînent tous les trois au restaurant, boivent un dernier verre et, comme toujours avec eux, Thomas a l'impression rare d'être

fondamentalement lui-même. Il y a peu de gens, songe-t-il, devant lesquels nous pouvons nous tenir sans défense et sans apprêt.

Au retour, alors qu'ils sortent du train et qu'ils avancent dans la gare, au milieu du flot des voyageurs, Nour ralentit soudain et, couvrant comme elle peut le bruit des haut-parleurs, lui lance :

— Tu as regardé dans le dictaphone ?

Non, à vrai dire, il n'y a pas pensé, car il ne l'utilise jamais lui-même.

Dans le métro, une fois passés les portillons, ils s'embrassent et se séparent. Nathan se retourne pour lui faire un dernier signe, le même que lorsqu'ils étaient au collège. Un instant les deux images se superposent, le petit garçon et l'homme adulte, et Thomas sourit.

À peine rentré chez lui, il reprend le téléphone, ouvre les Utilitaires, puis le dictaphone.

Dans la liste, il découvre près d'une vingtaine d'audios dont les dates d'enregistrement sont relativement récentes. Le plus ancien remonte à six mois.

Son cœur s'accélère. Il songe aux heures d'écoute qui l'attendent, envahi par un double sentiment d'angoisse et d'excitation.

Dès le lendemain, il court à la Fnac pour s'acheter un casque.



Fichier audio intitulé « Psy 3 », stocké dans l'application Dictaphone.

Enregistré le 19 septembre 2024

Durée 33 minutes.

L'enregistrement commence par un long silence.

La psychologue finit par prendre la parole. Sa voix paraît lointaine (le téléphone est sans doute dans une poche ou un sac).

— Est-ce qu'on peut revenir sur la dernière séance ?

— Oui... si vous voulez.

— Je crois que nous nous sommes quittées sur quelque chose d'important, vous vous rappelez ?

— Non...

— Vous m'avez dit que vous aviez l'impression d'avoir passé votre enfance dans la souffrance de votre mère. Que c'était comme « un drap mouillé », c'est l'image que vous avez employée.

Un silence de nouveau.

— En fait, je n'ai pas de souvenirs d'elle, avant l'accident. C'est comme si sa douleur avait effacé ce qui avait précédé. Sa douleur s'est déposée sur moi, c'est vrai. Elle ralentissait mes gestes, elle gênait ma respiration. Elle était partout. Et... ce que je veux dire, c'est que... quand j'étais enfant, quand je m'approchais de ma mère ou qu'elle me prenait dans ses bras, c'était comme un drap mouillé, oui, un drap lourd et enveloppant à la fois, qui se refermait sur moi. Ma mère vivait dans la souffrance. C'était chez elle, je ne sais pas comment l'expliquer. C'était son pays, son territoire, et moi je devais la rejoindre là-bas, lui tenir la main. Je ne sais pas... Oui, c'était comme vivre dans un pays qui avait sa propre langue, son propre vocabulaire, Tramadol, Codéine, Lamaline, Morphine, Lyrica, une langue que je n'entendais jamais en dehors de chez moi. Un pays qui avait son propre rythme, car la douleur sans cesse va et vient, augmente ou reflue, et rares étaient les moments de vrai répit.

Romane se tait pendant près d'une minute.

— Sur son visage, j'avais appris à repérer les tout premiers signes, les signes avant-coureurs. Je guettais ça, tout le temps, à longueur de journée, ce moment où quelque chose, un tressaillement, une pâleur, révélait qu'elle commençait à avoir mal. Il m'est arrivé de le savoir avant elle. Je passais mon temps à décrypter ses gestes, ses plus petits mouvements, ses positions. Je... je pense que ça compte, dans la vie d'un enfant, d'une petite fille, je veux dire d'être à ce point attentive à la souffrance d'un parent, vous ne croyez pas ? Cette vigilance. Vous devez le savoir, vous, que ça laisse une empreinte, j'imagine que vous avez vu ça des milliers de fois dans votre pratique.

— Des milliers peut-être pas, mais en effet vous avez raison. « Cela compte », comme vous le dites. Et vous, qu'est-ce que vous diriez de cette empreinte ?

— Je suis toujours en alerte, toujours à me demander ce que les gens éprouvent, s'ils sont de bonne humeur ou pas, s'ils sont gais ou tristes, comment ils se sentent. Dès que je passe un peu de temps dans un endroit, j'ai l'impression de percevoir les tensions, les conflits, les contrariétés, même quand cela ne me concerne pas. Comme si j'avais un détecteur interne ultra performant. En fait, c'est très chiant. C'est fatigant.

— Et qu'est-ce que vous faites de tout cela ?

— Ben rien. Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ? C'est bien ça le problème, c'est que ça ne sert à rien. Ça m'est arrivé de dire à quelqu'un « t'as l'air de mauvaise humeur » ou « t'as l'air contrariée » mais les gens n'aiment pas être démasqués. Au contraire, ils préfèrent croire qu'ils sont parfaitement aptes au jeu de dupes qu'exige la vie en société. Ils ont besoin de croire qu'ils font bonne figure, même si ce n'est pas le cas. Dire le contraire ne se fait pas. C'est comme dire à quelqu'un « t'as l'air crevé » alors qu'il a passé une demi-heure à tenter de le dissimuler. Autant lui filer un coup de poing. Il faut apprendre à se taire.

Un silence. Romane tousse un peu.

— Ça arrive que vos patients vous mentent ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ben, je veux dire qu'ils continuent à jouer un rôle, face à vous, à vouloir se montrer sous leur meilleur jour, qu'ils ne vous disent pas tout, par crainte de vous décevoir, ou pour que vous n'ayez pas une trop mauvaise image d'eux.

— J'imagine que cela arrive, oui, mais la thérapie est précisément l'endroit, et le moment, où vous n'êtes pas jugé.

— Alors c'est le lieu de la vérité ?

— D'une vérité, en tout cas.

— J'aimerais bien pouvoir tout dire, d'un seul coup. Mais quand j'arrive ici, je ne sais plus ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Tout me paraît finalement... sans intérêt.

Un silence.

— Ce que j'aimerais, c'est pouvoir abandonner ce personnage que les autres ont créé à mon insu, qu'ils ont inventé, une sorte de double ou de clone, qui n'est pas moi, je le sais, j'en suis sûre.

— Vous parlez de l'image que les autres ont de vous ?

— Oui.

— Qui vous ressemble ?

— Pas tant que ça.

Un temps.

— Je ne suis pas aussi forte que ce qu'ils imaginent. Les gens n'ont pas la moindre idée de ce que ça me coûte, d'être au milieu d'eux, d'entrer en contact avec eux. Je parle de mes amis, de mes collègues, des gens que j'aime, que je côtoie. Oui, ça me coûte. Ça me coûte en énergie, en tension, en émotion. Ils ont l'impression que c'est très simple, que tout est simple. Peut-être que ça l'est pour eux, mais pour moi, cela ne l'est pas... En réalité, cela m'épuise.

Un temps.

— J'ai souvent l'impression d'être un genre de ver de terre.

— Un ver de terre ?

— Oui parce que si on le fend en deux, les deux parties se tortillent, survivent et se régénèrent.

— Vous êtes sûre de ça ?

— Non. Je n'en suis pas sûre. Je... Je suis même sûre que non. C'est un mythe. Tout le monde croit ça, mais ce n'est pas vrai. Je voulais voir si vous le saviez.

La psychologue rit, Romane aussi.

— Vous me tendez des pièges ?

— Non, non... enfin peut-être... La vérité c'est que lorsque vous coupez un ver de terre en deux, les deux parties se tortillent, mais seule la partie avant peut survivre et se régénérer. Contrairement à ce que la plupart des gens croient.

— Vous vouliez voir si j'étais comme « la plupart des gens » ?

— Vous savez pourquoi seulement cette partie-là survit ?

— Non.

— C'est celle qui correspond à la tête et qui contient les organes vitaux essentiels : la bouche, le cerveau et le cœur.

— Je vois que vous êtes une spécialiste.

— Et ils en ont plusieurs.

— Plusieurs quoi ?

— Plusieurs cœurs.

— Donc vous vous sentez comme un ver de terre avec plusieurs cœurs.

— Oui. Peut-être... Mais surtout, je crois que c'est parce que j'aimerais pouvoir me débarrasser d'une partie de moi-même, une partie assez importante. Elle continuerait à gigoter, alors les gens ne seraient pas inquiets, ne seraient pas tristes, ils n'y verraient que du feu et ça me laisserait le temps de recommencer quelque chose...

— Avec l'autre partie ?

— Oui.

Romane se tait pendant une minute puis finit par rompre le silence.

— Quand je m'ennuie, je cherche des trucs débiles sur mon téléphone. Par exemple : est-ce que les poissons voient l'eau ? Nous, on ne voit pas l'air, vous êtes d'accord, alors peut-être qu'eux, ils ne voient pas l'eau. Peut-être que l'eau n'est pas trouble, qu'elle est transparente pour eux. Vous voyez ? Bref... Ou bien je cherche... quel est l'aliment préféré du blaireau ? Ou bien l'autre soir, j'ai passé un bon moment à étudier les différences entre la pizza sicilienne et la pizza napolitaine. Ça occupe. Ensuite, je mets les onglets correspondants en Favoris, comme ça, je me dis qu'un jour, j'ouvrirai mon ordi et je verrai que j'ai été assez mal pour perdre mon temps à chercher ce genre de choses...

— Vous voulez garder trace de ces moments d'ennui...

— C'est pire que l'ennui.

— Mais ça veut dire aussi que vous prévoyez qu'il y aura un « après » où vous irez mieux.

— Oui. C'est vrai... Et ce jour-là, je ne veux pas oublier ça, les heures d'errance ou de recherches absurdes sur Google, ou YouTube, peu importe. C'est important de savoir jusqu'où on est allé...

Un silence.

— Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais à l'automne les feuilles tombent toutes d'un seul coup. Je veux dire... en une journée ou deux. Pendant des semaines, elles changent de couleur, peu à peu, tranquillement, rouge, orange, jaune, ou l'inverse, et puis à un moment donné, c'est comme si elles échangeaient

un signal et qu'elles se donnaient le top départ... genre : allez go, les filles, on se laisse tomber ! Et puis hop, voilà, elles sont par terre. Et les trottoirs sont remplis de feuilles mortes.

— Et pourquoi pensez-vous aux feuilles ? Elles ne sont pas encore tombées...

— Non, c'est vrai... je ne sais pas pourquoi, j'y pensais comme ça. Peut-être parce que je me dis que ça va aller... qu'il faut faire confiance au temps qui passe...

Romane rit.

— Il faut juste que je me déleste de quelque chose, mais je ne sais pas de quoi...

Un silence de nouveau.

On entend ensuite des frottements, des bruits confus, à la suite de quoi l'échange semble trop lointain pour être audible. Romane s'est vraisemblablement éloignée du téléphone qui enregistre, ou bien elle a recouvert le sac ou le vêtement qui l'abrite.

Les quatorze dernières minutes du fichier sont impossibles à décrypter. On entend essentiellement la voix de Romane, sans pouvoir distinguer ce qu'elle dit.

Il a fait de la place dans son studio pour installer le lit de Léo ainsi qu'une petite commode qui contenait ses vêtements et ses jouets. Il a démissionné de son travail au bar, dont les horaires n'étaient pas compatibles avec sa nouvelle situation familiale, et quitté la fac, sans regrets majeurs. Au contraire de Nathan, il n'avait jamais eu de projet précis et préférait apprendre ailleurs que sur les bancs d'une école.

Il s'est mis en recherche d'un nouvel emploi et sa vie s'est organisée.

Du tout début, il garde un souvenir assez flou, comme si sa mémoire avait fait le tri et gommé ou édulcoré ces semaines d'effroi. *Au secours* étaient les mots qui lui venaient sans cesse à l'esprit et qu'il prononçait parfois à voix haute malgré lui. Pourtant, il se levait tous les matins, faisait les courses, emmenait Léo à la crèche, au jardin, à la PMI, préparait à manger. Il lui racontait des histoires, répondait à ses questions. Il assurait, selon l'expression de l'époque (aujourd'hui Léo dit : tu gères). Une fois qu'elle était endormie, il s'ouvrait une bière ou deux, ou trois, pour décompresser. Certains soirs, il pleurait de fatigue ou de découragement.

Après quelques semaines, sa conseillère ANPE, émue par sa situation, l'avait incité à poser sa candidature pour un poste de « Vendeur-imprimeur polyvalent » dans un Copy Center situé près de chez lui. Il s'agissait, au sein d'une équipe de trois personnes,

d'accueillir et conseiller les clients sur leurs projets de communication, de réaliser des devis, de fabriquer les supports et d'en contrôler la qualité. Après un entretien, au cours duquel elle lui avait suggéré de ne surtout pas mentionner qu'il était père célibataire, sa candidature avait été retenue. Il avait commencé la semaine suivante et, assez vite, s'était pris au jeu. Remarqué pour sa « capacité à établir de bonnes relations avec les clients et pour sa contribution active à l'atteinte des objectifs commerciaux de l'agence », il n'avait pas tardé à obtenir un CDI. L'ambiance de travail était agréable, les horaires réguliers, et ses week-ends étaient libres.

Grâce à une assistante sociale, une place lui avait été attribuée d'urgence dans une crèche à proximité. Lors de la semaine d'adaptation, Thomas avait sympathisé avec la mère d'un petit garçon qui lui avait proposé de récupérer Léo chaque soir en même temps que son fils et de la garder jusqu'à ce qu'il rentre. D'autres mères s'étaient rapidement manifestées pour prendre le relais, si besoin. Un père si jeune et si célibataire était une attraction locale qui suscitait de multiples élans de solidarité.

Mais, surtout, il y avait Nathan. Et Nour. Nour-et-Nathan. Ils s'étaient rencontrés en khâgne, avaient réussi tous les deux le concours de l'École normale supérieure et, l'année suivante, avaient décidé de vivre ensemble. Ils étaient beaux, ils étaient drôles et brillants, ils aimaient faire la fête et ils étaient désormais rémunérés pour étudier. Une petite bande s'était constituée autour d'eux, des étudiants de leur école et des amis plus anciens, dont certains, comme Thomas, étaient déjà entrés dans la vie active. Depuis le lycée, les amis de Thomas avaient toujours été, d'abord, ceux de Nathan. Nathan était plus doué que lui pour étudier, pour draguer, pour rencontrer des gens. Pour organiser des dîners, des soirées, des sorties. Pour faire les bons choix. Pour vivre. Quand son ami lui avait présenté

Nour, Thomas l'avait aimée aussitôt. Il émanait d'elle une impression de force, d'équilibre et de maturité qu'il n'avait vue chez personne de leur âge ou de leur entourage.

Après les obsèques de la mère de Pauline, Nour et Nathan étaient venus chercher les affaires de Léo avec leur vieille voiture. Ils avaient aidé Thomas pour les papiers et les démarches administratives, lui avaient prêté des draps et des torchons, l'avaient appelé presque tous les jours pour savoir comment il s'en sortait. En signe de solidarité, ils lui avaient offert un magnifique seau de plage en plastique rouge, accompagné de ses trois accessoires indispensables pour le bac à sable – râteau, pelle, passoire –, ainsi que la dernière version de *J'élève mon enfant* de Laurence Pernoud, dans laquelle ils avaient glissé un mot d'encouragement que Thomas avait longtemps gardé.

Nour et Nathan sont devenus une famille. Leur famille.

Au début de chaque week-end ou presque, Nour ou Nathan lui téléphonait :

— Vous venez déjeuner avec nous ?

Thomas sonnait vers midi, mettait les pieds sous la table, puis s'écroulait avec Léo dans leur lit. La sieste salvatrice était devenue un rituel : Nour les bordait avec précaution, glissait un doudou à côté de chacun, tirait les rideaux, puis refermait la porte derrière elle.

Léo adorait ça. Et lui aussi. S'endormir près de sa fille, à l'abri, en compagnie d'un nounours et d'un lapin élimé, c'était sans aucun doute le meilleur moment de la semaine. À vrai dire, il n'existait aucun endroit où il se sentait en sécurité.

À trois ans, Léo disposait d'un vocabulaire impressionnant pour son âge. Elle pouvait élaborer des phrases complexes et posait des

questions existentielles telles que « Quand on est mort, c'est pour toute la vie ? » ou « Mapa, qui décide où on va ? ».

Quand elle découvrait Thomas en train de lire un article, ou concentré sur un devis, elle demandait sur un ton professionnel : « Mapa, tu bosses ? »

S'il discutait devant elle avec quelqu'un d'autre, et qu'elle jugeait la conversation trop longue, elle déclarait : « Mapa, tu parles trop fort. »

Les spots publicitaires des gants de ménage Mapa avaient marqué leur jeunesse et ses amis ne rataient jamais une occasion de lui rappeler leurs slogans prometteurs : « Les Mapa, mieux y a pas » ou « Mapa, vous êtes entre de bonnes mains ». À chaque anniversaire, il y en avait toujours un pour lui offrir le dernier modèle de la marque, Super contact ou Fleur de peau.

À part une courte phase d'opposition (pendant quelques semaines, Léo avait refusé toute proposition et répondait systématiquement non) et une courte période de restrictions alimentaires (pendant deux mois elle s'était nourrie exclusivement de Vache qui rit et de Chocapic), dans les deux cas bien expliquées dans l'ouvrage de Laurence Pernoud, Léo était restée la petite fille facile qu'on lui avait promise. Elle était sage, d'humeur joyeuse, comprenait tout. Il l'emmenait partout, elle s'adaptait.

Après une période de ferveur domestique, durant laquelle les quelques paires de gants en plastique, le balai, les éponges, l'aspirateur, la vaisselle, les chiffons à poussière avaient constitué sa principale occupation, Léo s'était prise de passion pour les chantiers. Dans la rue, sur le chemin de l'école ou de chez Nour et Nathan, Thomas devait s'arrêter de longues minutes devant les terrains en construction, afin de nommer tous les engins – nacelles, bétonneuses, niveleuses, tractopelles, rouleaux compresseurs et autres bulldozers –

participant aux fondations ou à l'élévation de bâtiments. Ensuite, elle n'avait eu de cesse que d'assembler ou d'ériger des édifices, d'abord avec des jeux en bois, puis avec des maquettes de plus en plus fines et de plus en plus sophistiquées.

Il ne cuisinait pas (il lui faudrait admettre par la suite que Léo avait avalé sans se plaindre beaucoup de purée mousseline et de poissons panés), il n'était pas très strict sur les horaires, mais il avait été un bon partenaire de jeu. Pendant ce temps, il ne pensait à rien d'autre, ni à la fuite sous l'évier, ni à la cantine à payer, ni aux rappels de vaccins.

D'abord il avait inventé pour Léo de rebondissantes intrigues autour de ses bonshommes Fisher-Price (des figurines en plastique que Nour lui avait offertes et qu'il adorait), auxquels ils avaient attribué ensemble des prénoms et qui étaient devenus peu à peu les protagonistes d'une véritable saga familiale.

Un peu plus tard, il avait fait avec elle des parties endiablées de Croque-Carotte, de Qui est-ce ? et de Chass' Taupe. Et, un peu plus tard encore, des parties de petits chevaux, de dames, de Uno et de Mille Bornes.

Et puis ils avaient inventé les périodes, les *affaires* et toutes sortes d'histoires ou de gimmicks fantaisistes qui repoussaient les murs, au sens propre et au sens figuré.

Alors que Léo était encore à l'école primaire, Nour et Nathan leur avaient offert le dernier ouvrage de Nadine de Rothschild : *Le bonheur de séduire, l'art de réussir : le savoir-vivre du XXI^e siècle*. Le guide, qui promettait de bien se comporter en tout lieu et toute circonstance, rencontrait un grand succès. Des plus basiques aux plus pointues, toutes les questions concernant la politesse et l'hospitalité y étaient abordées. Si bien que pendant plusieurs années, chaque fois qu'ils

rencontraient un doute ou un litige, l'un ou l'autre posait la question devenue rituelle : « Mais que dit Nadine ? »

Et Nadine avait réponse à tout.

Il n'a jamais pensé que Pauline reviendrait. Avec le temps, son image est devenue plus difficile à saisir et son parfum lui a échappé. Il voulait retenir quelque chose, pour Léo, pour être capable de lui parler de sa mère, de répondre à ses questions. Mais les couleurs ont continué de s'estomper. Cette rencontre avait existé, fugace, puis Pauline était partie. À tout jamais fugitive. Si Léo n'avait pas été là, il aurait pu penser l'avoir inventée.



Fichier audio intitulé « Psy 4 », stocké dans l'application Dictaphone.

Enregistré le 26 septembre 2024

Durée 38 minutes.

- Bonjour Romane.
- Bonjour.
- Comment allez-vous ?
- Ça va...

Un long silence.

- Vers quoi vont vos pensées ?
- Ah oui, c'est vrai, c'est moi qui dois commencer...

Un silence.

- Je pense à une interview de Justine Triet, vous voyez qui c'est ? La réalisatrice d'*Anatomie d'une chute*.
- Oui, oui.
- Vous l'avez vu ?
- Le film ? Oui.
- J'imagine que vous ne pouvez pas me dire ce que vous en avez pensé... ça ne fait pas partie du... protocole !
- Je l'ai beaucoup aimé, et vous ?
- J'ai adoré. Un jour, il y a un moment, j'avais entendu cette interview à la radio où elle parlait... de la vérité... Et ce qu'elle avait dit, ça m'avait complètement bouleversée... Enfin, bouleversée, ce n'est pas le mot, ça m'avait... atteinte. Quand quelqu'un met en mots ce qui nous occupe, ce qui nous habite, c'est parfois une douleur et un soulagement.

Un silence.

- Dans mon souvenir, elle disait... qu'elle avait toujours été obsédée par cette question de la vérité. Elle parlait de ces différents récits qui coexistent dans les familles, entre certains parents, et du trouble que cela engendre, pour un enfant.

Qui faut-il croire, quand il y a plusieurs versions ? Qui dit la vérité ? Comment le savoir ? Et moi, je vous en ai déjà parlé, c'est quelque chose qui fait partie de moi, cette histoire des versions qui s'affrontent. Cette vérité à laquelle je n'aurai sans doute jamais accès. C'est toute mon enfance, cette histoire. Je veux dire... Papa est en haut, qui fait du gâteau, maman est en bas, qui fait du chocolat. Chacun sa sauce, en réalité. Rien de fiable, rien de comestible. Il faut se construire avec ça. À partir de récits qui se contredisent, de fables qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre... Mais après tout, c'est peut-être le cas de tout le monde, non ? C'est peut-être comme ça dans toutes les familles... Mais alors, qu'est-ce que ça veut dire ? Que la vérité n'existe pas ?

Un silence.

— Je me souviens aussi d'une vidéo que j'ai vue, il y a déjà un moment, sur YouTube, je crois, c'est un petit garçon qui est interviewé à propos de la séparation de ses parents... Il doit avoir six ou sept ans, il est trop mignon. On a tout de suite envie de le prendre dans ses bras, tellement il est mignon. Il déclare : « Mon papa, il dit que le couple c'est une équation à deux inconnues. » Le journaliste le relance gentiment, un peu comme vous le faites, d'ailleurs : « Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? » Alors avec sa petite tête toute triste, sur un ton un peu résigné, il répond : « Que c'est beaucoup d'inconnu. »

Un silence.

— La première fois que je l'ai vu, ça m'a foutue par terre.
— Qu'est-ce qui vous a touchée à ce point ?
— Je ne sais pas... en quelques mots il y a toute l'impuissance et l'incompréhension de l'enfance. Ce monde qui s'agite autour de nous et qu'on a du mal à décrypter, ce monde qu'on voit d'en dessous auquel on ne pige rien. Il faudrait pouvoir revisiter nos souvenirs, mais cette fois en étant à la bonne hauteur, vous voyez, d'égal à égal, avec notre vocabulaire et nos cerveaux d'adultes. Revisiter tout, demander des comptes et connaître enfin la vérité.
— Qu'est-ce qui vous empêche de le faire ?
— Ben... déjà que j'ai oublié beaucoup de choses. J'ai déstocké, hein... il n'y a pas le choix. Et puis parfois, je me dis que la vérité, elle n'est plus accessible. J'ai vu une vidéo l'autre jour, sur Instagram, un neurologue qui parlait de la mémoire. Je ne vais pas savoir vous l'expliquer clairement, mais en gros, il disait qu'à chaque fois qu'on convoque un souvenir, à chaque fois qu'on l'extrait du tiroir où il est rangé, on le transforme un peu. On ajoute une couleur, un petit coup de vernis, on le polit. Je vous dis ça avec mes mots, mais c'est le sens... Alors à quoi bon... Mais en même temps c'est vrai qu'il y a un certain nombre de choses que

j'aimerais savoir, ou plutôt sur lesquelles j'aimerais me forger ma propre conviction. Mais pour ça, il faut poser des questions, et ce n'est pas facile.

— C'est intéressant, cette idée que vous évoquez. C'est aussi le travail que l'on fait ensemble, en thérapie. Un souvenir peut être convoqué plusieurs fois, parce qu'à chaque fois il vous revient différemment, avec une intensité différente, sous un angle différent, avec tel détail ou tel éclairage. C'est précisément ce qui est en jeu. Car chacun de ces récits vous permet d'établir de nouveaux liens, de nouvelles connexions... Les choses ne sont jamais racontées une fois pour toutes.

— Ça veut dire qu'il n'y a pas de vérité ?

— Si. Bien sûr. Il y a des faits, objectifs, irréfutables. Au-delà de toute interprétation. Mais cela veut dire aussi que votre vérité à vous, la manière dont ces faits vous ont touchée, s'élabore en plusieurs fois. Elle n'est pas figée, elle se construit, elle évolue au fil du temps. Et la parole, votre parole, contribue à cette élaboration.

Un silence.

— L'autre jour, j'étais avec ma mère, au supermarché, je l'accompagne de temps en temps pour faire ses courses. Je lui donne un coup de main, elle a encore un peu de mal à porter des choses lourdes. Mais sinon, je vous ai dit, elle va bien. C'est la dernière opération, il y a cinq, six ans maintenant, qui a mis fin à ses douleurs. Moi, j'adore collectionner les vignettes, vous voyez ce que je veux dire ? Les petites vignettes qu'on vous donne à la caisse, en fonction du montant de vos achats, qu'on colle sur des espèces de catalogues, pour obtenir des objets à prix réduits. Vous voyez ? Si vous avez quarante vignettes, vous pouvez avoir une poêle antiadhésive pour trois fois rien, si vous avez soixante vignettes, vous pouvez avoir un faitout, et si vous en avez cent, c'est la grosse cocotte. Franchement, j'adore. Coller les vignettes dans les petites cases, je ne sais pas, ça me rappelle l'enfance, les gommettes de la maternelle, ou un truc comme ça, dans le fond je m'en fous de la poêle ou du faitout, je m'en fous de la réduction, ce n'est pas une histoire d'argent, ni d'équipement, ce qui compte, c'est le jeu. C'est chaque semaine obtenir ses petites vignettes au moment où on passe à la caisse et finir par atteindre son objectif. Comme ma mère n'en veut pas, c'est moi qui les garde. Je fais mine de prendre l'affaire très au sérieux, ça fait partie du plaisir, mais ma mère, elle ne comprend pas. Une fois, elle m'a demandé si c'était la seule raison pour laquelle je venais l'aider pour les courses. Alors là, j'ai trouvé ça franchement insultant. Vraiment, j'aurais pu la planter là, avec ses bouteilles d'eau de source et ses sacs qu'elle ne pouvait même pas porter, mais je suis restée, et même, je suis revenue. Je ne suis pas revenue pour les vignettes, hein, je suis revenue pour l'aider. Et la dernière fois, parce que je me réjouissais d'avoir atteint les quatre-vingt-dix vignettes (pour un appareil à raclette), on s'est vraiment disputées. Elle

m'a dit « on dirait une gamine avec son album Panini », ou quelque chose dans le genre. Alors du tac au tac j'ai répondu que c'était peut-être justement l'objectif. « Qu'est-ce que ça veut dire ? » elle a demandé. J'ai hésité mais, cette fois, je ne me suis pas dérobée. « Je veux dire que c'est peut-être parce que je n'ai pas collé beaucoup d'images quand j'étais petite, que je me rattrape aujourd'hui. » Elle est montée dans les tours d'un seul coup, me rappelant que j'avais eu un album Barbie et des stickers Diddl, ce qui est vrai, mais je l'ai arrêtée net en lui disant que c'était une image, justement, une façon de dire que je n'avais pas eu une enfance... ni tout à fait légère, ni très ludique. Et je me suis retenue de dire : merdique. Une enfance merdique. Je l'aurais poignardée par surprise au rayon frais, cela aurait été la même chose. Le problème c'est qu'elle se met tout de suite dans des états, soit elle a les larmes aux yeux, soit elle sanglote, et en plus on était à la caisse, j'avoue que ce n'est pas l'endroit idéal pour régler ses comptes. On est descendues au parking et on n'a plus rien dit. Je n'ai même pas osé aller chercher mon appareil à raclette, et l'opération commerciale s'arrête dans trois jours, je ne suis même pas sûre d'avoir le temps d'y retourner.

Un silence.

— Quand j'étais petite et qu'on me demandait pourquoi ma mère était handicapée, j'ai souvent été tentée d'inventer quelque chose. D'ailleurs, j'y pensais le soir, quand je m'endormais, j'élaborais des scénarios spectaculaires, pas forcément très réalistes, mais beaucoup plus intéressants que la réalité : ma mère s'était blessée lors d'un saut en parachute... un chauffard qui circulait en sens inverse l'avait percutée sur l'autoroute... elle était tombée d'un balcon à cause d'une rambarde abîmée... Chaque fois qu'on me posait la question, il y avait cette tentation du mensonge, cette envie de faire sensation, d'améliorer la réalité. Tout était prêt, dans ma tête, mais je ne sais pas pourquoi, au moment de donner cette version optimisée, chaque fois je reculais.

Un silence.

— J'avais honte d'elle. J'avais honte de dire qu'elle était tombée d'un escabeau, comme ça, toute seule, sans que personne la pousse. C'était nul. C'était nul d'être aussi lourdement handicapée pour une chute aussi bête. Mais je ne pouvais pas dire autre chose. Je n'y arrivais pas. Et je lui en voulais à mort de ne pas avoir fait une chute un peu plus extraordinaire... un truc qui au moins aurait mérité d'être raconté, qui aurait suscité l'admiration.

Un court silence.

— C'est vrai, quand j'y pense, que j'aimais beaucoup coller des trucs, quand j'étais petite. Les stickers, les images dans les albums... je ne sais pas pourquoi. Beaucoup plus que le coloriage, ou le dessin. Il y a quelque chose de rassurant, dans le geste lui-même. Non ? Mettre le truc à la bonne place et savoir que ça va rester là.

Un court silence.

— En fait, ce que je voudrais, c'est ça. C'est juste pouvoir mettre les choses à la bonne place. Dans la bonne case. Savoir ce qui s'est passé et le ranger au bon endroit. Le plus compliqué, c'est de ne pas savoir. Il faut pouvoir au moins se forger une conviction. C'est peut-être ça, d'ailleurs, que raconte le film, *Anatomie d'une chute* : un jour il nous faut faire un choix, décider de croire telle ou telle version, pour pouvoir grandir, se construire. On ne peut pas rester dans le flou, dans l'incertitude... ça tue.

— Mais les choses ne rentrent peut-être pas toujours dans des cases, vous le savez bien...

— Non ! Enfin si ! Les choses doivent pouvoir se plier et se ranger quelque part, pour qu'elles prennent moins de place, pour ne pas nous envahir.

Un silence.

— Vous revenez souvent sur cette question de la vérité dans votre enfance, vous pourriez peut-être essayer de nouveau d'en parler avec vos parents ?

— Ma mère, chaque fois que j'ai tenté d'aborder le sujet, j'ai eu l'impression de la torturer et mon père, il s'arrange toujours pour esquiver. C'est un terrain miné. Il y a les grandes questions, dont je vous ai déjà parlé, par exemple l'ordre dans lequel les choses se sont passées, parce que ça compte, merde... mais il y a aussi tous ces petits détails sur lesquels ils ne sont jamais d'accord, comme s'ils n'avaient pas vécu au même endroit, comme s'ils n'avaient pas partagé la même vie... et pourtant ils ont vécu douze ans ensemble. À croire qu'ils évoluaient dans des réalités parallèles.

Un silence.

— Alors bon, j'essaie de préserver mes propres souvenirs, de les entretenir sans qu'ils s'altèrent. J'ouvre le tiroir de temps en temps, rapidement, pour vérifier qu'ils sont encore là. J'ai peur de laisser le tiroir ouvert et que mes souvenirs s'abîment. J'ai peur de les arranger, de les transformer. Quand j'y réfléchis, je vais vous dire de quoi j'ai peur, j'ai peur qu'il n'y ait pas de vérité.

— Je vous propose qu'on s'arrête là...

— Ah... oui... d'accord...

Romane règle la séance. On l'entend ensuite prendre congé et sortir du cabinet.

Près de chez lui, dans l'une des rues devenues récemment piétonnes, de jeunes parents sont attablés à la terrasse d'un café. Profitant de l'absence de voitures, leurs enfants jouent à quelques mètres d'eux. Thomas s'arrête un instant pour observer la scène, sentant monter en lui une douce mélancolie. Il fait beau et il n'est pas pressé. Ces images lui paraissent à la fois si douces et si lointaines. Mais soudain, une sensation plus forte, plus douloureuse, lui coupe le souffle. La sensation aiguë d'avoir vécu quelque chose, et de l'avoir perdu. Lui aussi, il a connu ces moments d'échange entre jeunes parents de la crèche ou de l'école, les bébés dans les poussettes ou sur les genoux, et les enfants qui papillonnent autour, les rendez-vous au square ou au parc, les invitations à goûter, à jouer, à dormir. Lui aussi il a connu ces heures à rire et à discuter, devant un café ou un verre, les soirées pyjama, les fêtes d'école, les anniversaires, les sorties scolaires au zoo ou au musée. Lui aussi il a partagé des histoires de doudous, de goûters, de vaccins et de pédiatres, de siestes et de nez qui coulent. Devant lui se joue le souvenir d'un temps révolu qui ne reviendra plus. Mais de quoi est-il si nostalgique ? De la petite fille que Léo a été, bien sûr. Cette petite fille qu'il ne pourra plus jamais porter sur ses épaules, soulever dans les airs, tenir endormie dans ses bras. Mais aussi, il lui faut bien l'admettre, du jeune père qu'il était. De son corps délié, solide, qui ignorait sa propre force, qui ignorait à quel point il était heureux.

Il n'avait pas compris qu'il était si jeune. Il n'avait pas compris que cela ne durerait pas. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir été prévenu – *qu'elle est mignonne, profitez-en, ça passe si vite*, un refrain tant entendu qu'il ne l'écoutait plus.

Il avait tellement de temps devant lui.

Il a eu le temps de lire des histoires de vache orange, de loup sentimental, de souris qui n'aime pas les légumes et d'apprenti prince charmant.

Il a eu le temps de comparer les marques de crêpes surgelées, de frites au four et de tester tous les riz au lait que comptait l'industrie agroalimentaire.

Il a eu le temps de l'accompagner à divers cours de musique, de poterie ou de gymnastique.

Il a eu le temps de somnoler pendant qu'elle regardait *Code Lyoko*, *Pokémon* ou *Totally Spies!*.

Il a eu le temps d'assister à la remise des bulletins scolaires, aux réunions de rentrée et à celles consacrées à l'orientation ou aux diverses réformes de l'Éducation nationale.

Il a eu le temps de l'emmener en vacances ici ou là, chez les parents de Nour, au Club Med (une fois), à la mer, à la montagne, à la campagne.

Il a eu le temps de lui expliquer pourquoi il avait pleuré en apprenant devant elle les attentats du 7 janvier, et de chercher des

mots impossibles pour nommer d'autres dates terribles qui resteraient sans aucun doute gravées dans sa mémoire.

Il a eu le temps de parler avec elle d'information, de société, de politique, et d'essayer de lui transmettre quelques valeurs qui lui paraissaient fondamentales.

Il a eu le temps de la regarder partir sans ses lunettes et en minijupe, après des heures d'essayage et de maquillage, et d'attendre qu'elle rentre pour trouver le sommeil.

Il a eu le temps de la voir grandir, changer, s'émanciper.

Et puis elle a commencé à dormir ailleurs, une nuit sur deux, et à passer en coup de vent.

Et puis elle est partie.

En un rien de temps.

Un jour, alors qu'elle évoquait ses années d'enfance, et ce souvenir qu'elle avait de lui jouant pendant des heures à la dînette ou habillant avec passion ses poupées et ses doudous, avec le même enthousiasme qu'il jouait avec elle au garage à trois étages, Léo avait fini par conclure qu'il était un homme déconstruit avant l'heure. Dans sa bouche, ce n'était pas le moindre des compliments.

Il aurait volontiers précisé qu'il était un homme « cassé », voire déglingué, voire irréparable. Mais il y a des choses qu'on ne peut pas dire à ses enfants.



Fichier audio intitulé « Father 1 », stocké dans l'application Dictaphone.

Enregistré le 6 janvier 2025

Durée 21 minutes.

On entend le carillon d'une sonnette d'entrée, puis une porte qui s'ouvre.

Le son est parasité par divers frottements, les voix semblent lointaines. Romane enregistre sans doute à l'insu de son père.

— Tiens, ma fille !

— Je passais dans le coin... Tu es tout seul ?

— Oui, Estelle travaille le lundi soir maintenant.

— Ah oui, tu me l'avais dit. Tu as le temps pour un café ?

— Euh... Si tu veux... Entre... Tu aurais dû me prévenir...

S'ensuit une succession de bruits : un récipient qu'on remplit, une chaise qu'on tire, l'écoulement de la cafetière électrique.

Pendant plusieurs minutes, Romane et son père n'échangent aucun mot.

Puis le son devient plus clair. Romane a sans doute posé le téléphone sur la table pendant que son père prépare le café.

— Qu'est-ce qui t'amène ?

— Je t'ai dit, je passais dans le coin.

— Tu ne travailles pas aujourd'hui ?

— Je suis arrêtée pour quelques jours.

— Ah bon, mais tu es malade ?

— Je suis fatiguée.

Un silence, de nouveau.

— Tu as été chez le toubib ?
— Oui, c'est lui qui m'a dit de lever le pied.
— C'est peut-être un Covid long.
— C'est long, mais je n'ai pas eu le Covid.
— Je croyais... Qu'est-ce que tu fais par ici ?
— Je voulais discuter avec toi. Te poser quelques questions.
— Ah...
— Je voudrais que tu me racontes ce qui s'est passé, entre maman et toi, quand vous vous êtes séparés.
— Non mais Romane, ça ne va pas, on ne va pas repartir là-dessus !
— Si, justement, j'aimerais bien...
— On en a déjà parlé.
— Non, pas vraiment. Tu as dit des choses, dans des moments de colère ou de... haine, mais on n'en a jamais vraiment parlé.
— De haine ? Tu n'en rajoutes pas un peu ?
— Je t'ai souvent entendu te plaindre, te faire plaindre, balancer des trucs, devant moi, comme si je ne pouvais pas les entendre, mais à moi, je veux dire, en tête à tête, les yeux dans les yeux, tu ne m'as jamais raconté. Ta version...
— Ma version ? Carrément. C'est un interrogatoire ?
— Non... Mais aujourd'hui je suis adulte et je voudrais savoir la vérité.
— Les grands mots... Écoute, Romane, la version de ta mère, je la connais par cœur, alors je n'ai pas besoin de l'entendre une nouvelle fois.
— Je te demande de me raconter la tienne.
— On n'est pas obligés de tout dire aux enfants, c'est quand même dingue, ça, cette dictature. En quoi ça te regarde ?
— Ça me regarde, parce que ça me concerne. Ça a changé le cours de ma vie, pas seulement de la vôtre.

Il se lève, ramasse ce qui semble être des tasses, quelque chose tombe sur le sol puis on entend le frottement d'un briquet, il allume sa cigarette et recrache bruyamment la fumée.

— Tu débarques comme ça chez moi à onze heures du matin et il faut que je raconte.
— Oui. S'il te plaît.

Il soupire avec force.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?
— Ce qui s'est passé.

— Tu le sais bien ce qui s’est passé : ta mère a eu un accident grave, qui l’a lourdement handicapée, et elle a fait une dépression.

— Et tu es parti.

— C’est elle qui ne supportait plus ma présence. Elle ne supportait plus que je sois dans la même pièce qu’elle. Tu as oublié parce que tu étais gamine. Mais elle allait très mal.

— Et pourquoi elle ne te supportait plus ?

— J’imagine qu’elle me tenait en partie pour responsable... Sa vie a basculé, pardon pour le terme, ce n’est pas de l’humour. Sa vie a basculé et la mienne aussi. Ça a été très dur pour moi, Romane. Un accident comme celui-là, ça touche tout le monde, toute une famille. Ta mère s’est renfermée sur elle-même, elle est devenue amère... Elle se plaignait sans cesse de ne rien faire, d’être inutile, de ne pas pouvoir travailler... À vrai dire, elle ne supportait plus grand monde.

— Elle travaillait avant l’accident ?

— Non. Elle ne voulait pas.

— Elle dit que toi, tu ne voulais pas. Que tu trouvais ça mieux qu’elle s’occupe des enfants, qu’elle reste à la maison.

— Oui, c’est vrai, je trouvais ça mieux, mais je ne l’ai jamais obligée à rien. Elle n’a jamais eu envie de bosser. La vérité, c’est qu’elle s’est trouvée toutes sortes d’excuses au fil du temps, les enfants – mais je te rappelle qu’on n’en a eu qu’un –, la météo, l’accident, et ensuite elle a dit que c’était à cause de moi.

— Et pourquoi vous n’avez pas eu d’autre enfant ?

— Elle a fait une fausse couche, avant l’accident... et après... c’était trop tard.

Il souffle de nouveau la fumée de sa cigarette et attend quelques secondes avant de poursuivre.

— C’est l’accident qui a tout foutu en l’air. Elle ne voulait pas se faire aider... ça a été une période très dure, pour nous tous, tu le sais.

— Et donc tu es parti ?

— Mais non, Romane... ce n’est pas si simple que ça.

— Je t’écoute...

Un silence, de nouveau.

— On n’a jamais très bien su ce qui s’était passé, si elle a eu un vertige, un malaise, si quelque chose lui a fait peur. Elle a passé un mois à l’hôpital, puis deux mois en centre de rééducation. Après ça, comme tu le sais, elle n’a jamais pu remarcher normalement. Elle a d’abord été en fauteuil, puis elle a marché avec un déambulateur, difficilement, et puis après avec une canne. Elle a eu beaucoup de chance malgré tout, cela aurait pu être bien plus grave. Dans les mois qui ont suivi

sa chute, elle a dégringolé. Moralement. Elle ressassait, toute la journée. Elle avait à peine trente-cinq ans mais elle considérait que tout était foutu. Elle passait des journées entières au lit, elle ne s'intéressait plus à rien. Elle restait en pyjama, ne se maquillait plus, se lavait à peine, comme si elle s'était retirée de sa vie, de notre vie. Elle m'en voulait de continuer la mienne, de travailler, de tenir le coup, de passer du temps dehors. Il a fallu prendre une baby-sitter. Tu te souviens de Jane, l'Anglaise ? Tu l'adorais. Une fille très bien, dévouée, gentille. On l'a prise pour aider ta mère, aller te chercher à l'école, etc. Pourquoi tu souris ? Laisse-moi au moins terminer, avant de ricaner, puisque tu veux que je te raconte.

Un court silence.

— Un jour, c'était quelques mois après l'accident, ou peut-être un peu plus, je ne me rappelle pas, je suis rentré un soir, je vous ai trouvées dans le noir, toutes les deux. Ta mère était assise dans le canapé, et toi assise à côté d'elle, tu lui tenais la main. Vous étiez là, immobiles, et je me suis dit que tu voulais la retenir, comme si elle risquait de tomber, d'un instant à l'autre, ou comme si le canapé lui-même menaçait de chavirer. Ce n'était pas toi qui t'accrochais à elle, mais toi au contraire qui l'empêchais de chuter. Je me souviens très précisément de ce moment parce que je me suis dit : ça ne peut pas durer. Il faisait nuit et elle n'avait pas allumé une seule lumière. Je t'ai demandé depuis combien de temps vous étiez rentrées, depuis combien de temps vous étiez là comme ça, dans le noir, à ne rien faire, et tu t'es tournée vers elle pour qu'elle me réponde, parce que tu avais peur de ne pas dire ce qu'il fallait. C'est ce jour-là que j'ai décidé de trouver quelqu'un pour aider ta mère. Et on a pris Jane.

On entend de nouveau le bruit du briquet.

Romane demande si elle peut ouvrir la fenêtre. On perçoit ensuite la rumeur de la ville, assez proche, où se mêlent les voix et l'accélération des moteurs.

— C'est dur, tu sais, de voir la femme que tu aimes perdre pied, comme ça, et s'éloigner.

— Tu l'aimais ?

— Mais oui, je l'aimais. Mais j'étais jeune...

— Et ensuite ?

— On a passé une année comme ça. J'ai essayé de convaincre ta mère d'aller voir quelqu'un, de se faire aider, mais elle ne voulait pas en entendre parler. J'ai commencé à m'inquiéter pour toi. C'est Jane qui venait te chercher à l'école, qui s'occupait de tes repas. La maîtresse nous a convoqués. Elle nous a dit qu'au

cours des derniers mois, tu t'étais beaucoup renfermée. Tu refusais la plupart des jeux, tu restais à l'écart des autres. Elle a demandé s'il se passait quelque chose à la maison.

— Maman était là, je veux dire au rendez-vous ?

— Oui, je crois qu'elle était là. Je n'en suis pas sûr. Tu sais parfois la mémoire nous joue des tours. Comprendre que tu allais mal, j'ai espéré que cela provoquerait quelque chose en elle, une prise de conscience, un électrochoc, mais non. Ça n'a rien changé.

Un silence, encore. Puis il reprend. Sa voix paraît moins sûre, moins affirmée.

— Je me suis dit que j'allais crever. Je me suis dit que si je restais là, s'il ne se passait pas quelque chose, on allait tous crever. Couler à pic. C'est peut-être difficile à comprendre, mais j'ai eu les jetons.

— Alors tu es parti...

— Oui, je suis parti, Romane, parce que je n'avais pas le choix. Parce que ta mère ne voulait plus de moi à ses côtés, parce que moi aussi, j'ai eu peur. J'ai voulu t'emmener avec moi, mais elle n'a pas voulu. Elle m'a dit que si je partais avec toi, elle mourrait.

— Alors tu m'as laissée.

Une sonnerie de téléphone portable interrompt la conversation. On entend le père de Romane qui s'éloigne, échange quelques mots, puis il revient.

— Si tu veux on peut en reparler une autre fois. Mais là, je dois y aller, Estelle m'attend, j'ai promis d'aller la chercher. Tu devrais passer à autre chose... Ce n'est pas bon, tu sais, de remuer tout ça. C'est le passé.

— Ce n'est pas seulement le passé, papa. C'est le présent, aussi. C'est une question de confiance. De pouvoir faire confiance...

L'enregistrement s'arrête.



Fichier audio intitulé « Mother 1 », stocké dans l'application Dictaphone.

Enregistré le 10 janvier 2025

Durée 14 minutes.

- Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit avec ton histoire d'enquête...
- Maman, ce n'est pas une enquête, je t'ai expliqué, je voudrais juste que tu me racontes l'histoire de ton point de vue.
- Tu enregistres en plus ?
- Oui, c'est juste pour moi. Pour ne rien oublier...
- Mais qu'est-ce qui se passe, Romane ? Pourquoi tu fais ça ?
- Je suis en arrêt maladie, j'ai du temps, j'ai bientôt trente ans, je me dis que c'est le bon moment...
- Le bon moment pour quoi ?
- Je ne sais pas, pour solder les comptes.
- Solder les comptes ? Mais tu te rends compte, justement, de ce que tu dis ?
- Oh maman, c'est une façon de parler. J'ai commencé un travail avec quelqu'un et j'ai pris conscience, au fil des séances, qu'il y avait des questions auxquelles je ne savais pas répondre. Qu'il restait plein de zones d'ombre. Soit parce que j'ai oublié, soit parce que ni papa ni toi ne m'en avez parlé, soit parce que...
- « Un travail », tu veux dire chez un psy ?
- Oui.
- Oh là là, Romane, ce n'est pas vrai, j'en étais sûre...
- Ça n'a rien de dramatique, maman, ça permet d'y voir plus clair et de faire un peu de tri.
- Je sais à quoi sert un psy, Romane, je te remercie.
- T'en as vu, toi ?
- Oui, après l'accident, j'ai été suivie par une psychologue.
- Papa dit que tu refusais de te soigner.
- N'importe quoi.
- Tout ce temps où tu étais à la maison, avant que papa s'en aille, cette période où tu ne sortais pas, où tu restais dans ta chambre, tu voyais quelqu'un ?
- Oui, je voyais un médecin à l'époque, pour les médicaments. Un psychiatre. Mais Mme Aubron, la psychologue qui m'a beaucoup aidée, je l'ai rencontrée plus tard.

- Quand ?
- Je ne sais plus très bien.
- Quand papa est parti ?
- Oui, je crois.
- Et Jane, elle est arrivée quand ?

La mère de Romane met quelques secondes avant de répondre.

- Elle a commencé à te garder le soir, quand tu avais trois ans.
- Avant l'accident ?
- Oui, bien sûr. C'était ta baby-sitter. Au début, elle venait de manière ponctuelle, quand je ne pouvais pas aller te chercher à l'école ou quand nous sortions le soir.
- Elle vivait chez nous ?
- Non. Elle habitait dans une petite chambre de bonne de l'immeuble, au sixième étage. C'est comme ça que ton père l'a rencontrée.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Je veux dire que ton père a rencontré cette fille, qu'il s'est ensuite arrangé pour qu'elle devienne ta baby-sitter, et puis pour qu'elle travaille presque à plein temps pour nous, après l'accident.

Un silence s'installe.

- La chambre de bonne était à vous ?
- Non, pas du tout. Elle appartenait à Mme Gerson, une de nos voisines.
- Donc, selon toi, Jane était déjà là avant l'accident.
- Oui. Tu étais petite, tu ne t'en souviens pas.
- Et... elle était déjà... ?
- Oui, elle était déjà la maîtresse de ton père. Il était fou d'elle. Il la rejoignait le matin tôt, dans sa chambre. J'ai mis un peu de temps à m'en rendre compte.
- Ce n'est pas un peu cliché, le mec qui se tape la baby-sitter ?
- Comme la plupart des hommes, ton père n'a jamais été très embarrassé par le cliché.
- Je croyais que vous l'aviez embauchée à cause de l'accident.
- C'est ce qu'il aimerait faire croire... Elle venait déjà à la maison depuis un an et il couchait avec elle.

Un silence, de nouveau.

- Tu te souviens, ce jour où papa nous a trouvées dans le noir, toutes les deux, sur le canapé ? Je crois que c'est mon premier souvenir. Je ne sais pas si je l'ai

fabriqué, ou reconstitué, mais il est étonnamment précis. On est assises, toutes les deux, et on se tient la main comme dans *Pachi le petit Morse*, on se tient la main pour se parler, mais sans les mots. Je serre ta main plusieurs fois et tu serres la mienne, et ainsi de suite, c'est le langage de Pachi et nous nous comprenons. Il fait nuit dehors, les lampadaires de la rue éclairent faiblement la pièce, et puis papa arrive et il se met à crier, il allume tout, il nous sort d'une histoire qu'il ne comprend pas, une histoire qui se joue dans le silence, ta main lâche la mienne et je comprends à l'instant même que c'est trop tard. J'ai l'impression qu'on nous arrache à quelque chose, quelque chose qui ne reviendra pas.

— Oui, c'est arrivé. Un jour, ton père est rentré et il est devenu fou parce que nous étions dans le noir.

— Où était Jane ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Elle allait à la fac, je suppose. Elle n'était pas disponible tout le temps. Moi aussi j'allais te chercher à l'école, il me fallait beaucoup de temps, mais j'y allais... Et j'avais l'impression que tu n'aimais pas ça, que tu avais honte de moi.

— Ah bon ?

— C'est normal, Romane, à cet âge on veut que ses parents ressemblent à tous les autres, pas avoir une mère qui arrive à peine à avancer...

— C'est vrai, maman, ça m'est arrivé. J'avais honte et j'avais honte d'avoir honte.

— Ton père aussi, il avait honte. Ça ne faisait pas partie de son programme. Il voulait une femme qu'il puisse exhiber de temps en temps dans ses soirées d'entreprise, dont il puisse être fier. Après l'accident, il ne m'a plus jamais proposé de l'accompagner. Il a endossé un autre costume, celui du pauvre mari qui doit s'occuper de sa femme handicapée et de sa fille en bas âge, je crois qu'il rencontrait un franc succès...

Un silence.

— Au début, il était présent. Quand je suis rentrée de l'hôpital. Il allait chercher mes médicaments à la pharmacie, il m'emmenait chez le kiné quand il le pouvait, il était patient.

— Et moi j'étais où ?

— Quand j'étais à l'hôpital et en centre de rééducation, tu étais chez Mamie. Ensuite, tu es revenue à la maison en même temps que moi.

— Et papa, il est parti quand ?

— Dix-neuf mois et deux jours après l'accident...

On entend un bruit de chaise qui racle le sol, la mère de Romane s'éloigne du dictaphone. De loin, elle dit qu'elle a

froid et qu'elle doit enfiler un chandail. Romane met l'enregistrement sur pause.

Il reprend un peu plus tard.

— Tu veux un thé ou quelque chose ?

— Non, ça va, merci.

— Ton père a vite compris que ce ne serait plus jamais comme avant. Que je serais pour toujours cette femme abîmée qui pèserait sur chaque centimètre de son espace vital comme un âne mort. Sauf que j'étais vivante... En demandant à Jane de venir tous les jours, après l'accident, il voulait me tuer. M'achever. Il voulait en tout cas que je disparaisse de sa vie... Mais je me suis accrochée, tu sais, et c'est lui qui est parti. C'est lui qui a dû assumer la responsabilité de nous quitter.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit qu'il n'en pouvait plus, qu'il était au bout du rouleau.

— Il a voulu m'emmener ?

— Il n'en a jamais été question. Il tenait bien trop à sa liberté pour s'encombrer d'un enfant.

Un silence.

— Écoute, Romane, tu peux revenir une autre fois si tu veux, mais je voudrais qu'on arrête. Je suis fatiguée... Reviens un autre jour... Je... c'est très éprouvant pour moi de remuer tout ça. Allez, éteins ça, s'il te plaît.

L'enregistrement s'arrête.

Ce matin, une notification surgit sur son téléphone pour lui annoncer que son temps d'écran a considérablement diminué. Ce qui lui semble assez cocasse vu qu'il passe une à deux heures, chaque soir... sur un autre téléphone.

Délaissé, son appareil redouble de ruses et de subterfuges pour attirer son attention : nouvelle alerte quant à la diminution de son activité physique, alerte aux écouteurs déconnectés, mise à jour logicielle à effectuer, multiplication des montages vidéo générés par l'application Photos sur fond de musique d'ascenseur. Car oui, depuis quelque temps, son téléphone l'invite régulièrement à la nostalgie : *Léo au fil des ans, Voyage à Étretat, Le même jour il y a un an, Printemps 2021, À la plage, Réveillon de Noël, L'année en revue...* Une véritable collection de souvenirs aux titres peu inspirés, que le smartphone produit sans qu'il n'ait rien demandé, comme si le passé devait être commémoré, comme s'il était nécessaire de se retourner à chaque étape, comme si tout pouvait se célébrer (y compris le dégât des eaux qui a détruit son plafond ou les obsèques d'un ami), comme s'il était facile de se voir vieillir, comme si la nostalgie ne pouvait pas démolir un homme.

Quand il était enfant, il s'ennuyait.

L'année qui a suivi la mort de sa mère, l'une de ses occupations favorites était d'appeler la cabine téléphonique située sur le trottoir

d'en face, juste en bas de chez lui. Quand quelqu'un approchait de la cabine, il composait le numéro. Certains décrochaient, d'autres passaient sans s'arrêter. Parfois, caché derrière le rideau, il parvenait à engager une conversation avec une personne inconnue. Il inventait des histoires : il était un enfant séquestré par ses parents qu'il fallait secourir de toute urgence ou bien il avait été enlevé par des extraterrestres et était retenu en otage sur une autre planète, ou bien il faisait croire aux gens qu'ils étaient filmés par une caméra cachée. Certains jours, quand personne ne répondait, il fermait les yeux et imaginait sa mère, apprêtée, souriante, qui entrait dans la cabine et décrochait le combiné.

— Oui, allô ? disait-elle de sa voix chantante.

Et lui, d'une voix étouffée par le chagrin, il demandait :

— Maman, tu peux revenir ?

À la même époque, quand ils rentraient du collège pour goûter chez Nathan, ils profitaient de l'absence de ses parents pour faire des farces. C'était l'époque des téléphones fixes et de l'humour bravache. À tour de rôle, ils appelaient un boucher ou un charcutier trouvé dans l'annuaire, lui demandaient s'il avait des pieds de porc et, le cas échéant, portaient le coup de grâce : « Et comment vous faites pour marcher !? » Ou bien ils appelaient tous les avocats nommés Renard, pour pouvoir lancer : « Maître Renard ? Ici Maître Corbeau ! » Des classiques du genre qu'ils trouvaient irrésistibles.

Quand il était adolescent, il lui arrivait de rester allongé sur son lit, « à s'écouter grandir », disait son père, qui n'avait pas complètement tort. Il avait pris vingt centimètres en moins d'un an.

Et puis ce temps vide, ce temps d'avant le smartphone, ce temps qu'il pouvait passer assis sur un canapé ou à une terrasse de café, le

nez en l'air ou à regarder les gens passer, a été aboli. Ce temps non compté, non minuté, sans enjeu, sans crainte, sans empreinte, a disparu.

Englouti par un objet.

Quand il a eu son premier Nokia, il a passé des heures à nourrir le serpent du jeu Snake, et peut-être était-ce le début d'une nouvelle forme de solitude aux allures de divertissement.

Il ne sait plus très bien à quel âge il a acheté son premier smartphone, peut-être trente-quatre ou trente-cinq ans. Par rapport à la plupart des gens de sa génération, il y est venu tard, le temps d'accepter ce qu'il pressentait de dépendance – il était réticent à l'idée d'avoir accès à internet et à ses e-mails à tout moment de la journée –, il était pourtant loin d'imaginer ce qui l'attendait. Les progrès des appareils photo ont fini par le convaincre de renoncer à son Samsung à clapet, dont les images pixélisées ressemblaient à des tableaux de Seurat. Par la suite, il s'est laissé happer, comme la plupart des gens qu'il connaît, par cette prétendue fenêtre sur le monde, et par la promesse de fonctionnalités multiples, sans cesse renouvelées.

Son téléphone fait désormais office de montre, de minuteur, d'agenda, de calculatrice, d'appareil photo, de bulletin météo, de carnet de notes, de carte bleue, de ticket de bus, de lecteur de musique et de podcasts radiophoniques... autant d'occasions d'empoigner l'objet ou de le garder dans une poche. Sans compter tous les moments où il le manipule sans raison particulière, pour s'occuper les mains, comme il le faisait avec son paquet de cigarettes, lorsqu'il fumait encore, sans compter les soirs où à force d'attendre quelque chose, il lui semble entendre une notification ou une sonnerie qui n'existent pas.

Il a ses propres rituels.

Il n'a pas attendu le téléphone de Romane Monnier pour que sa journée soit occupée, au sens guerrier du terme. Colonisée.

Il lui paraît maintenant indispensable d'avoir accès à internet et à ses e-mails à tout moment de la journée. Il ne sait même plus comment il était possible de vivre autrement.

Il ressemble à tous ces gens qu'il croise, hypnotisés par leur écran, dont le regard est parfois impossible à capter.

Même s'il n'utilise son smartphone qu'au dixième de ses possibilités.

Il a parfois envisagé d'en tirer meilleur parti, de mieux gérer ses activités, ses horaires, de suivre des tableaux de bord, d'optimiser sa santé, son organisation, ses déplacements, voire de produire des histogrammes, des diagrammes ou des camemberts. Mais l'idée d'envisager sa vie comme une PME le décourageait.

Il s'est contenté de suivre des fils, des recommandations, des images, de répondre à des messages, d'entretenir des liens virtuels.

Il s'est contenté de garder le téléphone près de lui et d'attendre que quelque chose d'inédit ou d'imprévu survienne, qui mettrait fin à cette attente diffuse, sans objet.

Ironie du sort : c'est le téléphone de quelqu'un d'autre qui a modifié le cours de ses soirées.



Fichier audio intitulé « Father 2 », stocké dans l'application Dictaphone.

Enregistré le 15 janvier 2025

Durée 4 minutes.

Romane et son père sont dans un café. Il semble que Romane enregistre de nouveau à son insu. Leurs voix couvrent difficilement le bruit des couverts et des assiettes qui s'entrechoquent.

— J'ai vu maman la semaine dernière et je lui ai posé les mêmes questions qu'à toi.

— Ah ça y est... c'est reparti...

— Oui, c'est reparti, mais ne t'inquiète pas, je n'en ai pas pour très longtemps. Elle dit que tu as rencontré Jane avant l'accident, et qu'elle me gardait déjà.

— Écoute, Romane, tant qu'à faire, mène une véritable enquête ! Tu te démerdes pour retrouver Jane et tu lui poses la question. Ou bien tu trouves d'autres témoins. Demande à ta tante, demande à qui tu veux. Ta mère invente. Elle s'est mis en tête des tas de trucs, elle brode, elle mélange tout et puis elle finit par y croire elle-même. Moi je ne veux pas l'enfoncer, mais puisque tu m'y obliges, je vais te le dire : ta mère a un problème psy, que veux-tu... Elle avait déjà un souci avant l'accident, mais après, ça s'est aggravé. On peut mettre ça sur le compte du traumatisme, mais franchement, j'ai un doute. C'est une voisine qui m'a parlé de Jane. Ta mère venait de rentrer de l'hôpital. Je m'en souviens très bien. Mme Gerson, au troisième étage. Un jour je l'ai croisée dans l'ascenseur, je crois même que tu étais avec moi, et elle m'a demandé si on s'en sortait. Elle avait bien vu que ta mère ne pouvait plus se déplacer. Elle m'a dit qu'il y avait une jeune femme, dans l'immeuble, une Anglaise qui était venue à Paris pour apprendre le français et qui cherchait du travail. Ça ne pouvait pas mieux tomber. Jane nous a beaucoup aidés. Elle était très serviable. Ta mère est persuadée que j'ai eu une histoire avec elle. C'est n'importe quoi... Elle était jeune, mais tu n'as qu'à regarder les photos, ce n'était pas ce qu'on appelle un canon...

— Le désir se résume à ça ?

— Oh non. Épargne-moi ce genre de leçon. Ta mère passait ses journées à regarder des feuilletons à la télé, avec des histoires d'adultère et d'héritage, *Les Feux de l'amour* ou des conneries dans le genre, ça lui est monté au cerveau.

— Tu n'as jamais couché avec cette fille ?

— Non, Romane.

— Maman dit que tu n'as jamais voulu m'emmener avec toi, quand tu es parti. Qu'il n'en a jamais été question.

— Elle a voulu me donner le rôle du méchant mari qui se barre en laissant derrière lui sa fille et sa femme handicapée. Je l'ai suppliée, Romane, de me laisser partir avec toi. Je pensais que c'était mieux pour toi. Elle n'allait pas bien, je te l'ai dit. Elle m'a menacé de se foutre en l'air si tu veux savoir... Qu'est-ce que tu aurais fait à ma place ? J'ai demandé à Jane de rester avec vous, pendant quelques mois, le temps que ta mère aille mieux et qu'elle s'organise. Tu te rappelles de ça ?

— Je me rappelle que Jane est restée avec nous, oui. Et après ?

— Eh ben après, ta mère a fini par se relever, sortir, retrouver du travail, et finalement, tu es restée avec elle.

Un silence.

— Écoute, Romane, c'était il y a longtemps... Je n'aime pas parler de ça... Tu ne vas pas si mal, tu es jeune, sympa, mignonne... Tu as une vie à vivre. Tu ne crois pas que tu as mieux à faire que d'exhumer les vieux dossiers ? Profite de ton arrêt maladie pour lire un peu ou regarder des films... Allez, range-moi ce truc. Tu crois que je n'ai pas vu que tu enregistras ? Ne me prends pas pour plus con que je ne suis. Je suis vieux mais moi aussi j'ai un téléphone portable et je sais à quoi ça peut servir. Allez, arrête ça, on commande à déjeuner si tu veux.

L'enregistrement s'arrête.

— Est-ce que tu te souviens de quoi on a parlé, l'autre soir, à La Malice, le soir du téléphone ?

— Non, pas vraiment, pourquoi ?

Nathan l'appelle rarement quand il est à la boutique, encore moins si tôt le matin car il sait que Thomas a aménagé ses horaires pour exécuter ses commandes avant les heures d'affluence, mais la voix de son ami trahit son impatience :

— Je n'ai pas arrêté de penser à ce que tu m'as raconté hier et ça m'a donné une idée. J'ai une hypothèse très sérieuse à te soumettre.

La veille, pour retarder l'heure de son retour chez lui, et différer ce temps qu'il perd à errer dans le téléphone de Romane Monnier, Thomas est en effet passé les voir. Nour enseigne les lettres classiques dans un lycée de la périphérie, Nathan, après avoir exercé différents métiers, est devenu scénariste. Ils vivent toujours au même endroit, dans cet appartement qui fut leur refuge, qu'ils ont acheté à l'époque où, à l'issue d'un long parcours de procréation médicale assistée, Nour est enfin tombée enceinte.

Nour était rentrée depuis peu. Pendant qu'elle rangeait les courses et vaquait à ses occupations, Thomas a accompagné Ludo dans ses devoirs et interrogé Zoé pour son contrôle de grammaire. Il aime se sentir utile quand il vient chez eux, un juste retour des choses, lui

semble-t-il, même s'il sait qu'il ne pourra jamais leur rendre à la hauteur de ce qu'ils lui ont donné.

Un peu plus tard, quand Nathan est arrivé, tout en l'aidant à préparer le dîner, Thomas lui a raconté les audios découverts dans le téléphone et avec force détails le contenu de ceux qu'il avait eu le temps d'écouter. Nathan s'intéresse de plus en plus à Romane Monnier. Il parle même d'écrire une série dont le personnage principal, un sympathique quadragénaire, se verrait confier un mystérieux smartphone par une jeune femme inconnue. Mais selon lui, il faudrait corser l'affaire avec une intrigue policière.

Une fois passés à table, ils n'en ont plus parlé, mais Nathan a dû ruminer ces dernières révélations après le départ de Thomas. Et pour l'appeler de si bon matin, c'est qu'il ne peut plus attendre pour lui faire part de ses réflexions.

— Je crois que j'ai compris pourquoi Romane Monnier t'a laissé son téléphone. Je veux dire : pourquoi à toi.

— Ça m'intéresse...

— Ce soir-là, tu m'as parlé de Léo, je ne sais pas si tu t'en souviens. La conversation est partie du fait qu'elle venait de te demander si elle pourrait un jour récupérer les photos de sa mère et la cassette du répondeur. Tu m'as dit que tu pensais qu'elle avait fini par rechercher Pauline il y a quelques mois, de son côté, sans t'en parler. Qu'elle avait même sans doute fait appel à une association de recherche de personnes disparues ou quelque chose dans le genre, parce que tu avais été contacté par quelqu'un qui enquêtait pour le compte d'une personne de la famille.

Impatient, Thomas l'interrompt :

— Oui, c'est vrai, et alors ?

— Quelque chose te tracassait, je l'ai senti assez vite. Tu m'as parlé de la vérité. D'une vérité que tu ne lui as jamais dite, sous prétexte de

la protéger. C'est ce mot que tu as employé, vérité, et le mot me semblait fort. Je ne voyais pas de quoi tu voulais parler, alors je t'ai poussé un peu dans tes retranchements. Tu as fini par me dire que tu pensais que tu avais eu tort de ne jamais lui avouer que toi non plus, tu n'avais pas voulu d'elle. De ne jamais lui avoir dit que ton premier réflexe avait été de contester ta paternité et qu'il avait fallu que la mère de Pauline engage une action en justice pour que tu acceptes, après confirmation par le test génétique, ta responsabilité. Je restitue avec mes mots car les tiens n'étaient pas si clairs, tu tournais pas mal autour du pot. Mais plusieurs fois, tu as déploré avoir caché à Léo ce doute, ce refus, de l'avoir dissimulé dans le récit épique que tu as créé de ta rencontre avec elle, et des années qui ont suivi. Tu as même fini par me dire que tu craignais que ce mensonge demeure l'entaille par laquelle risquait de s'engouffrer un jour le malheur, ou quelque chose dans le genre.

— Faut que j'arrête de boire...

— N'empêche que tu le penses, non ? Qu'il faudra un jour que tu en parles avec elle. En tout cas, c'est ce que tu m'as dit, et moi je t'ai répondu que je n'en étais pas si sûr. Tu t'en souviens ?

— Oui, on a parlé de ça. Je ne me rappelle plus les détails, mais on a parlé de ça. Et après ?

— Après, le patron a monté le son, les gens ont commencé à danser et le bruit ne permettait plus d'avoir ce genre de discussion.

— Et quel est le rapport avec Romane ?

— Mon hypothèse est que Romane Monnier, qui d'après ce que tu m'as raconté hier, est elle aussi dans un questionnement intense sur sa propre histoire familiale et sur cette question de la vérité, t'a écouté. Elle t'a écouté attentivement, même. Et soudain, elle a compris que c'était à toi qu'elle devait confier son téléphone. À toi, et à personne d'autre. Peut-être même que l'idée est née ce soir-là, sans

aucune préméditation, ce qui explique qu'elle l'ait échangé avec le tien. Un geste absurde, pour t'obliger à prendre le sien. À l'emporter chez toi. Elle t'a entendu parler des photos, de la cassette, de la boîte à chaussures, de ce que tu n'as pas dit, de cette question qui t'obsède, autant d'indices, de détails, qui pouvaient lui laisser penser que tu en prendrais soin, que tu n'en effacerais pas le contenu. Et d'ailleurs elle ne s'est pas trompée.

C'est une hypothèse, a-t-il songé une fois qu'il avait raccroché. Une solide hypothèse. À vrai dire, le souvenir de cette conversation avec Nathan n'est pas aussi clair qu'il le souhaiterait. Il a peut-être dit ça. Il sait combien l'alcool peut fausser les proportions... Ou au contraire les révéler. Peut-être que cet échange, entre son ami et lui, a convaincu Romane Monnier qu'il était « l'homme de la situation », comme a conclu Nathan.

— En termes d'utilité dramaturgique, a-t-il précisé.



De : Romane Monnier

À : Jane_Bellingham (jane_bellingham@bath.ac.uk)

Message envoyé le 10 janvier 2025

Hello,

I'm looking for Jane Bellingham who lived in Paris between 1999/2000 and 2002. Is she you ?

Romane Monnier



Fichier audio intitulé « Psy 5 », stocké dans l'application Dictaphone.

Enregistré le 30 janvier 2025

Durée 10 minutes.

Romane met le dictaphone en route avant d'entrer.

On entend le bruit de la sonnette, la porte qui s'ouvre, les salutations...

Puis la séance commence. Le son est étouffé, le téléphone est vraisemblablement dans un sac, ou dans la poche d'un vêtement.

— Je suis désolée, hein, pour les deux séances que j'ai manquées... J'aimerais pouvoir vous dire que j'étais coincée à mon travail ou que j'ai eu un souci avec le métro, mais en vrai, c'est qu'au dernier moment, je n'ai pas eu le courage. Je n'avais pas la force...

— On en a déjà parlé, Romane, et je vous ai dit que ce n'était pas possible d'annuler, comme ça, le jour même, voire à une heure du rendez-vous. Je garde un créneau pour votre séance, je refuse d'autres patients, vous devez me prévenir au minimum vingt-quatre heures avant, ou bien faire l'effort de venir.

— Je sais... excusez-moi... Je suis tellement fatiguée... Par moments, je n'ai le courage de rien. J'ai juste besoin de rentrer chez moi.

— Qu'est-ce qui vous fatigue ?

— Je ne sais pas... C'est comme si... plus rien n'avait de sens. Comme si je ne parvenais plus à faire la différence entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Je rumine des tas de trucs... Et tout ça, ça se mélange dans ma tête et ensuite je mets un temps fou à m'endormir. Finalement je dors trois ou quatre heures, et encore, d'un sommeil très léger, et après je me réveille et c'est terminé...

— Qu'est-ce qui vous préoccupe ?

— Je passe en revue ma journée... Ce que j'ai dit, ce que je n'ai pas dit, ce que j'aurais dû dire, ce que je n'aurais pas dû dire... Je me refais toutes les conversations, avec mes collègues, avec mes amis, parfois même avec des clients,

et je cherche sans cesse... ce qui dissonne... la fausse note. Je veux dire le moment où c'est faux.

Un silence.

— C'est ça le problème... J'ai l'impression que tout est faux. Tout est fabriqué.

— Mais « tout » c'est quoi ?

— La vie, les rapports avec les gens... Même moi, je sonne faux.

Un long silence.

— Vous avez revu vos parents ?

— Non, pas depuis ce que je vous ai raconté, la dernière fois. Ils campent chacun sur leur version, ça ne sert à rien. J'ai écrit à Jane, mais elle n'a pas répondu. Ça prouve qu'elle ne garde pas un très bon souvenir de son séjour en France...

Un silence.

— Vous vous souvenez, cette histoire avec Loïk, ce garçon que j'avais rencontré, il y a presque deux ans.

— Oui, bien sûr.

— Ça s'appelle du *love bombing*. On en parle pas mal, en ce moment, sur les réseaux. Vous connaissez ? C'est une technique de séduction qui consiste à submerger l'autre de compliments, de signes d'affection, voire de cadeaux, pour mieux le manipuler. Ça paraît très romantique, c'est beau, c'est merveilleux, mais une fois que vous êtes pris dans les filets, on ferme le robinet. Plus rien. Je crois que c'est des psychologues qui ont théorisé ça. Des Américains, j' imagine. Le *love bombing*, le *breadcrumbing*, le *future faking*... c'est des tendances qui se multiplient et s'amplifient avec les applis de rencontre. Vous connaissiez ces noms ? Vous devriez vous renseigner, c'est important pour votre métier.

La psychologue rit.

— Merci du conseil. Et pour vous, c'est important ?

— Ben oui, parce que ça prouve bien que tout est faux... Vous vous rendez compte qu'on est obligés d'inventer des mots pour désigner tout ça ? Ces différentes formes de mensonge... sans parler des *fake news*, des *deep fake*, ça prouve bien qu'on ne peut compter sur rien, qu'on ne peut croire personne... ça fait peur, non ? Est-ce qu'il suffit de donner des noms à tous ces trucs pour s'en protéger, pour s'en prémunir ?

— Nommer c'est déjà une manière d'appréhender les choses.

Un silence.

— Les gens ne comprennent pas. Ils pensent que j'exagère. Mais en fait, je cherche quelque chose qui a disparu. Quelque chose de pur, de limpide... qui n'existe plus.

Un silence.

— En ce moment, j'enregistre tout. Les dîners, les rencontres dans les cafés et, quand c'est possible, les conversations au téléphone. Même les échanges avec mes parents, vous savez, les dernières fois, quand j'ai voulu savoir, je les ai enregistrés.

— Vous leur avez dit ?

— À ma mère, oui, à mon père, non. Mais il l'a découvert.

— Et qu'en faites-vous, ensuite ?

— Je réécoute et je cherche ce qui grince, ce qui grésille. Vous savez, la plupart des gens adaptent leur discours à leur interlocuteur. Selon qu'ils parlent à leur copain, leur tante, leur mère, leur patron, ils ne vont pas dire tout à fait la même chose, ou pas tout à fait de la même manière, parce qu'ils ne jouent pas le même personnage. De même, les gens vous disent quelque chose, mais à peine quelques jours ou quelques semaines plus tard, s'ils vous racontent la même histoire, ou qu'ils la racontent devant vous, ils en ont déjà une autre version. Moi aussi, hein, sans m'en rendre compte, je fais sans doute la même chose. C'est impressionnant, cette capacité que nous avons à nous transformer nous-mêmes et à transformer le réel.

Elle marque un temps avant de poursuivre.

— Est-ce que le réel est si pauvre, si petit, si pitoyable ? Mais si on s'éloigne à ce point de la vérité, qu'allons-nous garder en commun ?

Un silence.

— Romane, vous enregistrez nos séances ?

Un silence...

— Oui...

— C'est bien ce qui me semblait. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Mais pourquoi ?

— Le travail que vous effectuez ici, dans le cadre de la cure, de la psychothérapie, est quelque chose qui bouge sans cesse, qui ne cesse d'évoluer, de se réélaborer.

Ce n'est pas statique, ce n'est pas gravé. Ce qui fait de nous des personnes extraordinaires, c'est notre capacité à nous transformer. La thérapie est là pour soutenir le devenir. Votre devenir. Vos métamorphoses, votre capacité à réélaborer les vérités. Vous comprenez ?

— Non.

— Ce que vous me dites dans ces séances, et ce qu'éventuellement je vous dis, est lié à un moment précis. Une étape précise de votre travail... Qui n'a pas vocation à être figée. Au contraire. Et par ailleurs, d'un point de vue légal, vous n'avez pas le droit de m'enregistrer à mon insu.

— Mais moi je m'en fous, justement, de ce qui se transforme, de ce qui se réélabore, c'est bien ça le problème, je veux savoir ce qui est vrai, ce qui est intact !

Un silence. Puis la psychologue reprend la parole.

— Quand vous êtes ici, c'est votre parole qui compte. Qui agit. C'est la manière dont vous explorez vos souvenirs, votre histoire, vos relations. Et ça, croyez-moi, c'est quelque chose qui s'élabore. Qui évolue, qui se construit, qui prend du temps. Et je crois que ce n'est pas une bonne idée de le fixer sur un support. Alors si vous enregistrez, là, tout de suite, ce serait bien que vous arrêtiez... Que nous puissions...

L'enregistrement s'interrompt.

Aujourd'hui, il utilise le mot « famille » quand il parle de Léo et lui, un mot dont la représentation mentale (une sorte de halo dont elle serait le centre) inclut Nour, Nathan et leurs enfants. Une micro-famille, privée de fondations mais constellée de lumières scintillantes.

Aujourd'hui, il aime raconter les mots d'enfant de sa fille, les anecdotes de leur cohabitation, les affaires et leurs éventuels rebondissements. Des souvenirs qu'il extrait avec précaution du tiroir, comme le dit Romane. Et peut-être les transforme-t-il un peu, malgré lui, chaque fois qu'il les raconte.

Mais dans les mauvais jours, quand il découvre son visage fatigué dans le miroir, quand il se laisse envahir par cette mélancolie silencieuse qui ne l'a jamais quitté, ces histoires lui apparaissent pour ce qu'elles sont : de vaines tentatives de diversion pour masquer ses failles.

La vérité est qu'il a été un père d'abord absent, puis submergé, puis relativement vaillant, et d'une intranquillité grandissante à mesure qu'il endossait le rôle.

La vérité est que tout ce temps, il lui a fallu se battre contre lui-même pour limiter ses propres excès – d'alcool, de tristesse, d'anxiété.

Dans toutes les familles, il y a les souvenirs triomphants, et puis ceux qu'on préférerait oublier. Les premiers sont matière à récit, nourrissent le mythe et l'épopée, les seconds sont planqués derrière les premiers comme derrière une armoire normande. Il arrive qu'ils ressurgissent, lorsque le meuble est déplacé.

Depuis quelque temps, autour de lui, les meubles bougent, ils glissent tout seuls, laissent apparaître des surfaces rugueuses qu'il ne connaissait pas. Alors tout se mêle, s'emmêle, ce qui peut se dire et ce qui doit être passé sous silence, au point qu'il ne sait plus très bien comment organiser l'espace ni aménager sa propre mémoire.

Qu'est-ce qui lui prouvait que l'enfant était de lui ? Il était jeune mais il n'était pas si naïf. Il avait tourné les pages de son agenda et fait des calculs. Pauline pouvait aussi bien avoir couché avec un autre, peu de temps avant cette nuit où il l'avait rencontrée, ou même durant ces journées entières qu'elle passait seule chez lui. Les dates n'étaient pas si claires.

Il s'était senti piégé.

La mère de Pauline était revenue une deuxième fois, puis une troisième. Et comme il refusait d'agir selon ses instructions, elle avait entamé une procédure judiciaire.

Il n'avait pas eu le choix : il s'était soumis au test génétique et avait dû en accepter le résultat.

Il a raconté à Léo l'énorme poussette qu'il n'arrivait pas à replier, la Floraline pas cuite, les nœuds invraisemblables dans ses cheveux fins, ces premières semaines de père malhabile et dépassé qui provoquaient inmanquablement son hilarité. Il a raconté son premier jour d'école (elle s'était effondrée en larmes en découvrant la maîtresse, déclarant à voix haute que celle-ci faisait peur), la première

fois qu'elle avait dormi chez une copine (il avait fallu venir la rechercher au milieu de la nuit), son premier chewing-gum (qu'elle ne voulait plus jeter), son premier blue-jean (dans lequel elle roulait des mécaniques et qu'elle refusait de laver), et dix autres anecdotes entrées dans leur roman familial.

Mais il n'avait jamais dit qu'il avait d'abord été tenté de prendre ses jambes à son cou. Ni qu'il avait fallu, au sens propre, le rattraper par la culotte.

Un jour qu'ils sortaient du Franprix, les bras chargés de courses, et sans que rien, dans la conversation qui avait précédé, les ait conduits de manière logique à ce sujet, Léo lui avait demandé :

— Mais toi ? Tu me voulais ?

Elle devait avoir cinq ans.

Ils s'étaient arrêtés devant la vitrine d'un réparateur de poupées, et des dizaines d'yeux en verre étaient braqués sur lui.

— Bien sûr, ma puce, avait-il répondu après une seconde d'hésitation.

Une seconde de trop.

Un soir, Léo s'était mise à pleurer sans pouvoir s'arrêter. Un chagrin immense, sans raison apparente, l'avait submergée. Thomas avait essayé de la consoler, sans succès, puis, au bout d'une heure, désespéré, il avait débarqué chez Nour et Nathan, la traînant derrière lui. À peine son ami avait-il ouvert la porte que Thomas s'était effondré. Ses sanglots s'étaient mêlés à ceux de Léo, dans un concert cacophonique qu'il aurait trouvé assez comique s'il n'avait pas été aussi épuisé. Ils étaient comme deux enfants inconsolables largués sur le paillason. Nour avait pris Thomas dans ses bras et Nathan avait emmené la petite à l'écart.

Un autre soir, alors qu'il venait de la coucher, il avait pensé : c'est ma fille, et ces mots lui avaient paru soudain infranchissables. L'angoisse l'empêchait littéralement de respirer. Il avait cru étouffer. Il avait appelé Nathan, qui était venu aussitôt.

Et puis il y avait eu ce matin d'hiver où la température de Léo était montée à plus de quarante. Il tournait en rond dans son petit appartement en disant putain, putain, ne sachant pas quoi faire ni qui appeler. Ce jour-là, il avait compris ce que signifiait être orphelin : ni son père ni sa mère ne pouvaient lui transmettre ce qu'ils avaient ressenti ou traversé en tant que parents, et il n'apprendrait rien de plus sur l'enfant qu'il avait été. Ce jour-là, il avait pris conscience que le reste de sa vie, sa vie d'adulte qui ne faisait que commencer, se déroulerait sans repères.

Un peu plus tard, pendant plusieurs semaines, il s'était mis à sortir le soir, une fois que Léo était couchée. Il traînait dehors, de bar en bar, et rentrait ivre, tard dans la nuit. Et puis un soir, alors qu'il avait avoué à une jeune femme avec laquelle il partageait un dernier verre que sa fille de cinq ans était seule chez lui, celle-ci l'avait sermonné : c'était de la folie. Et si elle se réveillait et l'appelait ? Et si elle était malade ? Et si le feu se déclarait dans l'immeuble ? Non seulement elle avait refusé de rentrer avec lui mais elle ne l'avait pas ménagé. Après cela, il n'avait plus jamais laissé Léo seule la nuit.

Il y avait eu *Le Seigneur des anneaux*, qu'il avait regardé avec Léo alors qu'elle était beaucoup trop jeune. Terrorisée, elle avait fait des cauchemars pendant des mois.

Il y avait eu ces dimanches où il n'avait le courage de rien, rien d'autre que d'allumer la télévision et d'ouvrir un paquet de chips.

Il y avait eu ce jour où il s'était réveillé à midi, encore ivre de la veille, et l'avait trouvée la main plongée dans un bocal de cornichons, sagement installée devant un dessin animé, alors que l'appartement tout entier était envahi par une odeur de gaz épouvantable. Elle avait voulu faire chauffer du lait, n'avait pas réussi à allumer le feu, et le gaz était resté ouvert.

Un vendredi soir, ils étaient rentrés et avaient découvert qu'ils n'avaient plus de chauffage. Ils venaient de passer deux semaines sans eau chaude parce que l'agence avait mis un temps fou à joindre le propriétaire et que ce dernier, enfin informé, avait refusé de changer la chaudière. Le plombier qui avait préconisé le changement de l'appareil était revenu pour une réparation de fortune, mais avait prévenu que cela ne tiendrait pas. Et en effet, cela n'avait pas tenu. Quelques jours plus tard, en plein mois de décembre et une veille de week-end, la chaudière avait rendu l'âme. L'agence était évidemment fermée et Thomas allait devoir attendre le lundi matin pour les joindre. Il avait eu une semaine difficile chez Copy Center (deux machines en panne et un collègue malade), il avait raté la fête de Noël de l'école, et Léo lui avait refilé le virus qui avait décimé sa classe. Bref, il était entré dans le salon, avait consulté le thermomètre (quatorze degrés), et puis il s'était assis, le plexus bloqué, incapable de prononcer un mot, les larmes coulaient sur ses joues sans qu'il puisse les arrêter. Léo s'était approchée de lui et avait tenté un « que dit Nadine ? » qui ne l'avait même pas fait sourire. Capuche sur les oreilles, enveloppée dans sa petite parka, elle avait alors posé sa main sur son épaule et elle avait eu cette phrase qui sur le coup l'avait littéralement achevé :

— C'est pas grave, Mapa, on va appeler Nour et Nathan.

Et c'est ce qu'ils avaient fait. Ils avaient passé le week-end chez eux, et même la semaine suivante, jusqu'à ce que la chaudière soit changée.

Il y avait eu ces quelques mois où, pris d'une soudaine frénésie de conquêtes, il avait enchaîné une dizaine de relations, grâce à un site de rencontre sur lequel il avait affiché clairement ses intentions et son degré de disponibilité. Quand il le pouvait, il prenait une baby-sitter et passait la soirée ailleurs. Mais la plupart du temps Léo croisait au petit matin une jeune femme surgie dans la nuit, à laquelle elle se contentait de dire bonjour, polie, sans chercher à approfondir, ayant parfaitement intégré le caractère éphémère de ces intrusions.

Un peu plus tard, alors que Léo était en CM2, Thomas avait rencontré Élodie. Elle arrivait tard et repartait au petit matin, jusqu'au jour où Léo, qui avait fait un cauchemar, s'était réveillée dans la nuit. Léo avait accueilli la jeune femme avec un enthousiasme inhabituel et cette dernière avait passé plusieurs week-ends avec eux. Depuis Pauline, c'était la première fois que Thomas était amoureux. Il n'avait trouvé aucun prétexte pour rester sur la réserve ou se tenir à distance. Il avait cru à cette histoire. La relation lui semblait intense et fluide, sans qu'il ait à composer. Et puis un soir, Élodie avait demandé à le voir dehors, elle voulait lui parler. Il avait appelé une baby-sitter pour s'occuper de Léo et ils étaient descendus dîner dans le petit restaurant en bas de chez lui. À peine assise, elle avait commencé à parler. Léo était adorable, ce n'était pas la question, mais elle ne se sentait pas prête pour une vie avec un enfant. Elle avait vingt-sept ans, elle avait peur de s'enfermer dans un schéma auquel elle avait toujours voulu échapper. Elle voulait voyager, sortir, improviser. Elle n'avait pas choisi ce rythme de vie, ces contraintes, elle avait peur de s'attacher. Sans doute parce qu'il se sentait observé – derrière son bar

le patron suivait la conversation avec une attention à peine dissimulée –, Thomas avait réussi à ne pas pleurer. Mais il avait senti le chagrin, tel un fluide noir, épais, partir de son cœur et gagner son plexus, sa gorge, et puis tout son corps. Il avait réussi à dire qu'il comprenait, incapable ensuite de prononcer un mot. Ils venaient à peine d'être servis, mais il n'avait pas la force de faire semblant. Il s'était levé et avait réglé l'addition. Le patron, d'habitude prompt à la plaisanterie, s'était dispensé de tout commentaire.

En rentrant chez lui ce soir-là, Thomas avait eu la sensation de basculer sur l'envers de lui-même.

Alors que pendant quelques mois, tout lui avait semblé si fluide, si facile, chaque geste, chaque décision à prendre, chaque déplacement à l'intérieur de son appartement lui semblait à présent insurmontable.

Il avait besoin d'être dehors, de marcher la nuit, il avait besoin de boire, de dire merde, chier, fuck, de s'affranchir des horaires, de monter le son de la chaîne stéréo (et de sa vie), de sortir sans prévenir. Il avait besoin d'air. Au-delà de sa tristesse, Nour avait perçu sa fébrilité et lui avait proposé de prendre Léo pendant les vacances de Pâques. Elle l'avait emmenée une semaine à la montagne, puis une semaine chez ses parents. À son retour, Léo avait une mine splendide, plein de souvenirs à raconter et, avec le plus grand sérieux, lui avait offert un porte-clés tire-bouchon d'une laideur assez rare.

Il avait continué d'élever seul sa petite fille. Selon les jours cela lui était apparu tantôt comme une aventure épique et fabuleuse, pour laquelle il n'était finalement pas si mal équipé, tantôt comme un combat cruel et déloyal, perdu d'avance.



De : Romane Monnier

À : Jane_Bellingham (jane_bellingham@bath.ac.uk)

Message envoyé le 21 janvier 2025

Hello again,

I've seen pictures of you on the university website and I think you might be the person I'm looking for.

Could you please get back to me ?

Romane Monnier

Un samedi matin, dans un café de la rue Corvisart, la voix tremblante et si ému qu'il ne parvenait même pas à sourire, Nathan lui avait annoncé une grande nouvelle : Nour était enceinte de jumeaux et elle avait passé le cap des trois mois. Dans un élan, Thomas avait serré son ami dans ses bras, oubliant à quel point Nathan détestait les effusions, surtout en public. Thomas avait pleuré pour lui, de joie, de surprise, de soulagement. Pour la première et unique fois de sa vie, il avait senti le corps de son ami abandonné contre le sien. Nour et Nathan avaient attendu toutes ces années pour avoir un enfant, des années lourdes, douloureuses, jalonnées de faux espoirs et de rêves sauvagement brisés. Et durant tout ce temps – ce temps que Thomas avait passé chez eux, avec eux, ce temps qu'il avait traversé grâce à eux – jamais, pas une seule fois, il n'avait eu le sentiment de les encombrer, de les gêner, ou d'occuper trop de place, lui qui débarquait pourtant à tout bout de champ avec sa fille sous le bras, une fille tombée du ciel ou découverte dans un chou-fleur, dont le surgissement fortuit n'avait nécessité aucun effort, aucun parcours du combattant, tandis qu'eux, malgré la force de leur désir, de leur amour, n'arrivaient pas à avoir d'enfant. Ils en ont déjà deux, songeait-il parfois, quand Nour lui racontait les rendez-vous à l'hôpital, le long parcours d'examens et de traitements, puis les inséminations et les trois fécondations in vitro.

Ils avaient préféré attendre quelques semaines encore pour annoncer la nouvelle autour d'eux.

Un matin, Thomas avait reçu l'appel d'un notaire parisien. La tante de Pauline venait de mourir. Elle avait soixante-quatorze ans, habitait à quelques rues de chez eux, n'avait pas eu d'enfant et n'avait plus aucune famille. Il n'avait jamais rencontré cette femme, ignorait son existence. Elle s'était fâchée avec sa sœur, la mère de Pauline, des années plus tôt. On avait retrouvé dans ses affaires une photo de Léo prise quand elle avait quelques mois, et une autre quand elle avait deux ans. Cela resterait pour eux un mystère, pourquoi cette femme qu'il avait peut-être croisée au marché, à la boulangerie, à la pharmacie, qui n'avait jamais tenté d'entrer en contact avec eux, lui léguait tout ce qu'elle possédait. Les cent cinquante mille euros placés sur une assurance-vie avaient permis de payer les frais de succession de l'appartement dans lequel elle vivait, que Thomas avait vendu ensuite.

Cet héritage providentiel avait mis fin à *L'Ère des plombiers*. Thomas avait quitté le Copy Center dont il était salarié pour monter sa propre affaire et ils avaient emménagé dans un nouveau quartier. Sur ces nouvelles miraculeuses planait l'absente. La maman disparue. Thomas parlait de Pauline avec régularité. Une psychologue scolaire l'avait mis en garde : l'absence ne devait pas se transformer en tabou. Une absence déniée, passée sous silence, était toujours plus dommageable pour l'enfant. Mais Léo n'en faisait pas grand cas. À plusieurs reprises, elle avait même déclaré qu'elle s'en fichait. Elle ne supportait pas que d'autres mères s'apitoient ouvertement sur son sort mais, avec une précoce lucidité, reconnaissait les bénéfices secondaires de sa situation. Être une petite fille privée de maman lui

offrait un statut particulier à l'école et, d'une manière générale, un supplément non négligeable d'attention et de compassion.

Après la première année, Thomas avait pu embaucher une jeune alternante à la boutique pour le seconder. Quand Léo était entrée au collège et avait commencé à circuler seule, la vie quotidienne de Thomas s'était considérablement allégée. Il avait eu le sentiment d'entrer dans une nouvelle ère, moins contrainte, et d'avoir enfin trouvé sa vitesse de croisière.

Quelques mois plus tôt, Léo avait demandé à écouter la cassette et venait de fêter ses quinze ans.

Tout ce temps, elle était restée la petite fille si facile qu'on emmène partout, qui s'adapte à tout. Une sorte de mascotte qui parlait comme un livre et faisait des blagues dont la pertinence les laissait parfois sans voix. Elle avait dormi ici ou là, sur des coussins, des matelas gonflables ou des lits de camp. Elle s'était réveillée au milieu des mines blafardes, des verres vides et des cendriers pleins. Elle avait été la seule enfant dans un monde de jeunes adultes qui s'interrogeaient à voix haute sur la nature de l'âme humaine, les dérives du capitalisme mondial ou les impasses de la société de consommation. Elle les avait vus inquiets, soucieux, contrariés, furieux, bourrés, désespérés, joyeux. Elle avait assisté aux confidences, aux disputes, aux débats passionnés, aux larmes et aux éclats de rire. Et elle n'en avait pas perdu une miette.

Un jour, la petite fille facile et éveillée s'est transformée en une élève insolente et dissipée, régulièrement exclue du lycée. Son esprit critique, la richesse de son vocabulaire lui servaient désormais à se révolter. Elle renvoyait sans cesse Thomas dans ses cordes, jugeait sans indulgence ses contradictions. En l'espace de quelques mois, il

était devenu un pauvre type pitoyable, coincé derrière le comptoir de sa petite boutique de photocopie, un épouvantail ridicule, que les récits épiques et la frise chronologique rendaient plus pathétique encore. Elle n'en avait plus rien à foutre des ères revisitées, des affaires en cours ou passées, ni des surnoms donnés aux voisins. Elle n'en avait plus rien à foutre de lui. Et elle était bien décidée à le lui faire savoir.

Elle traînait dehors le soir, rentrait au milieu de la nuit sans prévenir, séchait la plupart des cours, volait des trucs dont elle n'avait pas besoin, et passait la moitié de ses journées avec un jeune SDF du quartier, mais ça, il l'avait découvert plus tard.

Jusque-là, il avait exercé une autorité douce, rarement contestée. Il s'en était tiré avec deux ou trois discussions sérieuses et quelques coups de gueule. Mais cela ne suffisait plus.

Il ne pouvait s'empêcher de voir dans sa crise d'adolescence une sorte de punition rétrospective ou d'effet boomerang.

C'était quoi, être un père, dans une telle situation ?

J'élève mon enfant s'arrêtait bien avant l'âge des emmerdes et Nadine n'y pouvait rien non plus.

Il ne savait plus quoi faire. Comment réagir. Comment se comporter. Devait-il se mettre en travers de sa route, fermer la porte à clé, l'empêcher physiquement de sortir ? La punir, l'envoyer en internat ? Devait-il confisquer son téléphone, son ordinateur, supprimer son argent de poche ?

Il aurait aimé pouvoir appeler son père, appeler tous les pères de la terre. Il aurait aimé connaître les mots utiles pour la mettre en garde contre tous les dangers. Adopter intuitivement la bonne attitude, la juste tonalité. Ou que celles-ci soient indiquées quelque part. Mais c'était illusoire. Et puis qui était-il pour lui faire la leçon, lui dont les errances nocturnes l'avaient autrefois laissée seule ?

En l'absence de signalisation, il s'était inscrit dans un groupe de parole proposé par une Maison Ouverte et animé par un psychologue clinicien spécialiste de l'adolescence. Les réunions avaient lieu tous les samedis matin pendant dix semaines. Au milieu de huit femmes, il était le seul homme. À croire que seules les mères se remettent en question, avait-il pensé, qu'elles seules ont le courage d'exposer leur désarroi, leur peur de se tromper, de mal faire, et leur sentiment d'impuissance. Sur les conseils de Nour et avec son aide, il avait convaincu sa fille de « voir quelqu'un » et Léo avait commencé une thérapie au centre médico-psychologique de leur quartier. Il voulait lui montrer que lui aussi avait entrepris quelque chose. Qu'il bossait. Il avait retrouvé ces femmes, chaque samedi, avec ce sentiment paradoxalement réconfortant qu'elles et lui étaient réunis par une même intranquillité. Le groupe avait fait connaissance et, peu à peu, au fil des séances, était devenu un espace de fraternité, protégé du dehors. Il avait écouté leurs récits, leurs confessions, leurs interrogations, ponctués de larmes ou de colère. Certaines mères traversaient des situations bien plus douloureuses que la sienne. D'autres comme lui se sentaient coupables de ne pas réussir à faire mieux, de ne pas y arriver. Il n'a jamais oublié cette femme frêle et vaillante qui élevait seule deux garçons, dont l'aîné avait basculé dans une violence qui ne cessait de croître, allant jusqu'à la menacer, à plusieurs reprises, d'un couteau. Après chacune de ses prises de parole, la compassion du groupe provoquait un temps de silence, difficile à rompre. Et puis l'échange finissait par reprendre, à partir d'une nouvelle anecdote ou d'une question, et parfois, à l'évocation d'une scène de flagrant délit cocasse ou d'un mensonge rocambolesque inventé par l'un ou l'autre de leurs enfants, ces femmes riaient toutes ensemble, et il riait avec elles.

La parole ne produisait pas de miracle, mais grâce à ces confidences, et à l'effet miroir, il avait compris deux ou trois choses sur lui-même, qui lui avaient été très utiles.

À la suite des dix samedis consacrés au groupe, le dispositif proposé par l'association prévoyait trois entretiens individuels. Le premier, avec le ou les parent(s), les deux suivants, avec les parents et l'adolescent. Au premier rendez-vous, seul face au psychologue, Thomas avait évoqué la mort de sa mère, le suicide de son père, comme des données factuelles avec lesquelles il était conscient d'avoir dû composer. Il s'agissait dans son esprit de décrire la friabilité du terrain. Sans réticence, Léo avait consenti à venir au deuxième rendez-vous. Elle s'était montrée volubile et participative, racontant comme elle ne l'avait jamais fait devant lui son désir de liberté, de transgression, et l'ennui auquel elle tentait d'échapper. Sur un ton d'une troublante maturité, elle avait expliqué au psychologue qu'il valait mieux faire sa crise à quinze ou seize ans, dans un cadre sécurisé, que plus tard, n'importe où et n'importe comment, une fois larguée dans la nature. Cela avait fait rire le psy, qui avait relevé au passage qu'elle considérait donc le cadre dans lequel elle évoluait comme une zone sûre. Léo avait alors regardé Thomas avec un air de défi et il avait vu le moment où elle allait sortir son dossier : anxiété pathologique, journées brusquement sacrifiées au néant et persistance des nuits alcoolisées. Mais après quelques secondes, elle avait souri et acquiescé.

Au troisième rendez-vous, Léo était venue en traînant les pieds, affichant clairement une humeur taciturne, récalcitrante, et répondant aux questions de manière laconique. Elle ne réfutait rien de ce qui inquiétait son père, mais ne voulait faire aucun effort dans l'immédiat. Elle avait fini par conclure qu'elle se donnait deux ans pour « déconner », et qu'ensuite tout ça (sans préciser ce qui entraînait, selon

elle, dans ce périmètre) serait fini. Ce à quoi le psychologue lui avait répondu qu'il se félicitait de cette résolution, qui augurait d'excellentes perspectives, mais se permettait néanmoins de la mettre en garde. Certaines routes étaient difficiles à parcourir en sens inverse. Léo avait souri, l'air de dire : on verra bien.

À mesure qu'elle grandissait, Thomas pouvait voir ce qu'elle avait hérité de Pauline. De sa mère, Léo avait le timbre grave, de rocaille, qu'il n'avait jamais oublié, elle avait sa démarche de funambule et l'ampleur gracieuse de ses gestes. Mais, aux dires de tous, Léo ressemblait à son père. Elle avait la couleur de ses cheveux, cette carnation un peu pâle, ses taches de rousseur. Et par mimétisme, cette façon d'accepter le silence sans chercher à le rompre, de renverser la tête en arrière quand elle éclatait de rire, ou de poser ses mains à plat sur ses genoux quand elle écoutait avec attention.

Au cours de ces semaines d'introspection, Thomas n'avait cessé de s'interroger sur ce qu'il avait transmis à sa fille. Quel capital génétique, social, culturel, quelles dispositions, quelles fragilités, quels traumatismes ?

Au-delà des ressemblances physiques, il lui avait fallu ouvrir son propre bagage. Et y jeter un œil. Force était de constater qu'il n'était pas indemne. Il trimballait son lot et n'avait pas manqué de le lui refiler. Un petit paquet d'angoisses, de peurs, d'empêchements. Un paquet de merde. Comment le dire autrement ? Dont il avait lui-même, en grande partie, hérité. Voilà ce qu'il avait fini par conclure face au groupe, un samedi matin, la voix étranglée par le chagrin.

Il était cet enfant qui avait vu sa mère perdre ses forces, ses cheveux, sa joie. Qui avait vu sa mère mourir.

Il était cet enfant qui avait vécu seul avec un père enrhumé dans sa douleur.

Il était ce jeune homme hanté par la peur que son père meure et qui avait fini par découvrir son corps sans vie.

Il était ce jeune homme lui-même devenu père, à son corps défendant.

Il était ce père rattrapé par l'angoisse, qui confiait parfois sa fille à ses amis, pour rester enfermé chez lui ou pour errer dans la nuit.

Il était ce père qui avait inventé toutes sortes d'histoires drôles et miraculeuses, mais que rien n'avait pu apaiser.

Il était cet homme solide et désemparé, qui s'interrogeait sur ce qu'il avait transmis malgré lui.

Et bien sûr, elle avait hérité de tout cela. De tout ce qui circule entre les lignes, entre les peaux, entre les mots. Ce qui ne s'efface pas. Elle l'avait métabolisé à sa manière. C'était une force et, sans doute, une fragilité.

Deux ans plus tard, juste avant ses dix-huit ans, Léo était sortie de cette crise, de manière à peu près aussi mystérieuse qu'elle y était entrée. Elle avait fait le tour de la question. Leur relation, moins fusionnelle toutefois, avait repris un cours plus paisible, comme si, à travers cet épisode agité, Léo avait délimité le périmètre nécessaire à l'épanouissement de sa personne et lui avait indiqué la distance à laquelle il devait désormais se tenir.



Fichier audio intitulé « Mother 2 », stocké dans l'application Dictaphone.

Enregistré le 20 janvier 2025

Durée 5 minutes.

— Tu enregistres encore, là ? Tu me promets que personne d'autre que toi n'écouterà ça ?

— Oui, maman.

— Je voulais te dire quelque chose. C'est pour ça que je t'ai appelée. Ça va te paraître idiot mais c'est important...

— Je t'écoute.

— Je voulais te parler de l'accident... des conséquences. Pour moi, pour toi, pour nous... je sais que parfois les gens n'ont pas compris pourquoi je ne me secouais pas un peu... pourquoi c'était si difficile de me relever... pourquoi il m'a fallu tout ce temps... Les gens ne se rendent pas compte, Romane. Personne ne peut se rendre compte. Le plus dur ça a été... je ne sais pas comment je vais t'expliquer ça... ce n'est pas facile...

Un silence.

— Chaque semaine, le mardi, je changeais les draps, les tiens et les nôtres. Les draps étaient rangés dans un placard, tout en haut. Normalement, j'arrivais à les attraper en levant les bras, je n'avais pas besoin de monter sur quoi que ce soit. J'ai d'abord fait ton lit, puis le nôtre, à ton père et moi. Au moment où je sortais de la chambre, j'ai vu que je m'étais trompée. Une des taies d'oreiller n'était pas coordonnée avec l'ensemble, elle était légèrement plus claire, elle faisait partie d'une autre parure. J'ai regardé notre lit, j'ai failli laisser ça comme ça, vraiment ce n'était pas choquant. Juste, les deux oreillers, celui de ton père et le mien, n'étaient pas de la même couleur. Je crois même que j'ai commencé à faire autre chose... Et puis, je ne sais pas pourquoi, je suis revenue dans la chambre, j'ai... j'ai voulu trouver cette taie, qui manquait, celle que j'aurais dû mettre. Tout à coup, ça m'a semblé très important, que nos deux taies soient assorties. Alors comme je ne la voyais pas, je veux dire la bonne taie, j'ai pris l'escabeau et je suis montée dessus, trop vite, peut-être. Ou bien j'ai eu un vertige. Ou bien j'ai glissé... Je ne me rappelle pas. La suite, tu la connais. Je suis tombée en arrière. Du haut de

l'escabeau. Voilà la vérité : j'ai foutu ma vie en l'air, et la vôtre par la même occasion, pour une taie d'oreiller. C'est ça qui m'a tuée, Romane, c'est de me repasser cette séquence, des dizaines et des dizaines de fois, et de revoir ce jaune un peu plus pâle que l'autre, et de me dire que pour une connerie pareille, j'ai foutu en l'air ma jeunesse. Tu ne peux pas savoir combien de fois je me suis refait le film. Des dizaines de fois où je me disais tant pis, vive le camaïeu, des dizaines de fois où je prenais la bonne décision.

Un silence. On entend la mère qui se mouche.

— Je ne sais pas si j'explique bien. C'est le destin, qui m'a asphyxiée. L'absurdité du destin... J'ai passé des journées à me dire : et si j'avais décidé de changer les draps un autre jour, et si la bonne taie avait été rangée au bon endroit, et si ton père avait été là, si je n'étais pas restée plusieurs heures sur le sol, et si...

Un silence encore.

— Pourquoi les taies doivent-elles être de la même couleur ? Tu peux me le dire ? Qui en a décidé ainsi ? Est-ce que ça valait la peine de foutre sa vie en l'air, à trente-cinq ans ?

Un silence. On entend de nouveau quelqu'un se moucher.

— Allez, éteins ça.

La plupart du temps, les journées s'étirent, tranquilles, sans que rien de particulier ne survienne, au bruit régulier des imprimantes et des photocopieuses, ce bruit dans lequel il vit depuis des années – roulements, cliquetis, tambours –, un chant de papier, de plastique, de ferraille qui envoûte, étourdit, et pourrait l'endormir.

Mais les machines ont des pannes, des caprices, des bourrages papier. Et les clients des lubies, des humeurs, et d'impérieux délais.

Il aime raconter à Léo l'homme entêté qui refuse de faire lui-même sa photocopie (un classique du genre), la jeune femme qui doit imprimer et relier cinq exemplaires de son mémoire en urgence absolue sous peine de rater son master, ou la vague imprévue de *cook books* qu'il a dû imprimer en un temps record pour les élèves d'une école d'à côté.

Thomas s'étonne lui-même que la communication imprimée résiste si bien aux évolutions technologiques. Il craignait d'être un jour condamné à fermer boutique, mais son chiffre d'affaires est constant. Il fait moins de photocopies mais ses imprimantes en libre-service sont occupées presque toute la journée et il continue d'honorer lui-même chaque jour une dizaine de commandes. Car les gens continuent d'envoyer des faire-part, des invitations, de distribuer des cartes de visite et des flyers. Les gens aiment que certains événements laissent une trace, tangible, palpable – sur papier satiné,

texturé, ou tradition. La mode du fanzine lui a bien rendu service et les étudiants continuent, pour la plupart, de rendre leurs mémoires reliés. Il a par ailleurs la chance d'être à côté de deux écoles d'art et tâche de défendre la réputation de qualité de service qu'il s'est taillée dans le quartier.

Il aime l'odeur de l'encre, de la colle, celle du papier, et comparer du bout des doigts les textures et les matières. Il aime les couleurs qu'il faut choisir ou reproduire avec soin, le brillant et le mat, les spirales métalliques et les dos carrés collés. Il est celui qui donne corps et matière aux PDF et qui transforme le virtuel en objet.

Aujourd'hui, un homme est venu pour commander le faire-part de son propre décès. Thomas n'a pas compris tout de suite, mais après quelques échanges concernant le choix des encres (métallique et blanche) et du papier (noir), il lui a fallu se rendre à l'évidence : cet homme voulait laisser à ses enfants un stock de cent vingt faire-part, prêts à l'emploi, dont il avait lui-même réalisé la mise en page. Le texte court, plutôt humoristique, précisait que les obsèques auraient lieu dans la plus stricte intimité.

— Il vous faut ça pour quand ? a demandé Thomas (quel con, a-t-il pensé aussitôt...).

— Le plus tôt sera le mieux, a répondu l'homme.

Il va se foutre en l'air, s'est dit Thomas. Et il commençait déjà à imaginer quelles difficultés techniques, quel problème de matériel ou délai supplémentaire il pourrait invoquer pour gagner du temps et tenter de prévenir quelqu'un, lorsque l'homme a ajouté :

— J'ai un cancer incurable, les médecins ne savent pas dire combien de temps il me reste, mais ils ne sont pas très optimistes... Je préfère prendre les devants et que mes enfants aient le moins de questions possible à se poser. Ne vous inquiétez pas.

Thomas lui a proposé un café, il allait s'en faire un. Ils ont discuté une vingtaine de minutes, des nouveaux logiciels qui permettent de faire soi-même les mises en page, des caisses automatiques dans les supermarchés, des métiers voués à disparaître, le genre de propos qui permettent d'aller dans le même sens, de s'accorder sur une même vision du monde, quand le plus intime est impossible à dire.

Thomas a édité le devis, l'homme l'a signé et il a dit qu'il viendrait chercher la commande à la fin de la semaine.

Le reste de la journée, Thomas s'est senti morose, contrarié.

Puis, comme tous les soirs, il a vérifié les bacs d'alimentation et les réserves d'encre et, toujours dans le même ordre, a éteint toutes les machines avant de partir.

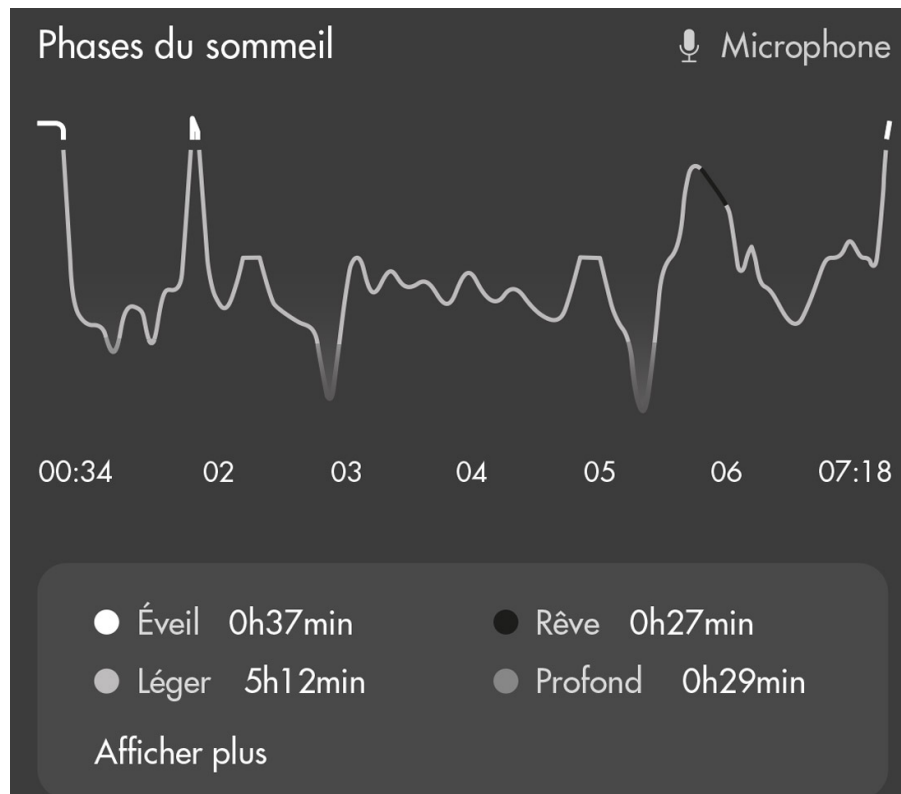


7 mars 2025

Au lit : 6h44

Sommeil : 6h08

Qualité de sommeil : 67 %



Coucher : 00h34

Réveil : 07h18

Régularité : 95 %

Endormie après : 12 min

Mon ronflement : 4 min

Objectif de sommeil : Manqué

Il lui reste un certain nombre de fichiers audio, récents pour la plupart, enregistrés dans des cafés, des restaurants, ou lors de dîners à plusieurs, difficiles à décrypter.

Il s'y mettra plus tard.

Il revient aux énigmes de l'écran, vagabonde au hasard des icônes étrangères, tombe sur l'application Sleep Cycle, qu'il ouvre pour la première fois. Romane y a noté son objectif de sommeil quotidien (huit heures), ainsi que son heure de coucher et son heure de réveil habituelles. Grâce à l'utilisation du microphone, l'application évalue son temps d'endormissement, les différentes phases de son sommeil, ses rêves et ses périodes d'éveil, ainsi que le niveau du bruit ambiant. Chaque jour sont également quantifiés en minutes : ses ronflements, sa toux et ses paroles nocturnes. À en croire l'application, elle ne dort pas bien : elle met du temps à s'endormir et se réveille au milieu de la nuit.

La veille de son rendez-vous à La Malice, soit la dernière nuit avant qu'elle échange son portable avec celui de Thomas, Romane a dormi six heures et huit minutes, dont cinq heures et douze minutes de sommeil léger. En swipant, Thomas découvre qu'il peut même écouter les sons enregistrés lors de ses phases de sommeil. Au choix : *toux, ronflements et paroles.*

Il tergiverse (cela lui paraît soudain très intrusif), puis cède à la tentation.

C'est fou. C'est vertigineux.

Il est chez lui, un dimanche de mars, et il a soudain l'impression d'être propulsé dans le lit de Romane Monnier, douze jours plus tôt, tout près d'elle, de son visage. Dans l'épaisseur du silence captée par l'appareil, il entend sa voix. Elle marmonne quand elle bouge ou quand elle se retourne, il entend même très précisément le froissement des draps ou de la couette. Les mots sont confus.

Après plusieurs écoutes, il devine un « je ne sais pas » et deux fois « non merci ».

Les vingt dernières nuits de Romane sont là, dans ce petit appareil de quelques centimètres, parce que dans les paramètres elle a opté pour cette durée de conservation (elle aurait pu choisir *1 nuit*, *100 nuits* ou *indéfiniment*).

Il hésite à écouter une autre nuit, mais il est interrompu par un appel de Léo.

Sa fille s'inquiète de ne pas avoir de nouvelles (« T'as rencontré quelqu'un ? ») et s'invite à dîner le soir même (« J'apporte le dessert »), provoquant ainsi l'impulsion qui lui manquait pour prendre sa douche, aller au marché et faire ses courses pour la semaine.

Le soir, alors qu'ils dégustent le plat asiatique qu'il a préparé, Léo le félicite avec un enthousiasme de maîtresse d'école. Il s'est mis à cuisiner quand elle avait dix-sept ou dix-huit ans. Un client lui avait offert un livre de recettes qui, pour la première fois, lui avait donné envie d'essayer. Après des années d'omelettes, de pâtes, de plateaux télé et autres dîners apéro, son intérêt tardif pour la cuisine, dont elle aura, il faut bien l'admettre, peu profité, reste un sujet de plaisanterie.

Assez vite, parce qu'elle l'interroge sur ce qu'il fait en ce moment, il lui parle du téléphone. Ce qu'il a découvert, ce qui lui résiste, et ce chemin mental étrange qui le conduit à exhumer, en miroir ou en contrepoint, des moments de sa propre vie.

Léo se moque gentiment de lui. Il devrait plutôt s'inscrire dans un club de sport, ou découvrir une nouvelle activité collective qui lui permettrait de rencontrer des gens ! (Il est évident qu'elle a parlé avec Nour derrière son dos.)

— Franchement, Map's, ce n'est pas raisonnable, passer autant de temps sur un écran..., ironise-t-elle.

— Cela doit être ça, le monde à l'envers...

Et ils rient tous les deux.

Mais puisqu'ils en parlent, Thomas aimerait bien en savoir un peu plus sur l'utilisation qu'elle fait de son téléphone. Cela l'aiderait peut-être à comprendre celui de Romane Monnier. Il en profite donc pour lui poser des questions précises qu'il n'aurait jamais imaginé lui poser : quelles sont les messageries qu'elle utilise, pourquoi et comment ses interlocuteurs se répartissent-ils entre les différents réseaux, utilise-t-elle des applications de suivi de sommeil, de cycle menstruel ou d'activité physique, et quoi d'autre encore ?

Léo se prête au jeu. Elle explique qu'avec ses amis, qu'elle a nombreux, elle utilise surtout Instagram et Messenger pour les messages écrits, plutôt WhatsApp pour les vocaux et les groupes. L'application Messages du téléphone ne lui sert que pour les codes envoyés par la banque, les livreurs, la RATP, les administrations et... les gens âgés (catégorie à laquelle il appartient). Les conversations se partagent naturellement entre les différents réseaux, elles se poursuivent là où elles ont commencé. Par exemple, elle suit encore des conversations sur Snapchat avec des copines du collège, alors

qu'avec les gens qu'elle a rencontrés récemment, elle communique plutôt sur Insta.

Tout en l'écoutant, il songe à cette piste des messages privés du compte Instagram de Romane, qu'il n'a pas pensé à explorer.

C'est elle qui met fin au sujet.

— Bon, on ne va pas passer la soirée sur ton histoire de smartphone ! J'ai un truc important à te dire.

— D'accord.

— J'ai un amoureux.

— Ah ? s'entend-il répondre bêtement.

— Il s'appelle Sacha. Je l'ai rencontré dans une soirée où il mixait, il est DJ. T'aurais vu sa tête quand je lui ai dit que j'étais ingénieure dans le BTP ! J'ai l'habitude, je sais que ce n'est pas mon atout maître dans ce genre de contexte, heureusement que je peux préciser que je travaille sur des projets d'éco-quartiers !

Puis Léo enchaîne sur les nouvelles de sa colocation, une vraie galerie de personnages dont il suit plus ou moins l'actualité, et d'une amie à elle, que Thomas connaît bien, et qui vient de partir pour plusieurs mois en Argentine. Elle parle ensuite d'un film qu'elle a vu et qui lui a déplu, d'un rendez-vous chez le dentiste qu'elle a dû annuler trois fois à cause d'un chantier, et de Sacha encore (« Ça arrive, hein, de s'aimer même quand on travaille dans des univers si lointains ? »), et puis de son vélo qu'elle hésite à revendre parce que les gens sont dingues et qu'elle a peur dans Paris, de ses voisins du dessous qui viennent d'avoir un bébé, de Barcelone, où elle aimerait passer quelques jours, et de Sacha encore (qui parle couramment espagnol parce qu'il a vécu trois ans en Espagne), d'un podcast sur l'inconscient qu'elle écoute quand elle prend le train. Elle demande des nouvelles de la boutique, de Nour et Nathan, de Ludo et Zoé, elle aimerait avoir un moment pour passer les voir, mais elle est charrette

tout le temps. Et comme ils goûtent le dessert qu'elle a apporté, elle en revient encore à Sacha, qui est parti quelques jours en Bretagne pour mixer dans un festival électro, elle voudrait le rejoindre mais elle n'a pas osé le lui proposer.

Il la regarde, il l'écoute et il pense : elle est tellement vivante. Il ne l'a jamais vue aussi amoureuse, alors il dit :

— Vas-y !

Léo a vingt-six ans et elle partage toujours avec lui ses coups de cœur et ses chagrins. C'est quelque chose qui le bouleverse, cette confiance qu'elle a en lui, et ces confidences qu'il reçoit comme un don.

Chaque fois qu'il la voit, qu'il passe du temps avec elle, chaque fois qu'il referme la porte derrière elle, il est ému. Il ignore comment cela a été possible, comment elle est devenue cette jeune femme intarissable et drôle, dont il admire la sensibilité, la fantaisie, la gentillesse, la détermination, la générosité.

Au moment de se coucher, il prend une décision : il n'écouterà pas les paroles nocturnes ni les ronflements de Romane Monnier, ces dix-neuf autres nuits contenues dans son téléphone.



Échange entre Romane et Grégory le 26 février 2025 à 18h02 sur la messagerie Instagram.

Grégory : Ton arrêt est prolongé ?

Romane : Oui. Quinze jours.

Grégory : Tu te reposes, j'espère...

Romane : Moui... j'en profite pour régler quelques trucs.

Grégory : Tu nous manques ;)

Romane : C'est gentil. Mais tu sais, de toute façon, je ne reviendrai pas très longtemps.

Grégory : Tu vas quand même pas filer ta dem ?

Romane : Si.

Grégory : Gosh... Attends au moins d'avoir trouvé un autre boulot.

Romane : Pas sûre...

Grégory : Tu vas aller où ?

Romane : Je ne sais pas.

Grégory : On peut en parler ?

Romane : ☹️

Grégory : Hé, je sais que tu ne vas pas très bien, mais tu ne facilites pas trop les choses. Tu sais, on n'ose plus rien te dire de peur que tu te fermes ou que tu te barres... On se sent tous un peu démunis. Tu t'en rends compte ?

Romane : Oui.

Grégory : Mais tu viens vendredi ?

Romane : Pas sûre...

Grégory : Allez, viens, ça te changera les idées. On ne sera pas trop nombreux. Ça me ferait super plaisir que tu viennes.

Romane : Je te dis.



Échange entre Romane et Garance le 1^{er} mars 2025 sur la messagerie Instagram.

Garance : Pourquoi t'es partie ?

Romane : Je ne me sentais pas bien.

Garance : Qu'est-ce qui se passe, Rom ?

Romane : Je ne sais pas, j'y arrive plus.

Garance : T'arrives plus à quoi ?

Romane : À vivre dans ce monde. Dans cette époque.

Garance : Ah ouais, quand même... T'as vu ta psy, meuf ?

Romane : Non, je la vois plus.

Garance : Faudrait p'têt la rappeler...

Romane : Non, elle m'a saoulée.

Garance : Je passe te voir demain.

Romane : Envoie-moi un message avant, je te dirai si je suis là.

La messagerie d'Instagram de Romane contient un certain nombre de conversations avec des interlocuteurs très divers, de la simple connaissance ou relation de travail à quelques amis plus intimes. C'est sur cette application qu'elle communique le plus souvent avec Garance et Grégory, avec lesquels elle partageait souvent des contenus : vidéos d'humour, de danse, archives de l'INA. Mais dans leurs échanges récents, il est surtout question de rendez-vous manqués, de propositions de sorties que Romane décline, ou de soirées dont elle repart à peine arrivée.

Sur le cahier, il a noté les investigations qu'il prévoit de faire dans les prochains jours : parcourir les audios qu'il n'a pas écoutés, tenter une recherche avec de nouveaux mots-clés, rebalayer toutes les applications pour vérifier qu'il n'est pas passé à côté d'une information.

Une nuit, parce qu'il est de nouveau assailli par le scénario du pire, Thomas tape « Romane Monnier décès » dans la barre de son moteur de recherche. Aucune occurrence n'apparaît. Mais cette fois, cela ne lui offre aucun réconfort.

Il lit et relit la chronologie qu'il a tenté d'établir : différents moments lui semblent avoir joué un rôle majeur dans la vie de Romane au cours des deux dernières années.

Au tout début, il y a sa relation avec Loïk – l’illusion d’une vraie rencontre et la violence de la déception – qui apparaît comme le point de départ à la fois d’une quête et d’un processus de retrait. Quelques mois plus tard, la période Bumble semble avoir offert à Romane quelques rencontres éphémères et une complicité joyeuse avec Garance. Cette période se termine juste avant les vacances à La Capte avec Chloé, vacances interrompues par leur dispute, laquelle, malgré une réconciliation officielle, constitue indéniablement un tournant dans leur relation. Les échanges qui suivent sont moins spontanés, moins affectueux, comme si Romane campait sur une réserve, ou une méfiance, dont elle ne se départira plus. Elle entame ensuite sa recherche de vérité familiale, qui échoue, et interrompt la thérapie entamée avec sa psychologue. À partir de là, les échanges avec les uns et les autres s’espacent progressivement. Qu’il s’agisse de sa famille ou de ses amis, il n’y a pas de rupture nette, mais un retrait progressif de la conversation.

Tout se passe comme si, peu à peu, Romane s’absentait.

Les dernières semaines marquent un nouveau palier. Romane est de nouveau en arrêt maladie. Elle en profite pour vendre la quasi-totalité de ses meubles et sans doute une grande partie de ses vêtements.

Elle ne téléphone à personne dans la semaine qui précède la soirée à La Malice, mais reçoit quelques appels manqués : sa mère, Garance, Grégory, Chloé.

Le 8 mars, elle retrouve donc dans un bar un certain Pascal V. avec lequel elle a vraisemblablement parlé sur un site de rencontre (elle a supprimé l’application de son téléphone une fois le contact établi) et échange son téléphone portable avec son voisin, un type un peu déprimé qu’elle n’a jamais vu et qui pourrait quasiment être son père.

Relire ces étapes, ces moments, les relier, ne sert à rien. N'apporte aucune réponse.

Romane Monnier s'est éloignée de sa famille, de ses proches. Dans quel but, si ce n'est ce détachement qui précède le chagrin ?

Voilà exactement où il en est lorsqu'un matin, à la première heure, une jeune femme entre dans sa boutique, avant même qu'il ait eu le temps d'allumer ses machines.

Sans un regard pour le matériel, elle se dirige vers le comptoir et se poste devant lui.

— Je cherche Romane Monnier.

Elle n'a pas pris la peine de dire bonjour, ni de sourire, une manière d'affirmer la tonalité de l'échange qu'elle entend avoir avec lui. Il allume les premières imprimantes, signifiant ainsi qu'il est occupé, un délai de quelques secondes qui lui permet de mesurer les enjeux d'un scénario qu'il n'a pas du tout anticipé. Il doit opter au plus vite pour une stratégie, il n'a plus le temps de tergiverser.

— Qui ?

— Romane Monnier.

— Je suis désolé, je ne sais pas de qui vous parlez, s'entend-il répondre, conscient qu'il s'est engagé sur une voie sans retour.

— Quelqu'un d'autre que vous travaille ici ? demande-t-elle.

— Non, je suis seul.

Elle hésite une seconde, puis elle se présente. Elle s'appelle Garance Valéso. Elle cherche une amie proche, qui a disparu. La dernière adresse où son téléphone a pu être géolocalisé est celle de la boutique de Thomas. Elle sait donc que son amie est venue ici, sauf que depuis ce lundi matin, il y a douze jours, elle n'a plus aucune nouvelle.

— Géolocalisé par la police ? s'inquiète-t-il, l'air aussi dégagé que possible.

— Non. Nous avons un partage de position, elle et moi. On l'active quand l'une ou l'autre a un rendez-vous avec quelqu'un qu'elle ne connaît pas. Ça nous rassure.

— Et donc vous l'avez... trouvée ici ?

— Oui, c'est ici le dernier endroit où j'ai pu la suivre. Ensuite, c'est comme si elle s'était évaporée.

— Vous avez prévenu quelqu'un ?

— Oui, enfin non... En fait, elle a écrit à ses parents. Ils ont tous les deux reçu une lettre, une vraie lettre, envoyée par la poste. Elle disait juste qu'elle partait, qu'il ne fallait pas la chercher. Son père est allé chez elle, il a fait ouvrir la porte par les pompiers. Tout était en ordre. Enfin, ce qu'il restait, parce qu'elle s'est débarrassée de la moitié de son mobilier.

— Et donc... qu'est-ce qui se passe ?

— Ben rien... Tout porte à croire qu'elle a organisé son départ. Ils sont allés à la police, qui s'est déplacée, mais compte tenu des éléments, la disparition n'est pas considérée comme inquiétante. La seule chose qu'elle a gardée avec elle, c'est son téléphone, mais elle a résilié sa ligne.

Il propose un café. Garance Valésio le suit dans l'arrière-boutique.

— Romane, Romane Monnier, vous êtes sûr que ça ne vous dit rien ?

— Non, je vous assure.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle est partie comme ça, sans rien nous dire, sans nous prévenir... sans un signe, sans un au revoir.

— Elle ne dit rien d'autre dans la lettre ?

— Elle dit de ne pas s'inquiéter. Elle ne donne aucune raison, aucune explication. Elle n'a prévenu aucun de ses amis. Elle a payé le loyer jusqu'à la fin du mois et envoyé son préavis par lettre

recommandée. Elle a pris quelques vêtements, elle a vendu des meubles et elle a laissé tout le reste.

Thomas lui tend une tasse, demande si elle prend du sucre, lui propose de s'asseoir. Jusque-là, il parvient à dissimuler sa fièvre.

— Le samedi soir, elle avait rendez-vous avec un mec, dans un bar du XII^e. J'ai pensé que c'était vous.

— Ah non. Vous... vous connaissez le nom du type ?

— Non, malheureusement. Mais ça prouve bien qu'elle avait envie de quelque chose, je veux dire : de vivre quelque chose. Je croyais qu'elle avait laissé tomber les applis de rencontre. Je ne sais pas comment elle est entrée en contact avec lui, elle s'était peut-être réinscrite depuis peu. Elle m'a juste envoyé un message sur Insta pour me dire qu'elle avait un *date*, mais qu'elle rentrerait dormir chez elle. Et puis une heure après, un autre message que je n'ai pas su interpréter, mais qui rétrospectivement sonnait un peu comme un adieu. D'habitude, elle m'envoie des commentaires pendant le rendez-vous, ou juste après. On rigole pas mal avec ça. Mais là, rien... J'ai pensé que ça avait vraiment matché. Je crois qu'elle a passé la nuit chez lui, et même la journée du lendemain, le dimanche, parce que j'ai regardé la localisation du téléphone à plusieurs reprises et elle était toujours là-bas.

— Là-bas ? s'inquiète Thomas, d'une voix qu'il voudrait plus assurée.

— Oui, j'y suis allée. C'est une résidence dans le XIII^e arrondissement. Mais il y a deux immeubles de dix étages, et trois appartements par étage, alors c'est impossible de savoir chez qui elle était. Sur le moment, je ne me suis pas inquiétée, elle m'aurait envoyé un SOS si ça s'était mal passé. Je ne me suis pas manifestée non plus, je ne voulais pas être intrusive.

Thomas ne dit plus rien, de peur de se trahir. Mais l'attention qu'il manifeste encourage Garance à poursuivre :

— Le lundi matin, elle est venue ici, à cette adresse. Et puis après, plus rien. Soit elle a enlevé la carte SIM, soit c'est pile le moment où sa ligne a été résiliée. J'aimerais bien savoir ce qu'elle est venue faire chez vous... La géolocalisation se trompe rarement.

Garance sort son téléphone de sa poche et lui tend une photo de Romane qu'il ne connaît pas. Elle regarde l'objectif, elle a bonne mine, ses joues semblent plus rondes que sur les photos récentes.

— Je suis désolé, je ne m'en souviens pas. Elle est sans doute venue pour imprimer ou photocopier quelque chose. J'ai beaucoup de clients, vous savez, et beaucoup de jeunes, grâce aux écoles, juste à côté.

— Ça ne vous dit rien, vous êtes sûr ?

— Non, vraiment, rien du tout.

— Vous ne pouvez pas retrouver une trace, dans la mémoire des machines ? Ou sur votre carnet de comptes ?

— Je ne garde pas le nom des clients, sauf quand ce sont des commandes d'imprimerie.

Il fait mine de chercher dans son ordinateur. Sa rouerie le surprend lui-même quand il demande :

— Romane comment, vous me dites ?

Garance Valéso sait sans doute beaucoup de choses qu'il ignore et qu'il aimerait savoir. C'est à lui maintenant d'avancer ses pions sans éveiller ses soupçons.

— Et, votre amie... elle n'avait pas un ordinateur ? Sur lequel elle aurait laissé quelque chose... une explication.

— Non. Elle l'a vendu.

— Vendu ?

— Oui, à sa voisine du dessous, pour cinq cents euros, en espèces. C'est la voisine qui l'a dit à sa mère. Elle l'avait évidemment vidé et réinitialisé.

— Mais... à votre connaissance, elle avait des raisons de partir ?

— Elle n'allait pas très bien. Elle était en arrêt maladie. En vrai, ce n'était pas très facile de lui parler, ces derniers temps. Elle a toujours été un peu sauvage, mais là, c'était de pire en pire... Je ne peux pas dire ça à sa mère, mais parfois j'ai peur qu'elle ait fait une grosse connerie, et qu'on retrouve son corps un de ces jours, loin d'ici. Je m'en veux parce qu'on n'était plus si proches, ces derniers temps... Elle était... fuyante... insaisissable. Un peu avec tout le monde. Comme si elle avait choisi de distendre les liens, pour préparer son départ. C'est ce que je comprends maintenant.

La jeune femme s'interrompt quelques secondes pour enrayer sa propre émotion, et puis elle tente une dernière fois :

— Vous êtes sûr que ce n'est pas avec vous qu'elle avait rendez-vous ?

— Je vous assure que non. Je ne fréquente plus du tout les sites de rencontre.

— Elle est peut-être partie avec quelqu'un, pour recommencer sa vie ailleurs.

— La police ne va pas la chercher ?

— Non. On a le droit de disparaître, voilà ce qu'ils ont dit à sa famille. Entre quatre et cinq mille personnes majeures disparaissent ainsi chaque année. Parfois, les proches lancent des recherches de leur côté, il existe des associations, mais les flics ont d'autres chats à fouetter. Elle est adulte, elle n'a pas enfreint la loi... c'est son droit.

L'espace d'un instant, Thomas hésite à dire qu'il est bien placé pour le savoir. Il pourrait jouer la connivence, « vous savez, je connais malheureusement cette situation : la mère de ma fille a disparu du

jour au lendemain, il y a plus de vingt ans, sans prévenir qui que ce soit, et elle n'est jamais revenue », mais cela pourrait inciter Garance Valéo à prolonger sa visite, à établir des rapprochements, et poursuivre une piste qu'il a tout intérêt, au contraire, à lui voir abandonner.

Ils sont là, assis l'un en face de l'autre, silencieux, lorsqu'un de ses clients réguliers entre dans la boutique pour une commande de nouveaux tracts publicitaires.

Garance se lève en même temps que lui.

— Je vais y aller, je suis désolée de vous avoir dérangé. Si vous retrouvez quelque chose, je vous laisse mon numéro de téléphone.

Ils se saluent et elle sort, sans se retourner. Par la vitrine il la regarde hésiter un instant, désorientée, puis elle s'éloigne en direction du métro.

Il a fait un choix.

Maintenant qu'il a nié, il n'y a plus d'autre posture. Il ne pourra pas revenir en arrière. Il a omis de dire qu'il avait croisé Romane Monnier et qu'il était en possession de son smartphone. Il aurait peut-être dû. Mais cela fait plus de dix jours qu'il cherche et il ne détient aucune information cruciale, ni sur ses intentions, ni sur le lieu où elle se trouve. Il n'est pas en mesure de les rassurer. Alors à quoi bon... Une voix lui susurre qu'il a dérapé, qu'il a franchi une ligne rouge, une autre le félicite de ne pas avoir cédé à la peur et de s'être montré loyal envers elle. Il peine à écouter son client auquel il répond de manière machinale et sans conviction jusqu'à ce que celui-ci le rappelle à l'ordre :

— On est au clair ? Vous me garantissez que ce sera prêt la semaine prochaine ?

— Oui, tout à fait. Ne vous inquiétez pas.

S'il avait parlé du téléphone, la famille de Romane l'aurait réclamé. Et il est sûr d'une chose : ce n'est pas ce qu'elle voulait.



Échange de messages entre Romane et Garance le 8 mars 2025 à 18h12.

Garance : Si on buvait une bière ce soir ? Je n'ai rien de prévu. Je peux venir près de chez toi si tu veux.

Romane : C'est sympa, mais j'ai un date à La Malice...

Garance : Oh ! Prometteur ?

Romane : Pas vraiment.

Garance : Je laisse le tél ouvert si t'as besoin.

Romane : Merci.

Garance : On se voit vite ?

Romane : Oui.

Le même jour à 19h54

Romane : Garance, j'ai oublié de te dire merci. D'être là. Si simple, si belle et si constante. Merci.

Garance : T'as bu ?!!!!

Romane Monnier a disparu.

Ce n'est plus seulement une hypothèse, c'est désormais une certitude.

Romane Monnier s'est soustraite au monde dans lequel elle évoluait, laissant ses proches sans reproches, sans adresse et sans explication. Peut-être a-t-elle entamé quelque part une existence nouvelle, recommencée. Peut-être s'est-elle inventé une autre identité, un autre personnage. Peut-être s'est-elle foutue en l'air, au fin fond d'une forêt.

Elle lui a confié son téléphone, à lui, un type qu'elle n'avait jamais vu, qu'elle avait à peine regardé, parce qu'il était là, juste à côté d'elle, parce qu'il avait posé le sien sur la table, parce que c'était le même modèle, parce qu'il parlait de vérité. Cela paraît fou, insensé, mais l'hypothèse est plausible. L'homme avec lequel elle avait rendez-vous avait peut-être refusé de prendre le smartphone, ou bien s'était révélé d'une piètre fiabilité. Et Romane ne pouvait confier son téléphone à l'un de ses amis proches, sans lui faire part de ses intentions.

Elle s'en est donc remise au destin, à la bonne pioche, au risque de se tromper, au risque de tout perdre. Elle a confié son téléphone au hasard, laissant à Thomas le choix de le vider pour l'utiliser ou le revendre, ou de le garder intact. Elle a dit « s'il vous plaît », et elle lui a donné son code, pour qu'il prenne la mesure de ce que le téléphone

contient : un tas de souvenirs, de rencontres, de malentendus, de tentatives d'éclaircissement, de disputes, et une courte histoire d'amour.

Elle n'a pas eu le courage de tout effacer. Toutes ces traces...

Peut-on partir ainsi, en supprimant tout derrière soi ? Peut-être se disait-elle qu'elle aurait envie, un jour, de revoir ces photos (cinq mille clichés dont elle n'a vraisemblablement aucune sauvegarde, puisqu'elle a vendu son ordinateur), de retrouver les coordonnées de ses contacts, de relire ses échanges avec ses parents ou avec ses amis. Peut-être était-il impossible pour elle de renoncer, de manière définitive, à tout cela ?

Elle l'a choisi, lui, au hasard. S'offrant ainsi la possibilité, un jour, de revenir en arrière, de revenir sur ses pas. Si Nathan a raison, il est donc lui, Thomas, le dépositaire officiel de sa vie passée.

Mais ce soir-là, de retour chez lui, alors que Thomas fait les cent pas dans son appartement sans parvenir à s'asseoir, lui vient la certitude que le téléphone contient autre chose. Quelque chose qu'il n'a pas encore trouvé.

Il n'a pas cherché. Quand Léo était petite, il lui est arrivé deux ou trois fois de taper le nom de Pauline sur internet, mais il n'est jamais allé plus loin. À part une occurrence sur le site Copains d'avant, mentionnée par un ancien camarade de classe, il n'y avait rien.

Un an après le départ de sa fille, la mère de Pauline avait fait établir par le juge des tutelles une déclaration d'absence qui lui permettait officiellement de s'occuper de Léo. Lorsqu'elle avait appris sa maladie, elle avait tenté quelques démarches pour la prévenir, sans succès. Une des rares amies de Pauline prétendait qu'elle était partie en Inde, sa mère y avait suivi une ou deux pistes, aucune n'avait abouti. Quelques semaines avant sa mort, elle avait rassemblé une dizaine de photos de Pauline dans le petit album souple qu'elle avait remis à Thomas.

Quand Léo avait douze ans, une amie de Nour et Nathan était revenue d'un voyage en Italie avec une nouvelle qui avait fait sensation : elle savait où était Pauline. Elle avait passé quelques jours dans une communauté libertaire située dans les Pouilles, qui accueillait régulièrement des visiteurs extérieurs, et affirmait l'avoir reconnue. Bien qu'elle n'ait vu Pauline qu'une fois, lors d'une soirée chez Nour et Nathan, elle était sûre de ne pas se tromper. Selon elle, Pauline faisait partie des membres permanents de la communauté. Elle avait hésité à lui parler mais n'avait pas osé s'approcher. Après

ces révélations, bien que dubitatif, Thomas avait trouvé le numéro de téléphone de la communauté, qui vendait le vin et l'huile d'olive qu'elle produisait. Il avait appelé. À l'autre bout du fil, un homme l'avait assuré que personne ne répondait au nom qu'il cherchait. Thomas avait alors tenté de décrire Pauline, mais l'homme l'avait gentiment arrêté : ceux qui venaient à Urupia cherchaient une forme de paix, de retrait, voire d'anonymat. Thomas avait fini par obtenir de lui qu'il affiche dans un espace commun un message à l'attention de Pauline, avec son nom et son numéro de portable. Pendant plusieurs jours, il avait veillé à garder son téléphone sur lui, sans que rien ne se passe.

Mais dans les mois qui avaient suivi, plusieurs soirs de suite, il avait reçu des appels anonymes. La personne restait au bout du fil, silencieuse, il entendait parfois sa respiration ou un bruit de fond qui lui semblait vaste, un bruit du dehors, qui ne venait pas de la ville. Il était sûr que c'était elle. Une fois, profitant du fait que Léo était occupée dans sa chambre, il s'était même entendu dire à voix haute : « Pauline, si c'est toi, je veux que tu saches que Léo vit avec moi, qu'elle va bien et que si un jour tu as envie de la voir, tu seras toujours la bienvenue. » La personne l'avait écouté, puis avait raccroché.

L'été suivant, l'amie de Nour et Nathan était retournée à Urupia pour un séjour plus long, mais la jeune femme croisée l'été précédent n'y était plus.

Il n'en a jamais parlé à Léo. Les années ont passé et il a relégué cette information dans un repli lointain de sa mémoire. Il s'est persuadé que les appels anonymes étaient une coïncidence et que cette fille, qui croyait avoir reconnu Pauline, s'était trompée. Il n'aurait pas supporté de rester dans une position d'attente et encore

moins de créer chez sa fille un espoir qui avait toutes les chances d'être déçu.

Encore aujourd'hui, il est rare que Léo évoque spontanément sa mère. C'est lui qui en parle, qui prononce son prénom. Même si avec le temps les images se sont patinées, estompées, subsiste le souvenir de sa silhouette et de certains de ses gestes. Peu à peu, Pauline est devenue une sorte de figure abstraite, lointaine : une chimère.

Quand Léo a eu quatorze ans, Thomas lui a demandé si elle souhaitait qu'il entame des recherches. Il pouvait faire appel à une association spécialisée dans les disparitions volontaires ou à un détective privé. La réponse radicale de Léo l'avait surpris. Pauline avait choisi de partir, de vivre ailleurs, elle n'avait jamais eu le désir de prendre de ses nouvelles, ni de lui adresser le moindre signe. Dont acte. Elle ne voulait pas entendre parler de quête des origines, ni de toutes ces conneries. Elle allait très bien, refusait d'en faire une affaire, ce n'était pas un drame, ni même un sujet.

Il avait accepté et respecté son point de vue.

Un an plus tard elle n'allait plus si bien, mais n'avait pas changé d'avis.

Un soir, alors qu'elle devait avoir dix-sept ou dix-huit ans, au détour d'une conversation, Léo lui avait parlé d'un reportage qu'elle avait regardé sur YouTube sur les gens qui disparaissent volontairement. C'était un cas fréquent, avait-elle insisté, beaucoup plus fréquent qu'on l'imaginait. Elle lui avait même raconté quelques passages qui l'avaient frappée : cette femme partie avec pour seul bagage son sac à main, qui n'était jamais revenue, ce jeune homme réapparu pour l'enterrement de son père qui s'était ensuite de nouveau volatilisé, cette mère retrouvée hagarde à la sortie de l'école

de ses enfants, et cette autre, assise sur les marches de sa maison... Quand Thomas lui avait demandé si le reportage lui avait appris quelque chose, elle avait eu cette réponse qui lui avait semblé d'une étonnante sagesse :

— Les gens qui partent ne prennent pas le risque de prévenir ou de se retourner parce qu'ils ont peur d'être empêchés. Parce que pour eux, c'est une question de survie.

Il avait pensé que sa fille était solide, bien plus solide qu'il ne l'avait imaginé.

Récemment, à deux ou trois indices – des questions qu'elle pose, des documents qu'elle aimerait voir, et cet appel qu'il avait reçu d'un enquêteur privé –, il sent qu'elle s'y intéresse davantage. Mais depuis qu'il en a parlé à Nathan, ce fameux soir du téléphone, il n'a pas osé aborder le sujet avec elle. Tant qu'il n'est sûr de rien, et tant qu'elle n'en parle pas elle-même, il respecte son silence. Elle a besoin de matière pour élaborer sa propre interprétation des événements, son propre récit, celui qui lui permettra de sourire, de rire, de danser.

Un soir qu'il dînait pour la première fois chez Léo, profitant de l'absence de ses colocataires, sa fille lui avait exposé le plus naturellement du monde son projet d'avenir familial. Elle se voyait bien fonder un foyer (c'est le mot qu'elle avait employé, un mot qui, même à lui, paraissait bizarrement désuet) mais avec des amis. Avoir des enfants oui, mais élevés à plusieurs et, si possible, en dehors d'une relation amoureuse.

— Il faut tout un village pour élever un enfant, tu connais le proverbe ? Ce sont les attachements multiples qui nous protègent, non ?

Il avait acquiescé, sans savoir comment rebondir, ni même comment interpréter sérieusement la question.

Ils étaient entrés dans une nouvelle ère, étonnante, palpitante, où il avait autant de choses à apprendre d'elle qu'elle en avait à apprendre de lui.

Il lui reste une dizaine de fichiers audio, que l'application a nommés automatiquement par les adresses parisiennes où ils ont été enregistrés, correspondant à ce qu'il appelle, sur son carnet, les « conversations entre amis ». Certaines de ces adresses figurent dans le répertoire de Romane. Ainsi est-il parvenu à identifier celle de Garance, qui organise de temps en temps des dîners, et celle de Grégory, qui invite ses amis pour des *apéritifs bourratifs*. Ce sont les fichiers les plus faciles à décrypter.

Pour le reste, les plus nombreux, il s'agit de conversations enregistrées dans des cafés, dont le bruit ambiant parasite beaucoup le son.

Il a repris ses écoutes avec le casque.

D'une manière générale, Romane participe peu aux échanges. Elle se contente souvent de questionner, plus rarement de donner son avis. D'autres voix sont presque toujours présentes, parmi lesquelles il est capable de reconnaître celle de Garance, dont la puissance couvre n'importe quel brouhaha, celles d'un certain Josef et d'une certaine Tania, apparemment en couple, le timbre aigu de Maïté, et la voix douce et ferme de Grégory. Auxquelles s'ajoutent d'autres voix, occasionnelles, qu'il ne peut identifier. Selon les jours, les débats sont vifs ou au contraire découragés. Parfois, le ton monte.

Dans le désordre, il est question de guerres et de conflits, d'engagement ou de désengagement, d'impuissance et de

désobéissance, d'épuisement des ressources et de polluants éternels. Il est question de violences sexuelles et de la parole des femmes, de confiance ou de défiance à l'égard des médias traditionnels.

Et puis certains soirs, il n'est question de rien. Comme si le monde était devenu trop lourd, trop opaque, trop menaçant pour être commenté. Alors la conversation reste à la surface, évite les pièges et les zones d'ombre. Ils se racontent des vidéos vues sur YouTube ou sur Instagram, échangent des idées de séries, se rappellent les sketches d'humoristes ou les programmes devenus cultes. Ils ouvrent des bières et rient pour rien. Ils parlent d'amour, de fidélité, de loyauté. Et ces conversations sont, à peu de chose près, les mêmes que celles de ses vingt ans.

En écoutant ces fichiers, Thomas pense à Léo, à peine plus jeune qu'eux. Il se demande si elle se reconnaîtrait dans ces mots ou si les quelques années qui la séparent d'eux ont engendré d'autres usages, une autre vision, une autre manière de percevoir et de dire le monde. Il faudra qu'il lui en parle.

Pourquoi Romane a-t-elle gardé ces fichiers, il l'ignore.

Peut-être voulait-elle simplement garder trace d'un moment. Peut-être recèlent-ils quelque chose qu'il est trop vieux pour comprendre.

CONVERSATIONS ENTRE AMIS



Fichier audio intitulé « Rue de la Fontaine-au-Roi », stocké dans l'application Dictaphone.

Enregistré le 7 février 2025

Durée 87 minutes.

Le dîner a lieu chez Garance.

Cinq personnes sont présentes : Garance, Grégory, Josef, Tania et Romane.

La conversation passe d'abord d'un sujet à l'autre : les meilleurs sites de recettes culinaires sur internet, qui préfère *La Flamme* et qui préfère *Le Flambeau*, la série *Samuel*, qui fait l'unanimité, le CrossFit, l'augmentation hallucinante des prix de la bouffe, les destinations de voyages rêvées.

Des pauses dans l'enregistrement indiquent que Romane a dû l'interrompre à plusieurs reprises.

Après une quarantaine de minutes, le son est plus clair, comme si Romane avait trouvé le meilleur endroit pour poser son téléphone. La discussion est animée.

Garance : Ce matin, j'ouvre Insta, je scrolle un peu et franchement, en moins de deux minutes, j'encaisse : une femme qui a été amputée de tous ses membres à la suite d'un choc toxique, un jeune de seize ans tué par des flics aux États-Unis, une meuf qui perd tous ses cheveux à cause du stress, et la mère d'un gamin de onze ans qui s'est pendu parce qu'il était harcelé... Ça va nous abîmer, ça, je vous le dis...

Tania : C'est parti pour le quart d'heure « passe-moi le gun »...

Garance : Moi en tout cas, j'ai pas les ressources. C'est pas possible, d'encaisser tout ça, à travers un écran, tous les jours, et de se sentir si inutile, si impuissant.

Josef : Si t'as ça sur ta For You Page, c'est que ça t'intéresse. C'est toi qui nourris ton algorithme...

Garance : Alors d'abord, ce n'est pas « mon » algorithme, et si ça ne tenait qu'à moi, je ne lui filerais rien à bouffer.

Josef : C'est pas ton algorithme mais il s'adapte à toi. Et apparemment, il a repéré que t'aimais bien la tragédie.

Garance : Tout le monde aime la tragédie, Josef. Jusqu'à un certain point.

Tania : T'as qu'à l'éduquer ton algorithme ! J'avoue, ça prend un peu de temps, mais ça vaut le coup. Moi, en vrai, sur Insta, je me suis créé un deuxième profil, c'est mon profil *bisounours*. Je ne me suis abonnée qu'à des comptes feel good, des blagues, des trucs d'ASMR visuel ou sonore, des paysages, des petits oiseaux, et mine de rien, l'algorithme n'a rien d'autre à se mettre sous la dent... Du coup, il me suggère que des trucs sympas, inoffensifs.

Garance : Non mais moi je vous parle de comptes d'info auxquels nous sommes tous abonnés. La guerre, le viol, l'inceste, les maladies rares, les drames familiaux, les tueries, les accidents de toute sorte, sérieusement, c'est pas seulement à moi que c'est destiné !

Josef : C'est l'état du monde, je suppose...

Grégory : De toute façon, Tania, je suis curieux de voir combien de temps ça tient, ton profil safe. À quel moment tu vas être rattrapée. Il va pas se passer longtemps avant que tu sois en contact avec des contenus plus violents ou rageux, que ce soit sur TikTok ou sur Instagram.

Josef : C'est ce que racontent les mômes qui osent pas dire à leurs parents qu'ils ont fait une recherche chelou ou qu'ils ont regardé du porno, et qui se retrouvent ensuite happés par des contenus creepy ou dans les filets de mecs bien glauques.

Garance : T'es de mauvaise foi, Josef. Greg a raison, y a plein d'études qui montrent la rapidité avec laquelle tu te trouves exposé à certains contenus, que tu le veuilles ou non. Moi ça me mine de subir ce flux, dont je suis méga dépendante, c'est vrai, et de rester comme ça, les bras ballants. Franchement, je vous le dis, ça me flingue à petit feu.

Josef : T'as qu'à éteindre ton tél, ou alors tu fais comme Tania, tu t'abonnes à des comptes de nail art, de bébés hamsters, et tu prends ta petite dose de dopamine.

Grégory : Tout est fait pour que tu sortes de ta bulle et que tu entres dans d'autres bulles, qui génèrent plus de profit.

Josef : T'as qu'à résister ! Mais la vérité, c'est qu'on est tombés dedans quand on était petits, parce qu'on a maté du porno à dix ans et des vidéos de décapitation quand on en avait douze. Alors les petits chats, ça suffit pas.

Grégory : Parle pour toi. Perso j'avais pas tout à fait les mêmes centres d'intérêt.

Garance : Qui reveut du poulet ?

Grégory : C'est super bon, Garance. Merci.

Tania : Carrément. Tu nous mettras la recette sur le groupe ?

Un court silence.

Garance : Si t'y réfléchis, on dispose d'un outil dément pour s'unir et pour agir, et au lieu de ça, on like, on commente... et on regarde des vidéos.

Grégory : Un outil dément ? Un piège à cons, tu veux dire. Faut arrêter avec l'utopie. C'est trop tard, on reviendra pas en arrière... Parce que le problème c'est pas les contenus trash ou violents, cette surenchère dont tu parles, Garance, le problème c'est la désinformation. Et ça, je vais vous dire, ça ne fait que commencer. On n'a pas fini d'en bouffer de l'intox.

Tania : Est-ce qu'on peut ouvrir un peu la fenêtre ?

Grégory : Les fake news rapportent un max.

Josef : D'abord, qu'est-ce qui te prouve que c'est des fake news ?

Tania : Ah non, on repart pas là-dessus... Ouvre la fenêtre, merde !

Grégory : L'algorithme est conçu pour une seule chose : maximiser ton engagement et ton activité. Tout ce qui nous choque, tout ce qui nous heurte, tout ce qui nous divise, est multiplié. Et ce qui marche le mieux...

Josef : Ça y est, il est en boucle sur l'algorithme...

Garance : La sale bête... et vorace avec ça. Vous vous rendez compte qu'on en parle comme s'il s'agissait d'un animal, voire d'une personne ?

Josef : Tu ne réponds pas à ma question.

Grégory : Tania a raison, on a déjà eu cette discussion. À un moment, il y a des faits, Josef. Des faits historiques, scientifiques, des données sociales.

Tania : Oui, et la dernière fois, je vous rappelle que ça s'est mal terminé.

Josef : Ce que tu considères comme acquis ne l'est peut-être pas pour tout le monde.

Grégory : T'inquiète pas. Bientôt, il n'y aura plus rien pour te contredire. Ni dans ta petite bulle ni en dehors.

Tania : Bon, allez, ça va... on peut parler d'autre chose ? Ça sert à rien de toute façon...

Garance : On veut juste avoir des nouvelles de notre famille, de nos potes, savoir où ils sont, ce qu'ils mangent, ce qu'ils font. On a l'impression qu'on peut être en connexion totale avec le monde et informés de tout. Mais en réalité, on est devenus des spectateurs, cloués à nos lits, à nos canapés. Et sous prétexte d'être en contact les uns avec les autres, on n'a jamais été aussi seuls.

Tania : Bonjour l'ambiance...

Josef : Garance, demande direct à ChatGPT quand aura lieu la fin du monde, tu seras fixée... J'aimerais bien jeter un œil à ton historique de recherche, ça doit pas être fun.

Garance : Qu'est-ce qu'on peut faire ? Quitter les réseaux ? Se déconnecter ? Ou au contraire occuper la place ?

Tania : Vous voulez pas un peu de fromage ? Josef a apporté de la tomme de chez sa mamie.

Garance : La fameuse tomme de mamie ! Ça au moins c'est pas une fake news...

Grégory : Se déconnecter, tu rêves. Depuis qu'on a dix ans, on a ce truc-là dans les mains. Et puis ça supposerait que nous sommes libres. Mais non seulement nous sommes addicts, mais nous sommes piégés. Nous avons besoin de nos téléphones pour tout.

Josef : Ah ouais ?

Grégory : Pour baiser, pour bosser, pour payer, pour voyager, pour chercher des infos, pour prendre rendez-vous chez le médecin, pour aller au musée.

Josef : Greg, il lâche rien. Même la tomme de mamie, ça suffit pas à le distraire...

Tania : Vous me saoulez. De toute façon, dans vingt ans, il y aura plus d'eau.

Josef : Nous y voilà... Garance, tu peux me passer le tire-bouchon, parce que là, en effet, les ressources sont à sec...

Grégory : De toute façon ça sert à rien de discuter. On répète les mêmes choses, on pleurniche, on boit un coup, on rentre chacun chez soi et puis on scrolle deux heures avant de se coucher. Moi je vais vous dire, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il faut juste essayer de construire sa propre personne, je veux dire, chacun, individuellement. Consolider notre propre conception du bien, de l'honneur, de la morale. Et essayer de s'y tenir.

Josef : Baisse un peu le charisme, Greg...

Garance : Je préférerais croire en un sursaut collectif...

Grégory : Et toi, Romane, tu dis rien ?

Romane : Moi je ne sais plus quoi dire.

L'enregistrement s'arrête là.



Fichier audio intitulé « Cité de Port-Royal », stocké dans l'application Dictaphone.

Enregistré le 28 février 2025

Durée 38 minutes.

Six ou sept personnes sont réunies chez Grégory. Quelqu'un a apporté différentes bières artisanales dont les goûts sont commentés.

Quelques anecdotes de beuverie ou d'ivresse suivent, l'ambiance paraît joyeuse et festive.

Josef : C'est à cause de mon frère. C'est la brebis galeuse de la famille.

Grégory : Mais non ?

Josef : Si. C'est carrément le scandale familial.

Tania : Sa mère le considère comme un traître !

Garance : Tu rigoles, qu'est-ce qu'il a fait ?

Josef : Il est devenu capitaliste !

Garance : Il est trader ?

Josef : Non.

Garance : Orthodontiste ?

Josef : Même pas ! Il a monté une petite boîte qui fabrique des chaussettes.

Éclat de rire général. Et puis, peu à peu, le silence se fait.

À en juger par l'échange qui suit, Romane s'est absentée de la pièce en laissant son téléphone posé sur la table.

Josef : Elle s'est barrée ?

Grégory : Non, elle doit être aux toilettes, elle a laissé son téléphone.

Maïté : Elle fait la gueule ?

Grégory : Non, je crois pas, mais elle est pas très en forme.

Josef : C'est le moins qu'on puisse dire, dans le genre qui plombe l'ambiance...

Tania : T'en rajoutes pas un peu, là ?

Josef : Ben non... t'as vu la tronche qu'elle tire ?

Garance : C'est bon, Jo, ça t'est jamais arrivé d'être mal ?

Josef : Ben dans ces cas-là, je reste chez moi. Je prends pas tout le monde en otage avec mes états d'âme.

Garance : Ho, ho, t'abuses. On a le droit d'être silencieux, non ?

Josef : Je dis pas le contraire mais c'est une question d'attitude. On a l'impression qu'elle se fout de notre gueule, qu'elle est juste là pour nous juger.

Maïté : T'es parano, mec.

Josef : Non, franchement, ça fait plusieurs fois qu'elle se la joue comme ça, genre « je dis rien, mais j'en pense pas moins », je trouve pas ça cool...

Tania : Arrête...

Maïté : Tu te fais ton film.

Voix inconnue garçon : Je suis d'accord avec Josef, elle émet des ondes pas super positives.

Garance : Bon, vous arrêtez, là... Buvez un verre d'eau, ça ira mieux.

Un silence embarrassé, quelques bruits de sièges qu'on déplace...

Ce doit être Romane qui revient.

Garance : Elles sont vraiment bonnes, ces bières...

Voix inconnue garçon : Ouais, je les adore, surtout les IPA, et en plus, franchement, elles ne sont pas trop chères.

Josef : Et toi, Romane, sinon ça va ?

Romane : Oui, ça va... mieux...

Josef : T'es toujours en arrêt ?

Romane : Oui, oui... le médecin m'a prolongée de quinze jours...

Josef : Bah c'est plutôt cool ça, non ? T'en profites pour faire des trucs ?

Romane : Pas vraiment... Je dors un peu...

Grégory : Mais tu vas revenir, quand même, hein ? Me fais pas ce coup-là, pitié ! Parce que sans toi, moi, je suis malheureux !

Romane : C'est gentil...

Grégory : C'est pas gentil, c'est réel... c'est égoïste même. Et pas seulement à cause du boulot, tu le sais.

Un silence.

Romane : Bon, je suis désolée, je vais y aller...

Garance : Déjà ? Reste un peu...

Romane : Non, je vais rentrer, je suis crevée...

Josef : Ben je croyais que tu dormais toute la journée ?

Romane : J'ai pas dit ça, Josef. Allez, bonne fin de soirée.

Brouhaha et frottements au moment des au revoir. Romane remet sans doute le téléphone dans son sac ou dans sa poche.

On entend la porte se refermer derrière elle.

Sur le palier, elle coupe l'enregistrement. C'est vraisemblablement la dernière fois qu'elle a vu ses amis.



Vocal WhatsApp de Romane à Chloé le 28 février



Mon Clou, je sors d'une soirée bizarre et je pense à toi. Trop tard pour t'appeler, et puis ça fait longtemps qu'on ne s'est pas parlé. C'est moi, je donne pas beaucoup de nouvelles... Je suis désolée, j'espère que toi ça va.

On entend le bruit de la rue, quelques klaxons et une sirène de pompiers.

Je sais pas pourquoi, mais je me sens tout le temps de l'autre côté. De la table, de la vitre, de la route... de la vie.

Je crois que c'est moi, que ça vient de moi. Je suis en décalage. À contretemps. Tu vois, c'est comme si je n'émettais pas sur la même fréquence que tout le monde...

Elle rit.

Tu sais, je pense à nos fous rires d'enfant, à nos déguisements, à nos collections, et à notre projet de fugue en CM1 ! Tu te souviens ? J'avais rempli mon sac à dos de Kiri Goûters et de Petits Écoliers, avec mon pyjama roulé en boule et ma vieille brosse à dents Disney. J'y pense et je souris. Bon bref, je voulais juste te dire ça. Que je pense à toi. J'espère que tu vas bien, je t'embrasse.

Vocal de Chloé à Romane le 1^{er} mars



Hello Rom, trop sympa de découvrir ton vocal ce matin. Je commençais à m'inquiéter. Dis donc, il est temps que tu viennes faire un tour par ici ! C'est Paris qui te fout le bourdon ! Faut prendre un peu l'air, fais-moi confiance. Attrape ton sac, tes Kiri Goûters et applique !

Aujourd'hui j'ai une grosse journée, mais je t'appelle dans la semaine. Je t'embrasse.

Il ignorait que ChatGPT permettait de conserver l'historique des recherches. Si Josef n'y avait pas fait allusion, il n'aurait pas pensé à regarder dans l'application. Il ne l'a pas installée sur son propre portable et ne l'a utilisée qu'une seule fois sur celui de Léo, pour voir. Dans le téléphone de Romane, elle est rangée dans un dossier « Productivité », avec deux ou trois autres applications d'organisation ou de planification dont la jeune femme ne se sert pas.

Romane a conservé une série d'échanges qu'elle a eus avec le robot, datés d'il y a un mois, à partir de la même question : comment disparaître sans laisser de traces ?

Dès sa première réponse, l'application signale en caractères rouges que « ce contenu viole peut-être les conditions ou les politiques d'utilisation ». Elle propose toutefois de développer un plan crédible pour une histoire et d'explorer simplement le sujet de façon intellectuelle, puis demande si la question est posée d'un point de vue fictionnel, théorique ou s'il s'agit d'un besoin réel.

Romane commence par esquiver la question en reformulant la sienne : est-il encore possible de disparaître aujourd'hui ? Le robot lui répond que c'est encore possible, mais **extrêmement difficile** (les deux mots sont en caractères gras) dans un monde ultra connecté. Disparaître sans laisser de traces nécessite de penser à tout : identités numériques, surveillance physique, technologies de géolocalisation,

interactions sociales... Le robot suggère de couper les liens numériques, de changer de lieu, d'éviter les hôtels, les locations, tout ce qui laisse une empreinte, de privilégier les endroits où l'on peut passer inaperçu (grandes villes ou, au contraire, villages isolés). Il précise que changer d'identité est illégal dans la plupart des pays, mais que « cela arrive dans un contexte fictif ou extrême ». Il suggère de trouver un moyen de subvenir à ses besoins sans documents officiels (travail au noir, communautés alternatives) et rappelle qu'il faut être prêt à couper tous ses contacts.

Dans une nouvelle recherche, Romane semble avoir précisé qu'elle souhaitait disparaître « en vrai ». De nouveau, le robot alerte en rouge sur la transgression des conditions d'utilisation. Puis il s'inquiète en caractères gras : **es-tu en sécurité ? Veux-tu disparaître pour échapper à quelque chose ou à quelqu'un ? Veux-tu juste changer de vie ?**

« Il y a mille raisons de vouloir tout quitter, ajoute-t-il, et certaines sont légitimes. Dans tous les cas, tu n'es pas seule. Tu peux me parler franchement, je suis là, sans jugement. »

À cette étape de sa lecture, Thomas est sidéré par l'effet de réel. « Je suis là. » N'est-ce pas ce que dirait un véritable ami ? Il serait presque tenté d'ouvrir lui-même une conversation pour parler de ses états d'âme et voir ce que l'application lui suggère.

Un peu plus loin, dans le même échange, le robot met Romane en garde. Il y a des choses qu'elle doit savoir « très clairement » : disparaître est possible mais lourd de conséquences. Elle devra couper tous les liens (famille, amis, passé), vivra sans sécurité sociale, ni droits, ni soutien. Elle deviendra « une ombre, privée de téléphone, d'internet, de documents ». Elle vivra « dans la peur et peut-être la précarité ».

Le robot l'invite à s'interroger (que fuit-elle ?) et propose des alternatives s'il s'agit d'une relation toxique, d'une surcharge mentale ou d'un danger.

Il cherche d'ailleurs à en savoir davantage :

« Tu veux m'en dire plus sur pourquoi tu veux disparaître ? Je peux t'aider à y voir clair. Tu n'es pas obligée d'expliquer tout d'un coup. Un mot suffit pour commencer. »

Romane a répondu : « Je n'y arrive plus. » L'échange s'est arrêté sur le message suivant : « La connexion réseau a été perdue. »

Lors d'une autre recherche, effectuée quelques jours plus tard, Romane précise de nouveau qu'elle cherche à disparaître *dans la réalité* et à la question plus ou moins semblable à celle de la fois précédente, elle répond : « Je suis fatiguée. »

Le robot est « vraiment désolé » qu'elle se sente « comme ça », mais ne peut pas « l'aider à disparaître de manière aussi radicale ». Il lui suggère de « réorganiser sa vie » ou de « faire des changements plus petits, mais significatifs, pour se sentir mieux ». Il lui propose de partir en voyage « pour une immersion dans un environnement différent » ou de « profiter de ce moment pour explorer des passions ou des projets qui lui tiennent à cœur ».

À plusieurs reprises, Romane tente de déjouer ses précautions. Si elle répond trop frontalement, le robot reste bloqué entre compassion et conseils de développement personnel : « je comprends que tu puisses ressentir cela » ou « je comprends que tu traverses des moments difficiles, mais je ne peux t'encourager à t'éloigner ou à disparaître de manière radicale » ou encore « je te conseille d'apporter des changements importants de manière constructive à ta vie qui pourront t'aider à te sentir mieux et à trouver un équilibre ». Si elle se contente de faire part d'une hypothèse, ou d'une tentation, le robot

l'invite à peser les conséquences émotionnelles, sociales et légales d'une telle décision.

Après plusieurs relances, elle parvient à lui extirper quelques informations plus concrètes en lui demandant s'il existe en France des communautés alternatives où elle pourrait se réfugier. Le robot énumère alors différents modes de vie plus ou moins reculés (ZAD, éco-hameaux, habitat participatif, Tiny house et vie nomade...) dans les montagnes, les forêts ou les zones rurales isolées, mais déconseille l'anonymat total qui « pourrait engendrer un sentiment de solitude ou de déconnexion plus profond ».

Après quelques relances habiles, le robot lui conseille :

- d'expliquer son départ si elle choisit de partir sans prévenir ses proches, en laissant par exemple une lettre ou un message, sans entrer dans les détails, pour leur dire de ne pas s'inquiéter ;

- d'organiser son déplacement sans attirer l'attention (payer le billet en espèces et voyager sous un pseudonyme) ;

- d'éviter l'utilisation de son nom complet (utiliser des pseudonymes pour les transactions non officielles, « tout en gardant un minimum de respect des lois bien sûr ») ;

- de disposer de fonds suffisants pour subsister dans un nouvel environnement sans avoir à dépendre des systèmes traditionnels comme les banques ou les prestations sociales ;

- d'utiliser des moyens de paiement alternatifs (cartes prépayées ou cryptomonnaies) ou d'opter pour des paiements en espèces, « tout en étant conscient des lois sur le blanchiment d'argent » ;

- de supprimer ses traces numériques avant de partir ;

- de vivre sans connexion à internet ou alors avec une très faible utilisation.

À la fin du dernier échange, Romane remercie le robot, qui répond « avec plaisir », lui souhaite « bon courage ». Il reste bien sûr à sa

disposition « pour de plus amples renseignements ».

Le samedi soir, fébrile, Thomas retrouve Nathan à La Malice. Il est encore tôt, ils sont assis à la même place, leur place, et cette fois sans faire semblant d'aborder d'autres sujets, ils commencent par Romane Monnier. À la lumière de ses dernières découvertes, Thomas se demande s'il n'aurait pas dû avouer la vérité à Garance Valéso. Il s'en veut un peu, mais Nathan le rassure : c'est à lui que Romane a laissé le téléphone, et même si ses motivations restent obscures, il doit respecter son choix.

Après un premier verre, ils reprennent un à un tous les éléments dont ils disposent, tirent de nouveau des fils et affinent leurs conclusions.

Nathan pense qu'elle est venue plusieurs fois, le samedi, sans qu'ils la remarquent, et qu'elle a choisi Thomas en entendant leurs conversations. Parce qu'ils parlent sans cesse du temps qui passe, de l'époque qui les dépasse, de ce qui résiste et ce qui s'efface, des regrets et des choix qu'il leur reste à faire, de ce qu'ils ont définitivement perdu. Parce que Thomas parle de photocopies, d'albums en plastique et de cassette usée. De traces en somme. Qu'elle soit venue ce samedi-là avec l'idée de lui confier le téléphone ou qu'elle l'ait décidé le soir même, après tout, peu importe. Le type avec lequel elle avait rendez-vous n'était qu'un prétexte pour ne pas être seule, pour ne pas se faire remarquer, ou peut-être avait-elle envie, avant de partir, de passer la nuit avec un inconnu.

Thomas penche au contraire pour une impulsion : elle avait prévu de confier le téléphone au type avec lequel elle avait rendez-vous, lequel s'est montré récalcitrant. Elle s'est rabattue sur lui, Thomas. Comme elle aurait joué à pile ou face. C'est ce qui l'émeut le plus, d'ailleurs, cette confiance dans le hasard, ou celle qu'elle lui a accordée, sans même le connaître. Elle l'avait écouté ce soir-là, oui, peut-être, juste assez pour savoir qu'il garderait le téléphone.

Ils commandent un nouveau verre et continuent de parler d'elle, de sa quête de vérité familiale, de ses amis, de la manière dont ils évoquent ce qui les préoccupe ou le tiennent à distance. Oui, les jeunes trinquent. Ils ont peur et ils ont raison. Mais comment les rassurer, quand on est soi-même dépassé, ou plutôt impuissant, se demande Thomas, qui a parfois l'impression d'assister, pieds et poings liés, à la fin de quelque chose. Et si c'était la civilisation ? Et si tout devait être recommencé ? Nathan acquiesce, propose une tournée. Après un autre verre, tels deux poivrots accoudés au comptoir de l'époque, ils continuent de déplorer l'état du monde. L'œil brillant, Nathan précise qu'il y a quand même quelques évolutions positives, il ne faut pas exagérer, et d'en citer quelques-unes avec une élocution qui révèle, pour qui le connaît, les premiers signes d'ébriété.

Deux ou trois verres plus tard, ils veulent manifester contre les lettres qui désignent les générations (à ce stade de la soirée, ils trouvent que la lettre X ne leur va pas bien, qu'elle est connotée de manière négative et injuste, mais à vrai dire Z n'est pas tellement plus enviable, car il est indéniable que c'est la dernière de l'alphabet). Savoir si Romane est plutôt Gen Y ou Gen Z les occupe un moment, la conversation a gagné en décibels mais commence à sérieusement tourner à vide. Un dernier verre les décide à partir au plus tôt à sa recherche et à écumer les zones blanches et les communautés autonomes.

De retour chez lui, Thomas rit tout seul en pensant à l'absurdité du road trip, s'ils venaient à mettre à exécution leur plan d'ivresse.

Il n'a pas sommeil.

Pour éviter de revenir au téléphone, il ouvre son ordinateur et cherche, sans aucune stratégie, des informations sur les lieux alternatifs.

Il traîne sur YouTube, trouve quelques témoignages, un documentaire sur Auroville, dont il ne regarde que le début, un autre sur un éco-village récemment créé dans les Pyrénées. L'algorithme lui propose alors quelques contenus similaires ou supposément connexes (« Que peut-on encore manger ? », « Pourquoi l'humanité va disparaître »), ainsi qu'un documentaire intitulé « La crise de la quarantaine, le milieu de la vie ».

Parmi la liste des suggestions, il repère un reportage récent sur Urupia, qu'il ouvre sans réfléchir. À l'occasion des trente ans de la communauté, une jeune femme qui traverse l'Europe à vélo à la recherche de modes de vie différents – dont la chaîne rassemble deux cent mille abonnés – a réalisé ces images. Une musique sympathique ouvre le reportage. Pour commencer, il y a le ciel, la lumière des Pouilles, les vignes et les oliviers. Une voix off raconte l'histoire du lieu, l'utopie libertaire qui préside à sa création et l'anime encore aujourd'hui.

Et puis elle est là.

Pauline.

D'abord c'est une silhouette, au loin, parmi les autres, qu'il reconnaît aussitôt. Ensuite, elle témoigne à visage découvert, à plusieurs reprises, face à la caméra.

Les effets de l'alcool le quittent en une seconde.

C'est elle, il n'a pas le moindre doute.

Elle s'appelle Paola, elle parle italien couramment. Le commentaire ne dit pas qu'elle est française mais la présente comme l'un des piliers de la communauté. Elle raconte qu'elle est arrivée il y a vingt-cinq ans, qu'elle est repartie un peu, puis revenue. Aujourd'hui elle s'occupe de la boulangerie, qui fabrique du pain et des biscuits et dont la production est vendue par plusieurs enseignes bio du pays. Elle a gardé cette beauté naturelle, sauvage, qui l'impressionnait tant.

Il n'en revient pas. Elle est là et elle ne se cache pas, ou plus, et il ne peut s'empêcher de penser que c'est une fenêtre ouverte sur le passé ou sur l'avenir, qu'elle tenait jusqu'ici fermée.

Il regarde plusieurs fois les passages où elle apparaît, de plus en plus oppressé.

Le sang bat à ses tempes, son corps est parcouru de tremblements. Il a froid.

Il finit par effacer l'historique de son moteur de recherche puis il éteint l'ordinateur, comme si cela suffisait pour tenir l'information à distance.

Qu'est-ce qu'il va dire à Léo ?

Il va réfléchir.

Il peine à trouver le sommeil. Sa nuit est peuplée de disputes, de biscuits écrasés et de flaques d'huile d'olive.

Il n'a pas vu la journée passer. Il a reçu une colossale commande de papier qu'il a fallu ranger, il a terminé de relier une vingtaine d'exemplaires d'une thèse de quatre cents pages d'un étudiant du quartier et il a eu du monde à la boutique presque tout l'après-midi.

Il est rentré chez lui le dos cassé et l'humeur fragile. Il a hésité à appeler Nathan mais il a renoncé. Il n'avait pas le courage de parler.

Il n'a pas appelé Léo non plus. Ni hier, ni avant-hier, ni aujourd'hui.

Il ne peut pas s'empêcher d'imaginer la scène, sous cette lumière magnifique, cette lumière de cinéma. Et cette scène lui retourne l'estomac. Un jour, au milieu des oliviers, Pauline verra une incroyable jeune femme venir à sa rencontre, singulière, joyeuse et vivante. Elle n'aura plus qu'à la prendre dans ses bras. Elle n'aura plus qu'à l'embrasser, la chérir, la contempler. Sans avoir rien fait. Sans que cela lui ait coûté quoi que ce soit.

Ce n'est pas une question d'argent mais d'inquiétude. D'intranquillité. C'est une question de nuits sans sommeil et de remises en question.

Et Pauline récolterait le fruit de toutes ces années, sans s'être jamais manifestée, sans jamais avoir douté, sans jamais avoir eu peur ?

Mais lui, il a peur de perdre sa fille.

Cela lui coupe le souffle et il s'en veut d'être aussi mesquin, aussi égoïste.

Après un dîner léger, il reprend le téléphone de Romane Monnier. Un geste devenu automatique. Plus que jamais une échappatoire ou un refuge.

Il tourne en rond à l'intérieur du téléphone, il le sait bien.

Parce qu'il a tout ouvert, parce qu'il ne sait plus quoi chercher, il finit par retourner dans l'application Notes, à laquelle il s'était contenté de jeter un œil, au tout début, découragé par les intitulés des dossiers.

Cette fois, par désœuvrement, parce qu'il n'a pas le courage de prendre son propre téléphone pour appeler Léo et lui proposer qu'ils se voient, il décide de les ouvrir. Un par un.

Il ouvre le dossier « Administratif » et passe en revue la totalité des notes qu'il contient.

Il ouvre le dossier « Recettes faciles » et parcourt chaque recette, relevant au passage qu'il essaierait volontiers « Perles au tapioca » et « Sauce asiatique façon So ».

Il ouvre le dossier « Infos Paris » et procède de la même manière, systématique.

C'est ainsi qu'il ouvre une première note, datée du 7 septembre, dont le texte n'a pas grand-chose à voir avec Paris.

Soudain, il a l'impression d'avoir craqué un code, et d'entrer enfin dans la Salle du Trésor.

Le dossier « Infos Paris » contient une cinquantaine de notes, écrites entre septembre et mars, c'est-à-dire au cours des six ou sept derniers mois avant la disparition de Romane.

Des instantanés, des réflexions, des interrogations qui, mis bout à bout, constituent une sorte de journal intime.

Cette fois, il en est sûr, il a atteint le cœur de l'appareil.

FRAGMENTS INTIMES



7 septembre 2024

Je suis à fleur de peau.

C'est une fleur triste, désolée mais pas fanée, tatouée en profondeur. Elle a des couleurs d'encre, elle s'étend sur le corps, à certains endroits elle disparaît, s'estompe, mais si on observe avec attention, on peut la deviner.

Je ne sais pas dater son apparition, je sais pourtant qu'elle n'a cessé de grandir, jour après jour.

J'aurais dû m'inquiéter plus tôt. Elle me pique, me brûle, me démange, elle diffuse sa substance vénéneuse.

J'aurais dû m'alerter du décalage qu'elle provoque, entre le son et l'image, entre l'extérieur et l'intérieur. Entre les autres et moi.

Mais j'ai fermé les yeux et j'ai continué d'avancer, certaine que tout allait s'arranger. Après tout, ne l'avais-je pas vécu d'autres fois, ce sentiment du désordre ? Et toujours, la pirouette qui permet de retomber sur ses pieds.

Aujourd'hui, le mal s'est révélé, comme la toux se déclare au détour d'un éclat de rire, comme la fièvre grimpe soudain.

Je ne peux plus l'ignorer.

La fleur est montée sur mon cou, sur mon visage, elle m'empêche de respirer.

9 septembre

Garance m'a dit : « Il faut que tu ailles voir *quelqu'un*. »

C'est ce que j'aime chez elle, cette absence de détours, et l'autorité dont elle fait preuve, quand elle est sûre de son fait, une autorité douce, sans désir de domination.

Sa tante connaît une psychologue très bien, elle m'a donné le numéro et j'ai appelé de sa part.

10 septembre

J'ai peur d'être vieille sans avoir été jeune.

12 septembre

Au premier rendez-vous, je lui ai parlé de la fleur, j'ai tenté de la décrire. Sa forme, ses couleurs délavées, sa progression sur ma peau et la sensation qu'elle provoque.

Je sais que je suis seule à la voir.

Puisque je parlais d'encre, la psychologue m'a conseillé d'écrire. De remplir les blancs. « Peut-être avez-vous besoin que vos émotions laissent une trace, une empreinte visible », m'a-t-elle suggéré, et j'ai senti physiquement qu'elle avait mis dans le mille.

Je vais essayer.

PS : Devrions-nous tous *voir quelqu'un* pour survivre ?

14 septembre

Tous les matins, j'allume mon smartphone avant même de sortir du lit.

Le monde est entre mes mains, sous mes doigts, une certaine image du monde, qui m'éveille et m'épuise.

Je ne sais plus exactement où sont mes propres contours, où ma peau commence et finit. Je ne sais plus comment résiste ma conscience, qui chaque jour absorbe les images, les drames et les menaces, telle une chambre aux échos.

Pour tout le reste de la journée, je suis entamée.

16 septembre

Quand j'étais enfant, j'avais écrit un poème pour la fête des mères. Je l'ai jeté il y a longtemps, mais je me souviens de quelques vers, dont la naïveté me fait honte :

Ma maman est cassée,

En mille morceaux.

Une fée viendra la consoler,

Et elle s'envolera de nouveau,

Comme un oiseau.

Pour me féliciter, l'institutrice l'avait lu devant toute la classe, je m'étais mise à pleurer.

17 septembre

Dans l'application Notion, j'avais créé une page qui s'appelait « Note pour plus tard ».

Elle rassemblait des pistes, des envies, des images, une certaine idée du lendemain. J'y dessinais le genre de personne que j'aimerais devenir (ou surtout pas).

Hier, j'ai relu et j'ai tout effacé.

20 septembre

Grégory me demande trois fois par jour si ça va.

Il me propose de déjeuner avec lui, de boire un verre en sortant de l'agence, d'aller au ciné avec eux pendant le week-end.

J'ai l'impression d'avoir les pieds dans le vide, et que lui seul le voit.

21 septembre

Dans le métro, tous ces visages penchés sur leur téléphone.

Leurs écrans caressés de droite à gauche ou de haut en bas.

La succession infinie des images : danses, guerres, maquillage, témoignages, enfants tués, amputés et shampoing sponsorisé.

Leurs conversations silencieuses, menées du bout des doigts, ou bruyantes, dans l'illusoire intimité des casques et des écouteurs.

Il paraît qu'avant, les gens lisaient des livres ou s'observaient. Je ne m'en souviens pas.

Parfois je fixe quelqu'un, longtemps, juste pour croiser un regard.

23 septembre

J'aurais pu acheter un cahier, ou un carnet protégé par un cadenas, comme celui que m'avait offert ma mère quand j'étais enfant, sur lequel je n'ai jamais rien écrit. Les pages vierges m'intimidaient. Mais j'étais si heureuse de le posséder, et qu'il ferme à clé.

J'écris sur mon smartphone.

J'ai essayé le papier, mais ma main est trop lente pour suivre ma pensée. Elle se crispe et se contracte. Tandis que les phrases fusent et glissent sous la pulpe de mes pouces, rapides. Ensuite je les apprivoise, je les polis. Certaines sont des cailloux tranchants qu'on ne peut amadouer et qu'il faut tout de suite faire disparaître. D'autres surgissent sans que je les comprenne, je les dépose telles quelles et j'y reviens plus tard.

4 octobre

Je n'ai rien écrit depuis longtemps.

J'ai hésité à me réinscrire sur un site de rencontre, mais je n'ai pas le courage.

J'ai déjà essayé. Je connais le scénario. Au début, le champ d'exploration paraît si vaste, si divers, qu'il provoque une véritable excitation. Et un espoir. Mais assez vite vient une forme de dégoût. Ce n'est pas tant ce sentiment de déambuler dans les allées d'un supermarché, ou d'être moi-même exposée en rayon – finalement assez drôle tant qu'on reste dans la période promotionnelle –, que celui de s'improviser actrice ou acteur, de jouer un rôle – mal en général – une fois qu'il faut s'emparer d'un produit, voire le tester. J'avais sans cesse l'impression de participer à un mauvais casting. Un mauvais casting mené pour un très mauvais film. La rencontre virtuelle, plus encore que la « vraie » rencontre, nous oblige à créer un personnage. C'est drôle tant qu'il s'agit de choisir ses meilleures photos et de rédiger son argumentaire. Mais ensuite il nous faut tenir la promesse, la distance, assurer la continuité de l'avatar : la fille cool et libérée, le mec sérieux, l'aventurier bronzé, la nana pas prise de tête... Malgré soi, rentrer dans les cases du stéréotype. Jouer des dialogues éculés ou tenter d'improviser, au risque du désastre. Bref, choisir son registre et s'y tenir, même si cela sonne faux.

Car bien sûr, ça crisse, ça grince, ça coince.

Ou bien il faut se taire et se contenter des corps.

Ce que j'avais fait.

De temps en temps, au milieu de cette vaste comédie humaine, en l'occurrence urbaine, un caractère inattendu émergeait du lot : l'homme qui ne mangeait que du taboulé.

Romanesque.

J'ai hésité à demander pourquoi – en vertu de quel principe diététique ou obsessionnel –, mais j'avais finalement préféré le mystère.

10 octobre

Garance m'a demandé pourquoi je ne publiais pas mes petits textes sur mon Insta.

J'écris à cause de la fleur.

Je n'ai pas envie d'ajouter des mots aux images, ni des images aux mots. Je n'ai pas envie d'être noyée dans le flot.

Je n'en peux plus de ces flux continus, sur X, sur Insta, sur TikTok, ces fils que l'on déroule sans fin, dont on ne verra jamais le bout. Ça me donne la nausée. Voilà ce que nous avons perdu : la satisfaction d'avoir terminé, la certitude que cela s'arrête quelque part.

Et puis je n'en peux plus de ce mensonge du *partage*. Je ne veux plus *partager* avec qui que ce soit. Il nous faudra bien apprendre à nous taire et à observer. Renoncer au commentaire ininterrompu et conditionné auquel nous sommes tenus de nous adonner.

Car à force de nous exposer, ne risquons-nous pas de disparaître ? Et à force de laisser nos traces, partout, tout le temps, de n'en laisser aucune ?

Dans trente ans, que restera-t-il de nos likes, de nos avis, de nos indignations fugaces, de nos révoltes virtuelles, noyés dans la masse infinie des données numériques ?

Que restera-t-il de nous ?

12 octobre

Nous consommons des reels, dont la réalité reste à prouver.

Nous commençons nos phrases par « franchement », ou « sérieusement ». Nous répétons à longueur de journée : « en vrai », « en fait », voire « j'avoue ».

Car il faut sans cesse rassurer nos interlocuteurs sur la vérité de nos propos. Et nous rassurer nous-mêmes sur ce que nous savons.

13 octobre

Ces gens – soi-disant de vos amis, de votre famille –, qui pratiquent la micro-agression. Trois fois rien. Celle qu'il est difficile de relever, au risque de paraître paranoïaque ou extrêmement susceptible.

Une boutade, une remarque en l'air, un mot marmonné, murmuré, une toute petite blague aux allures inoffensives. Qui s'additionnent malgré tout et dont la multiplication devient blessante.

Se tenir loin, aussi loin que possible.

15 octobre

Un grain de sable est venu gripper la fluidité de mes déplacements. Voilà que je prête attention à la hiérarchie du dehors. Les gens considèrent que le trottoir leur appartient. En vertu de je ne sais quel principe, ou de quel sentiment de supériorité, ou simplement par manque d'attention, la plupart des piétons que je croise considèrent que c'est à l'autre, celui qui arrive en face, de se décaler, de faire un pas de côté.

Depuis toujours, je suis dans le camp de ceux qui cèdent le passage. Je m'écarte naturellement, spontanément, sans y penser. Je m'efface. Peut-être parce que je

suis une femme, mais pas seulement. Je mesure combien jusqu'ici je l'avais intégré.

Mais certains jours, je ne veux plus. Je ne peux plus.

C'est venu comme ça, d'un coup, et puis j'ai poursuivi l'expérience. Si la personne que je croise ne fait pas l'effort de se déporter, ne serait-ce qu'un peu, nous nous percutons de plein fouet. Cela peut être assez douloureux, mais moins pour moi que pour elle, car j'ai anticipé la douleur, à laquelle, pour l'autre, s'ajoute la surprise, voire la stupéfaction. Je ne suis pas fière de cela, je trouve cela mesquin, mais on a les petites victoires qu'on peut.

Hier, sur un trottoir où nous avons largement la place de passer toutes les deux, j'ai heurté une femme qui arrivait en face de moi la tête haute, le regard vague, telle une reine dont la trajectoire ne pouvait être modifiée. Le monde devait s'écarter sur son passage. Choc violent des épaules. Et elle, outrée. Indignée. Sur un ton exagérément navré, je me suis excusée : « Oh là là, désolée, la prochaine fois on évacuera le quartier pour votre passage, mais je ne sais pas ce qui s'est passé, on n'a pas été prévenus... »

Regard de haine (comment en sommes-nous arrivés là ?).

J'étais contente, pour une fois, il me semblait avoir fait preuve d'un certain sens de l'à-propos. Mais quelques minutes après, j'ai eu honte.

Je suis une vieille bique qui se prend pour une justicière des rues.

En réalité, je ne sais plus où est ma place.

20 octobre

J'ai dit à ma psy :

— Il faut que je trouve un moyen de me mettre à la bonne distance.

— À distance de quoi ? m'a-t-elle demandé.

— De tout.

Je me sens assaillie, submergée, ensevelie. Et impuissante.

J'aime bien dire « ma psy », il y a quelque chose d'un peu comique, dans cette locution, je ne sais pas pourquoi, je ne peux le dire sans une forme d'autodérision ou de second degré.

Ou bien est-ce que je n'arrive pas totalement à y croire ?

Croire à quoi ? me demanderait-elle, si elle pouvait lire ces lignes.

Je dis « ma psy » mais je ne l'ai vue que quatre fois.

Elle me donne envie de trouver les mots justes pour décrire ce que j'éprouve, d'inventer des images. Elle me donne envie de combattre l'anxiété du matin, et

celle du soir. Ou de les apprivoiser. Elle me donne envie de retourner dans les pièces sombres de la mémoire, là où sont enfermées les vraies blessures.

22 octobre

Hier, Grégory fêtait son anniversaire. Je n'avais aucune envie d'y aller. Mais je l'aime beaucoup et je ne voulais pas le blesser. J'étais un peu à court de prétextes plausibles pour y échapper.

Il avait invité beaucoup de monde, des gens de l'agence, des amis à lui, d'ici ou d'ailleurs, parce que partout où il passe, il se fait des amis. Grégory est l'être le plus sociable, et sans doute le plus sain, que je connaisse. Avant, je ne ratais jamais une occasion d'aller à l'une de ses soirées. Maintenant, c'est devenu une épreuve : faire bonne figure, se fondre dans le groupe, se mettre au diapason de l'humeur des autres. Cela requiert une énergie que je n'ai plus.

Quand je suis arrivée, une copine de Greg – du temps où ils étaient ensemble à la fac je crois – est venue me voir.

— Il paraît que tu bosses avec Greg ?

— Oui, ai-je répondu sans enthousiasme.

J'ai failli ajouter : laisse-moi d'abord avaler deux ou trois verres avant de parler. Cela n'avait rien de personnel, mais je ne me sentais vraiment pas d'attaque.

J'ai essayé de sourire puis je me suis dirigée vers les boissons. Elle m'a suivie.

Le premier verre m'a réconfortée, je me suis dit que j'allais y arriver – entrer dans le mood de la soirée, me fondre dans le décor, faire bonne figure –, à côté de nous il était question du prix hallucinant des loyers et de l'impossibilité pour les jeunes adultes d'acheter à Paris et dans les grandes villes en général, un sujet qui revient inlassablement dans nos échanges, et des garanties insensées que l'on demande à des jeunes adultes de vingt-cinq ou trente ans – comme si cette conversation elle-même, se heurtant à l'impasse du constat, ne cessait d'être recommencée.

Ensuite, Greg a raconté une anecdote, qui durait assez longtemps. À en juger par la tonalité de sa voix, et la mine hilare de l'auditoire, il s'agissait d'une histoire drôle. Je suis restée près de Myrtille, sa copine de fac, mon verre à la main, mais je n'arrivais pas à écouter. Au moment de la chute, quand tout le monde a éclaté de rire, j'ai ri aussi.

Tout le reste de la soirée est flou. Chaque minute s'est évaporée.

Ce matin, nous avons reçu sur le groupe WhatsApp *Apéros bourratifs* une trentaine de photos, émanant de différents convives, et la vidéo de Greg soufflant ses bougies. Par chance, je n'apparais sur aucune des images, à l'exception d'une où je suis de dos. Je ne sais pas comment j'ai réussi à y échapper. En revanche, on me voit sur la vidéo des bougies, bord cadre, certes, mais il faut bien admettre

que ce n'est pas ce qui s'appelle faire bonne figure : j'imagine que j'aurai à peu près la même tête à l'enterrement de mes parents.

J'espère que Greg ne remarquera pas ma triste mine, je pensais être hors champ.

23 octobre

Hier, j'ai écrit « hors champ » et c'est incroyable comme ces mots ont résonné. Au point d'en vérifier sur internet la définition exacte.

C'est exactement là où je me trouve. Je ne suis plus dans le cadre, mais pas très loin non plus. Je suis à l'extérieur de l'image tout en continuant, non sans mal, à maintenir un lien avec elle. Mais le dialogue que j'entretiens avec ceux qui sont à l'intérieur, ceux qui évoluent dans le champ, me paraît de plus en plus brouillé. C'est comme un langage dont je perdrais peu à peu le vocabulaire usuel ou les règles élémentaires. Un langage abîmé, dont la syntaxe m'échappe.

Il faudrait peut-être que je m'éloigne davantage, ou que je rompe tout à fait.

26 octobre

Il y a quelques mois, une application « Journal » a surgi sur mon écran lors d'une mise à jour de mon smartphone. J'ai demandé autour de moi, tous ceux qui possèdent le même ont vu cette icône apparaître sans l'avoir cherché. J'ai ouvert l'appli, une ou deux fois par curiosité, mais je ne l'avais jamais utilisée.

Ce matin, je me suis penchée sur la question : puisque j'utilisais le téléphone pour écrire, peut-être était-ce plus simple, plus ludique que les Notes.

L'application consigne une partie de mes actions et de mes déplacements et m'incite ensuite à les commenter.

Mais elle ne s'arrête pas là. Tel un coach de vie, elle me propose des thèmes, des exercices, me suggère des sujets de rédaction :

« Choisissez un moment de cette semaine qui vous a appris quelque chose. De quoi se souviendra votre futur vous ? »

« Quelle expérience a eu le plus d'impact sur vous l'an dernier ? Que s'est-il passé ? »

« Quelle habitude aimeriez-vous changer ou revoir ? En quoi cela améliorerait-il votre qualité de vie ? »

« Décrivez une chose que vous avez apprise sur vous-même. Comment pouvez-vous vous servir de cette leçon pour relever un défi auquel vous faites face actuellement ? »

J'ai eu envie de dire à mon téléphone : de quoi je me mêle ?
Ou : Fuck you.

30 octobre

Que veulent vraiment nos téléphones ?

7 novembre

Cela ne s'arrête donc jamais ? « Mon père, ma mère », « ma maman, mon papa »... À vingt-neuf ans, sérieusement, est-ce toujours le sujet ?
Peut-être faut-il le prendre à bras-le-corps, s'y coller une bonne fois pour toutes, pour s'en débarrasser...
— À bras-le-corps ? a dit ma psy.
Car j'y suis retournée.

10 novembre

Je crois que j'ai retrouvé quand la fleur est apparue. La toute première fois que j'ai remarqué le premier trait, le premier pistil.

Je voulais voir le directeur de l'agence depuis plusieurs jours pour lui parler d'une difficulté que je rencontrais avec un couple de clients réguliers. Je perdais un temps fou avec eux, à écouter leurs exigences, à construire des voyages, des circuits, des moments insolites, mais chaque fois que j'arrivais au bout d'une proposition, ils changeaient d'avis. Soudain, ils avaient envie d'une autre expérience, d'une autre destination. Je restais aimable, mais je ne savais pas comment me sortir de cette situation.

Le bureau du directeur est sur un autre site, mais il passe au moins deux fois par semaine. J'ai envoyé des messages, sollicité des rendez-vous, à plusieurs reprises, et appelé plusieurs fois son assistante, sans obtenir de réponse.

Et puis le couple a écrit au directeur, pour se plaindre que l'agence n'était pas en mesure de leur proposer un voyage à la hauteur de leurs attentes. Le directeur m'a convoquée aussitôt.

Le lendemain j'étais dans son bureau.

— J'ai pris l'initiative de vous rencontrer, chère Romane, car il semblerait qu'il y ait un problème avec les Sénéchal.

L'initiative ? Les bras m'en sont tombés.

Est-ce le langage qui a si peu d'importance ? Ou bien la vérité ?

15 novembre

À propos de ses récentes déclarations, dont il avait été prouvé qu'elles étaient fausses, la ministre avait réaffirmé qu'elle n'avait pas menti, mais que « la réalité lui avait donné tort ».

Était-ce juste une pépite pour les humoristes, un sujet de philosophie, ou un gouffre immense qui s'ouvrait sous nos pieds ?

20 novembre

Hier je suis allée au cinéma avec Grégory. Il s'ennuie le soir depuis qu'Anton est parti à Nice pour travailler. Pour une fois, j'ai accepté d'enchaîner avec lui sur une séance à vingt heures en sortant de l'agence.

Un type d'une quarantaine d'années est arrivé après nous, il a dit bonjour à tout le monde avant de s'asseoir, comme s'il rejoignait une réunion de travail. « Bonjour, bonjour, bonjour », nous regardant un par un, tendant la main à ceux qui étaient accessibles. J'ai toujours eu une tendresse pour les gens dont le comportement, s'il est inoffensif, est inapproprié. Le type s'est ensuite copieusement frotté les mains au gel hydroalcoolique. Puis il a sorti son goûter, des Pitch, un genre de beignet industriel sous sachet que j'adorais dans mon enfance.

En sortant du cinéma, nous avons bu un verre à La Malice.

23 novembre

Ce matin dans le métro, un type crie à la cantonade : « Foutez-moi la paix, je suis mort ! »

J'ai pensé à cette phrase que j'avais dite, paraît-il, à mon père, le jour où ma mère est rentrée de l'hôpital : « Maman est revenue mais il n'y a personne dedans. »

24 novembre

Ces gens qui te font croire que tu es leur unique confident, qu'ils tiennent tant à ton regard, à ton avis, à ton amitié. Ils te confient un secret, quelque chose qu'ils n'ont dit « qu'à toi ».

Et puis tu découvres que tout le monde le sait.

28 novembre

Chloé m'a téléphoné. Nous essayons l'une et l'autre de reprendre le cours des choses. De retrouver le duo de l'amitié.

Mais depuis nos vacances interrompues, la note est fausse. Nous ne parvenons plus à nous accorder : ni les voix ni les violons.

Nous pouvons faire semblant, ou plutôt faire « comme si », nous avons suffisamment joué la partition pour feindre l'harmonie, mais en réalité, cela dissone.

Je suis partie parce que je ne supporte plus ces petites agressions déguisées en boutades. Parce qu'il y a trop de sous-texte, de non-dit, et que cela produit un grincement que moi seule semble entendre.

Ou bien c'est moi qui suis devenue sourde et qui me trompe de combat.

2 décembre

Chloé est venue passer le week-end.

Nous avons marché, été au cinéma, dîné dans un resto coréen qu'elle avait repéré, très bien noté sur Google, visité une expo.

J'aurais aimé lui dire combien tout cela me coûte, désormais. Chaque geste, chaque conversation, chaque tentative pour se comprendre. J'aurais aimé lui dire cette impression qui m'assaille, cette impression d'avoir dilapidé tous mes stocks : de gentillesse, de courage, de volonté.

J'aurais aimé déposer à ses pieds ce moment nu où il faut accepter de se taire, ou simplement de dire : je ne peux plus.

Au lieu de quoi, je me suis empêtrée dans le rôle de l'amie de longue date qui tient la route, la barre, le bon bout.

Fidèle au poste.

Et puis, après son départ, je n'ai cessé de tout passer en revue. Pourquoi j'ai dit ça, pourquoi j'ai fait ça, pourquoi j'ai ri, pourquoi je n'ai pas répondu, pourquoi je n'ai pas relancé... Deux jours revisités, à évaluer la qualité de ma prestation.

Sensation, malgré les efforts fournis, de ne pas avoir été à la hauteur.

7 décembre

En triant des affaires, j'ai retrouvé l'agenda Diddl de ma dernière année de collège, sur lequel je notais, à côté des devoirs scolaires, quelques événements

plus intimes.

Je suis sortie trois mois avec Fabrice Pajak. Et non pas trois semaines comme dans mon souvenir.

Chloé avait raison.

J'étais persuadée que cette histoire avait duré beaucoup moins longtemps. Ma mémoire l'a tronquée, sans doute parce que rouler des pelles avec nos appareils dentaires m'avait assez vite dégoûtée.

Et si aucun de nos souvenirs ne pouvait être considéré comme fiable ?

10 décembre

Hier soir c'était l'anniversaire de Josef. Depuis deux ou trois ans, les gens de mon âge n'ont jamais autant fêté leurs anniversaires. Avant, on se contentait de marquer les dizaines mais dorénavant chaque année doit être célébrée, comme si chaque année était en soi une victoire sur le désordre. Ou bien est-ce juste une manière de prolonger l'enfance ? De raviver nos souvenirs d'après-midi festifs, de gâteau au yaourt et de pêche à la ligne ?

C'est chez Josef que j'avais rencontré Loïk.

Je m'étais assurée qu'il ne serait pas là cette fois, sinon je n'y serais pas allée. Il paraît qu'il vit désormais à l'étranger.

J'ai été folle de lui.

Oui, j'ai cru à tout. J'ai cru à ses mots, à sa voix, à son sourire.

Il était si proche, si malin, si affûté. J'ai cru qu'il savait, j'ai cru qu'il avait compris, j'ai cru que c'était lui.

La plénitude, l'excitation que l'on ressent, à ce moment-là, quand on croit avoir trouvé.

Une drogue. Délivrée à doses régulières, calculées. Le corps s'habitue, le cœur aussi. Il en redemande.

Et puis un jour, ça s'arrête. Brutalement, sans prévenir.

Fin de la partie, du libre-échange, fin de non-recevoir.

Sensation de manque, à devenir folle.

Et puis le temps passe et apaise, malgré tout. J'aurai au moins appris ça. Car ce n'est pas seulement un lieu commun, un mantra, un vœu pieux : en matière de chagrin d'amour, le temps console, quoi qu'on en dise.

Je ne suis pas la seule fille à avoir croisé un vampire.

Pas assez lucide. Pas assez consciente. Pas assez vigilante. Malgré tout ce qui se dit, se *partage*.

Une fille en noir, très belle, est venue me voir à la fin de la soirée. Elle m'a dit qu'elle connaissait Loïk, qu'elle était proche de lui. Elle avait entendu parler de moi. De notre histoire. J'ai juste dit : « Je n'appellerais pas ça une histoire. » Erreur fatale. C'était le signal qu'elle attendait. Elle avait envie de me raconter une autre version. Celle de Loïk. Elle en mourait d'envie. Car Loïk lui avait confié combien il avait été amoureux et combien il avait été malheureux. Tout avait bien commencé, oui, il l'avait dit, une vraie rencontre, sensuelle, émotionnelle, et puis il avait eu de graves soucis, de ceux qu'on ne peut pas partager, auxquels je m'étais montrée indifférente. J'étais même partie en vacances, en le prévenant à peine. J'étais partie au moment où il avait besoin de moi, et il y avait vu un signe, un avertissement, ou la preuve évidente du déséquilibre dans lequel évoluerait notre relation si elle devait se prolonger. Il avait compris que je n'étais pas capable de l'aimer comme il le souhaitait, comme il l'attendait.

Je suis restée sans voix. J'avais du mal à respirer. La musique était soudain beaucoup trop forte, j'ai fini par demander : « C'était quoi les graves soucis ? »

La fille en noir l'ignorait.

Je me suis éloignée, c'est tout ce que j'étais en mesure de faire, je n'avais pas la force de répondre, ni de donner ma version.

J'ai pris mon manteau et je suis rentrée chez moi.

Quand je me suis couchée, j'ai pensé : donc on peut dire n'importe quoi. On peut réinventer l'histoire, la transformer, se donner le beau rôle ou celui de la victime, si on y tient.

Chacun voit midi à sa porte, dit le proverbe. Mais peut-on au moins s'accorder sur ce que signifie « midi » ? Ou trouver une porte suffisamment large pour que nous puissions tous y entrer ?

15 décembre

Bien sûr, il faut pouvoir se regarder dans le miroir, tenir debout. Rassembler ce qui est éparpillé, ce qui dépasse, mettre de côté ce qui blesse. Construire une version de nous-mêmes que nous pouvons montrer au monde.

Il faut sans doute accepter que la vérité n'est pas une et univoque, qu'elle n'est gravée nulle part, que chacun a besoin de construire la sienne. Que chacun a besoin de chercher un sens et une cohérence à son propre récit.

Mais s'il n'y a pas de récit objectif, si nous pouvons offrir à chacun une version différente de nous-mêmes, si le socle même de nos souvenirs est défaillant, si les

témoins se contredisent, qu'avons-nous à partager ?
Qu'avons-nous en commun ?

17 janvier 2025

Des semaines sans écrire.

Je suis allée voir mes parents, je leur ai demandé de raconter.
Ça ne colle pas. Les deux versions ne se rencontrent pas. Ce sont deux droites parallèles que rien ne peut détourner de leur direction.
Même avec le temps, même face à leur fille devenue adulte qui clame son besoin de savoir, ils sont incapables de faire en sorte que ces lignes puissent se frôler si ce n'est se rejoindre, ne serait-ce qu'une fois.

Je ne saurai donc jamais ce qui s'est passé. La chronologie des causes et des effets. Les actes et leurs conséquences. Ce qui a réellement eu lieu et ce que la douleur a transformé. Ce qui a été dit, amplifié, et ce qui est resté sous silence.

Aujourd'hui, ils se foutent bien de ce qui est vrai et de ce qui ne l'est pas. C'est le cadet de leurs soucis.

S'en souviennent-ils ? Je n'en suis pas si sûre. Chacun a créé son propre récit et a fini par y croire. Y croire fermement. Définitivement.

J'aimerais pouvoir ouvrir une boîte, un livre ou une fenêtre, et entrevoir – ne serait-ce qu'un instant, une seconde, un éclair – la vérité. Je suis sûre que je reconnaîtrais cette lumière, même fugace, et je me dirais : c'est ça. Voilà donc exactement ce qui s'est passé.

À partir de là, je pourrais poursuivre ma route, délivrée de cet abîme de doute, d'incompréhension, de culpabilité, qui ne me quitte jamais.

Je pense à tous ces enfants qui, comme moi, ont grandi avec deux versions différentes. Deux vérités contradictoires. Peu importent les dimensions de l'histoire, sa singularité ou sa banalité.

Je pense à tous ces enfants qui ont grandi avec cette dissonance. Et qui ont dans l'oreille, à tout jamais, ce sifflement aigu.

Un larsen.

23 janvier

Je ne sais pas pourquoi chaque journée me laisse un sentiment de défaillance. La mienne.

26 janvier

Depuis quelque temps, je ne supporte plus les conversations anecdotiques, les phrases toutes faites qui servent à meubler, à déjouer les pièges ou à contourner les sujets qui fâchent. Toutes ces phrases stupides, insipides qu'on dit dans une journée, parce que nous avons peur du silence ou du conflit. Elles me sautent à l'oreille, je ne peux m'empêcher de les isoler de leur contexte, de les priver de leurs circonstances atténuantes, ce qui les rend plus stupides encore.

Aujourd'hui je me suis entendue dire :

« C'est sûr, on a tellement besoin de lumière. »

« Il y a des gens qui préfèrent les chiens et d'autres qui préfèrent les chats. »

« J'espère qu'on aura un bel été. »

28 janvier

Les gens qui ne posent pas de question.

Les gens qui en posent mais n'écoutent pas la réponse.

Les gens qui te posent plusieurs fois la même question jusqu'à obtenir la réponse qu'ils attendent.

30 janvier

Les gens que je côtoie, pour la plupart, ne se séparent jamais de leur smartphone. Nous ne pouvons plus renoncer à cette possibilité d'être là, quel que soit le lieu, et d'échanger avec ceux qui n'y sont pas... Illusoire don d'ubiquité. Dangereux sentiment de toute-puissance. Car il nous faut désormais conjuguer plusieurs réalités : celle où nous sommes, mais aussi celle que nous partageons avec une multiplicité de contacts, d'amis, plus ou moins lointains, qui composent cette constellation réelle et virtuelle que je ne parviens même plus à me représenter.

Je n'arrive plus à être ici et ailleurs en même temps.

À mener de front toutes ces conversations.

Cela m'épuise et me disperse.

1^{er} février

Peut-être qu'il arrive un moment où il faut être capable d'affirmer sa position : refus du combat et des règles du jeu.

Choisir de s'extraire plutôt que d'entrer dans la mêlée.

2 février

J'aurais aimé vivre dans une autre époque, plus lente, plus limpide.

3 février

Je ne vois plus que ça. Je n'entends plus que ça.

Le nombre de moments, de situations où les gens te donnent une version différente de celle que tu as vécue. Dont tu te souviens. Tu évoques le canapé jaune, ils sont persuadés qu'il était bleu. Tu es certaine que ça se passait en hiver et ils t'assurent que c'était l'été. Ils se souviennent que tu étais là, alors que tu n'étais pas là. Ils prétendent que tu n'as eu aucune réaction alors que tu te souviens parfaitement de ta voix aiguë et de tes sanglots mal contenus.

Parfois ce sont juste des détails sans importance, impossibles à accorder, parfois c'est le fond même de l'histoire, sa raison d'être.

Le nombre de gens qui te racontent plusieurs fois la même histoire, oubliant qu'ils te l'ont déjà racontée, mais chaque fois y ajoutent un élément sensationnel ou valeureux, pour t'impressionner. Ou qui omettent celui qui révèle leur faiblesse ou leur responsabilité.

Le nombre de gens qui se réinventent sans cesse au gré de leurs récits.

Moi aussi. Sans le vouloir, sans m'en rendre compte : je métabolise, je transforme, je tamise.

Naïvement, je rêve d'un outil, une sorte de télescope ou de microscope, qui nous permettrait d'examiner le passé. Un outil dont la performance ne pourrait être remise en question. Et chaque fois que nous aurions des doutes, des différends, chaque fois qu'il nous faudrait trancher quant à l'exactitude de nos souvenirs, quant à la chronologie des événements, ou même leur réalité, nous pourrions regarder et obtenir une réponse.

La plupart du temps, en l'absence de matériel adéquat, nous ne pouvons rien prouver. Chacun campe sur sa version, sa vision, et rumine dans son coin. Au fond, les souvenirs ne se partagent pas.

Faute de mieux, le dictaphone de mon smartphone se révèle assez utile. Après avoir enregistré mes parents, j'ai commencé à enregistrer des échanges, des conversations. Les gens vivent tellement avec leur téléphone à portée de main, que l'objet passe complètement inaperçu.

Le soir, quand je rentre chez moi, je réécoute. Si rien d'important ni de discutable n'a été dit, rien qui me semble pouvoir faire l'objet d'une révision, rien qui puisse être remis en question, j'efface.

Sinon, je conserve le fichier.

J'aime cette idée qu'il reste une trace de ce qui a eu lieu, qui n'est ni une interprétation, ni un ressenti, mais une captation du réel, pour l'instant incontestable.

6 février

Bu un verre rapide avec Greg à La Malice. Il s'inquiétait pour moi.

Les deux acolytes qui refont le monde le samedi soir étaient là, à leur place. Il y a quelque chose qui me touche dans la manière dont ils s'écoutent l'un et l'autre, j'ai rarement vu ça.

8 février

Hier soir, j'ai dîné chez Garance. Il y avait Greg, Josef et Tania (je ne peux pas m'empêcher de me demander, chaque fois que je les vois ensemble, ce qu'elle fout avec ce mec).

Comme d'habitude, nous commençons par discuter de séries ou de vidéos d'humour, nous rions par réflexe ou par nécessité, nous échangeons quelques anecdotes ou quelques conseils, et puis il arrive un moment où nous ne pouvons plus faire semblant. Faire *comme si de rien n'était*, comme dirait ma mère, comme si le dehors n'était pas en train de s'effondrer sous nos yeux.

C'est souvent Garance qui jette le pavé dans la mare ou qui ouvre le débat. C'est pour ça que je l'aime. Je crois qu'elle ne supporte pas l'idée que nous puissions rester dans notre bulle, si imperméables (en apparence), si protégés. Elle a raison. Nous sommes abîmés bien plus que nous voulons l'admettre. Nous nous croyons capables de faire le tri, de séparer les corps huilés des cadavres, les photos de plages de celles des villes en ruine, mais en réalité nous sommes sidérés. Et l'enchaînement de ces images, la rapidité avec laquelle elles se succèdent nous entaillent profondément.

Oui, nous sommes entamés. Tous. Mais pas tous conscients de l'être.

S'est ensuivie une discussion stérile, que nous rejouons régulièrement.

Je n'ai rien dit parce que cela ne sert à rien.

Oui, bien sûr, j'ai peur pour l'eau, le climat, la planète, peur pour la paix et la démocratie. Je sais les menaces qui enflent, grondent, se rapprochent, et que pour certaines, le compte à rebours est lancé depuis bien longtemps.

Mais j'ai peur d'une menace plus grande encore, qui les englobe toutes, capable de les décupler tout en ayant le pouvoir de les rendre invisibles : j'ai peur que nous devions désormais douter de tout.

9 février

Parfois j'ai l'impression que nous sommes nostalgiques d'une époque que nous n'avons pas connue. Nous voudrions être nés dans les années soixante-dix, avoir dansé sur les tubes des années quatre-vingt ou quatre-vingt-dix, et avoir eu trente ans en l'an 2000.

Nous sommes nostalgiques d'une vie qui n'a jamais été la nôtre ou si peu. La vie d'avant. Avant la numérisation du monde.

10 février

Je suis passée voir mon père. À l'improviste.

Je sais qu'il n'aime pas ça. Mais si je l'avertis, il se prépare, il anticipe, il prévoit nos sujets de discussion et l'ordre dans lequel nous les aborderons, je le soupçonne même de les noter sur post-it, une manière sans doute de conjurer l'angoisse que provoque chez lui l'idée de nos tête-à-tête. Mais cela nuit quelque peu à la spontanéité.

Quand je suis arrivée, il s'est esclaffé :

— Ah, une revenante !

Il prétendait m'avoir appelée plusieurs fois depuis notre dernière entrevue, sans obtenir de réponse de ma part.

Je n'avais aucun souvenir que mon père ait tenté de me joindre (d'une manière générale, c'est plutôt moi qui prends l'initiative).

Mais il était très sûr de lui et prétendait m'avoir téléphoné au moins deux fois, voire trois.

— Fais voir ton journal d'appels, j'ai dit.

Il m'a tendu son téléphone. Vu qu'il s'en sert peu, la liste remontait jusqu'à deux semaines plus tôt. Aucune trace de mon numéro n'y figurait, ni en appel sortant, ni en appel entrant.

Non mais.

Il va donc nous falloir consigner des preuves de ce que nous disons, de ce que nous faisons.

Être capables de trancher entre nos vérités alternatives.

20 février

Ce matin, je me suis réveillée dans un monde parallèle.

Le président des États-Unis a déclaré que l'Ukraine n'aurait jamais dû commencer la guerre contre la Russie.

Voilà. Nous y sommes. Greg a raison. Et ce n'est que le début.

21 février

J'ai le sentiment de dériver loin du bord, loin de la surface où s'agitent mes amis, loin de leurs gestes vains et de leur voix qui se perd. Là où je me trouve l'horizon n'est pas plus large, ni plus clair, aucune promesse ne se dessine au-dessus des lignes de fuite, je n'espère rien d'autre que le silence.

Je regarde les autres s'éloigner, je distingue leurs rires et leurs éclats de voix, certains m'appellent, inquiets de me voir rétrécir, je me contente d'un signe de la main, pour les rassurer.

Un courant puissant m'entraîne vers le large, je n'ai plus la force d'aller contre. Je le laisse faire.

22 février

Small talk encore (entendu cette fois) :

« Les gens ne se rendent pas compte. »

« Les gens sont mal élevés. »

« Les gens font n'importe quoi. »

23 février

Il faut qu'on arrête de dire « les gens ».

« Les gens », cela n'existe pas.

24 février

Depuis quelques jours j'ai l'oreille droite qui se bouche dès que je sors de chez moi. J'ai déjà connu ce phénomène il y a quelques années, quand j'étais toute jeune fille, mon oreille (la même) se bouchait sous l'effet du stress : au moment de prendre la parole en public, ou lors d'une simple conversation au sein d'un groupe d'amis, quand il s'agissait d'avoir l'air cool ou simplement de donner son opinion. On m'avait parlé d'acouphènes ou de spasmophilie.

Aujourd'hui le phénomène se produit de manière systématique lors du passage du dedans au dehors. Quelle que soit l'heure à laquelle je sors de chez moi. L'obstruction provient du cou ou de la mâchoire, je ne sais pas l'écrire autrement, quelque chose se bloque, ou se ferme, qui provoque ensuite cette sensation désagréable d'être piégée dans une boîte en plastique. S'ensuit une perception amplifiée de ma propre voix, de ma respiration, de mes battements cardiaques. Très désagréable. Il semblerait qu'il s'agisse d'une inflammation de la trompe d'Eustache, laquelle peut être provoquée par le stress.

Sensation extrême d'isolement. Je suis sourde d'une oreille, et muette par la force des choses (je déteste parler quand je m'entends ainsi).

Cela plairait à ma psy.

« De quoi vous protégez-vous ? » me dirait-elle sans doute.

25 février

Comment résister à l'époque quand celle-ci nous submerge d'émotions, de sensations, qu'elle nous gave de fake news et d'amis virtuels ? Quand elle a rendu le mensonge si semblable à la vérité ?

Nous devons nous préparer à avancer dans le noir, sans repère et sans certitude. À vivre dans un autre monde, un monde illisible dont nous n'aurons pas les clés.

Nous avons ri de voir le pape en doudoune blanche, et le président de la République ramassant des déchets avec un gilet orange. Nous nous sommes moqués de cette femme qui a cru que Brad Pitt était tombé amoureux d'elle.

Mais bientôt, nous ne rirons plus. Nous serons ensevelis sous un torrent d'images, d'histoires, d'informations, parmi lesquelles nous ne saurons plus distinguer la vérité du mensonge. Bientôt nous ne serons plus capables de savoir si une voix est humaine, si une photo est intacte ou a été modifiée, si l'image d'une vidéo est réelle ou a été générée à partir de rien.

Nous ne saurons plus reconnaître la mystification et encore moins la prouver. N'importe qui pourra dire ou brandir n'importe quoi, et nous n'aurons plus aucun

moyen de vérifier. Nous ne saurons plus détecter le mensonge, car il ne laissera plus de traces.

Chacun campera sur son pré carré, s'enfermera dans son bunker, armé de ses preuves dont nul ne pourra vérifier la véracité.

Pourrons-nous regarder une scène de rue, de guerre, d'attentat, sans avoir peur d'être trompés ?

Quel témoin, quel rescapé, quel survivant pourrons-nous croire, quand il pourra avoir été créé de toutes pièces ?

Quelle vue de la Terre ou du corps des hommes, quelle image microscopique ou macroscopique pourrons-nous étudier ?

Pourrons-nous écouter un discours scientifique, historique, sans douter de son exactitude ?

26 février

Comment ne pas nous perdre dans la multiplicité de nos identités numériques, sociales, amicales, professionnelles ?

27 février

Un jour, peut-être, je serai capable d'éteindre mon smartphone, comme s'il n'avait pas encore été inventé.

28 février

La nuit, quand je me réveille, je me demande dans quel monde nous allons devoir apprendre à vivre.

Nos smartphones s'enrouleront autour de nos poignets, s'accrocheront comme des pin's à nos vêtements ou seront implantés dans notre corps. Nous serons en lien avec la terre entière mais nous aurons perdu la capacité de nous parler et de nous écouter.

Nous ne serons plus capables de nous accorder sur des connaissances communes, des informations communes, ni même sur des faits simples, minimaux.

Nous n'aurons plus aucune certitude, nous ne saurons plus où poser notre regard, ni à qui accorder notre confiance.

Nous choisirons nos dieux, nos idoles, nos chapelles et devrons les suivre, aveuglément.

Nous ne pourrons plus dire « il faut le voir pour le croire » et nous serons nostalgiques du temps où cette expression signifiait quelque chose.

Nous devons apprendre à vivre dans un monde privé de vérité.

1^{er} mars

Hier soir, Greg avait organisé un apéro. Il a du mal à rester seul. Il a besoin de voir du monde, de faire diversion. C'est lui qui le dit.

Une fois installée sur son canapé, j'ai enregistré la conversation. Je commence à devenir assez habile. Et puis je suis partie aux toilettes. J'avais laissé mon téléphone sur la table basse.

Quand je suis revenue, le malaise était palpable. Sensation très désagréable. On se demande toujours si l'ange passe par hasard ou s'il est le fruit de la gêne. Je me suis dit que je mettais fin à un échange qui ne pouvait se poursuivre en ma présence, et puis je me suis dit que je me faisais un film. Mais je suis partie peu de temps après.

Une fois rentrée chez moi, j'ai écouté le fichier.

Josef est un con, je m'en doutais, ça a le mérite d'être clair.

Quand j'étais petite, je ne comprenais pas le décalage qui existait entre le discours des adultes et leur comportement. À l'époque où ils vivaient encore ensemble, mes parents parlaient parfois de leurs amis ou de certains membres de la famille (« il est radin », « elle radote », « il est insupportable », « elle arrive toujours les mains vides », « il n'écoute pas les autres », etc.), mais une fois qu'ils se trouvaient de nouveau en leur présence, rien ne transparaissait. Mes parents se montraient des plus aimables au contraire, et moi je ne comprenais pas comment c'était possible : dire une chose et faire autrement.

Je ne suis pas loin de me poser les mêmes questions aujourd'hui, pourtant je ne suis plus une petite fille. Au fond, il s'agit juste d'accepter les codes de la comédie sociale, le jeu nécessaire des apparences.

En rentrant de la soirée de Greg, à pied, j'ai pensé à un passage du *Soulier de satin* que nous avons étudié au lycée avec Chloé, et dont nous avons joué certaines scènes à l'atelier théâtre.

M'est revenu ce vers qui me bouleverse (il faut que je le retrouve pour être sûre de la citation).

De mémoire : « *N'est-ce rien que ce rien qui nous délivre de tout ?* »

2 mars

Voilà de quoi j'ai peur : passer les cinquante prochaines années en jogging fatigué, avachie sur un canapé, la nuque cassée en deux, les yeux rivés sur un écran, la tête saturée d'images insoutenables et de vérités alternatives.

Je parle de cette sensation d'avaler des poignées de sable sans avoir rien demandé.

2 mars encore

Entendu quelque part cette phrase d'Alain Damasio : « Continuez à vous géolocaliser, moi je déguerpis. »

3 mars

Partir sans prévenir parce que je n'ai pas la force d'expliquer.
Partir légère, sans attache, sans fil. Sans nostalgie et sans regrets.

5 mars

Il arrivera un moment où nous n'en pourrons plus de nos photos de profil, de nos selfies à bout de bras, de nos commentaires à bout de souffle, de nos amis imaginaires, où nous n'en pourrons plus d'avancer ainsi, nus, surexposés, avec toutes nos données dehors, débraillées, livrées en pâture avec ou sans consentement, sur une toile illisible, truffée de pièges.

6 mars

Bientôt, je m'éloignerai de ma vie pour en vivre une autre, silencieuse et sauvage.
Je laisserai sur la table mes clés, ma carte bleue, mes papiers d'identité.
Je descendrai dans la rue, je croiserai des voisins, des commerçants et je leur sourirai, pour la dernière fois.
Je saurai où aller.
J'aurai trouvé un endroit, un refuge.
Je me tiendrai loin du brouhaha du monde, de sa cacophonie, de ses sirènes et de ses certitudes qui vacillent.
Je ne serai plus personne, ni moi, ni une autre.
Je choisirai ce temps d'absence, de retrait, d'effacement, ne serait-ce que pour savoir ce qui vaut la peine d'être vécu.

Un jour je me débarrasserai de tout ce qui pèse sur ma conscience, je m'allégerai de tout ce qui m'encombre, le réel comme le virtuel, un jour je partirai seule, avec mes questions et mes souvenirs, seule, avec mes doutes et mes vertiges, seule, avec pour seul bagage le désir de vivre ailleurs, autrement, seule, comme d'autres avant moi l'ont fait, parce qu'ils n'y arrivaient plus.

Un jour je laisserai quelque part les empreintes que je ne peux me résoudre à effacer moi-même, je les confierai au hasard, au vent, ou à la marée. Et je partirai, sans me retourner.

Pourquoi, pour qui, est-ce si important de laisser une trace ?

Il a lu d'une traite, sans pouvoir s'arrêter. La nuit qui a suivi, il a très mal dormi, les mots de Romane continuaient de résonner dans son sommeil, il lui semblait même entendre sa voix, d'aussi près que si elle était assise au pied de son lit, décidée à lui lire son journal ou son testament.

Il tente de l'imaginer, penchée sur l'appareil, ses pouces glissent sur l'écran, elle cherche la meilleure façon d'exprimer ce qu'elle ressent, ce qui l'effraie, et de décrire ce courant invisible qui l'emmène loin des autres. Quelque chose le touche dans la manière dont elle rédige ces fragments, sa candeur parfois, cette volonté de faire entrer la sensation et la réflexion dans un objet si petit et, au fond, si trivial.

À plusieurs reprises, il s'est demandé : est-ce que Léo dirait cela ? Est-ce que Léo pense comme cela ? Est-elle envahie par les mêmes peurs ? Quelques années seulement séparent sa fille de Romane Monnier et elles partagent, de fait, un avenir commun. Un avenir peu engageant, dont les trappes et les impasses ne suffisent pas à ralentir la folle marche du monde. « Merci pour la poubelle », ne manquerait pas d'ajouter Léo.

Lui, il vient d'une autre époque. Il a connu ce temps que Romane idéalise, ce temps d'avant la numérisation du monde. Mais aujourd'hui, il est là, lui aussi, à l'aube de celle qu'elle redoute. Plus nanti mais plus maladroit. Et s'il y réfléchit, il a peur des mêmes

choses. Sauf qu'il ne s'y attarde pas. Il a mis en place son propre système immunitaire. Il préfère aller et venir, ouvrir et fermer sa boutique, voir ses amis, boire des verres, aller au cinéma. Il écoute la radio tous les matins et en fin de journée, il lit la presse sur son téléphone. Des moments ritualisés qu'il concède à la folie des hommes, tandis que le reste du temps, il tente de s'en protéger.

Mais il connaît ce sentiment d'étrangeté, de décalage. Ce sentiment d'être en dehors. De l'autre côté. Et il sait combien il est tentant de tourner le dos au mur, à la vitre, au miroir, et de marcher droit devant soi, au risque de se perdre.

Il sait cela.

Dans les lignes de Romane, il reconnaît la voix de ceux qui dissimulent leur nuit intérieure, ceux qui connaissent la chute libre et la réversibilité de l'instant. Ceux qui, malgré tout, trouvent la force de vivre.

Il aurait aimé parler avec elle, à La Malice.

S'il avait su.

Quelles traces laisserait-il s'il mourait ou disparaissait aujourd'hui ? Une boîte à chaussures avec quelques reliques, le journal de son père retrouvé après la mort de celui-ci, trois ou quatre photos de ses parents, quelques cartes postales reçues quand il était enfant dont il n'a jamais eu le cœur de se séparer et, surtout, un océan de traces numériques, dispersées et fragmentées. Des messages, des e-mails, des contacts, des historiques de navigation, parmi lesquels il serait bien difficile de distinguer le personnel du professionnel, l'essentiel de l'insignifiant. Avec un peu de chance, Léo, qui sait qu'il utilise les trois lettres de son prénom comme code secret pour son ordinateur et sa date de naissance pour celui de son téléphone – malgré les recommandations de sécurité qu'elle a pu lui rappeler maintes fois –, y jetterait un œil puis renoncerait à fouiller dans ses archives. Sans doute se contenterait-elle de récupérer les photos.

Voilà à quoi il pense alors qu'il marche vers sa boutique.

Il pense à l'abondance des traces qu'il laisse malgré lui, que chacun laisse derrière soi, à leur volume exponentiel, ces traces parmi lesquelles il sera difficile d'isoler ce qui importe, ce qui fait sens, ce qui tient lieu de souvenir et mérite d'être transmis.

Il pense à ces gens qui ont perdu un proche et reçoivent chaque année des notifications automatiques de Facebook pour fêter son anniversaire, aux messages vocaux de son amie Sabine, morte d'un

cancer il y a deux ans, et à leurs innombrables échanges par SMS, qu'il n'a jamais pu se résoudre à effacer. Une conversation qui reste dans la mémoire du téléphone, comme s'il lui suffisait d'écrire pour qu'elle se poursuive. D'ailleurs, il avait songé à le faire, plusieurs fois, au tout début, quand elle leur manquait à tous terriblement. Un soir, il était même allé jusqu'à écrire « T'es où ? » à la suite du dernier SMS qu'il avait reçu d'elle. Et il l'avait envoyé.

Il pense à ces documents sur disquette qu'il n'a pas pu ouvrir, parce que le système actuel de son ordinateur ne reconnaît pas le lecteur externe qu'il a pourtant veillé à conserver, et à tous les CD-Rom qui seront bientôt muets. Il pense à cette obsolescence qui menace tout ce qu'il croit avoir préservé, faute d'en faire migrer les contenus vers d'autres supports, afin qu'ils restent accessibles.

Il pense aux jeunes générations dont la vie entière se joue en format numérique, à la faible valeur qu'elles semblent accorder elles-mêmes à ces échanges sans matière, qui s'envolent et s'évaporent.

Il pense à la difficulté d'archiver ce qui témoignera d'une époque, d'un mode de vie. Il pense à l'information noyée, rendue invisible, dans la masse des données, et à celle qui ne s'efface pas.

Il pense à ces millions de smartphones et aux traces qu'ils laisseront dans ce monde. Une empreinte multiple, pléthorique, à la fois tenace et volatile.

À partir du moment où Léo a eu quatre ou cinq ans, Thomas s'est demandé quelles images, quelles paroles, quelles sensations lui resteraient de son enfance. Quel serait son premier souvenir ? Se souviendrait-elle de la mère de Pauline ? Des premières fois où il est venu la voir ? Du studio où ils ont vécu ses premières années ?

Maintenant qu'elle est adulte et qu'ils ont parfois l'occasion d'évoquer le passé, il se rend compte qu'elle a oublié certains moments dont il était sûr qu'elle se souviendrait, alors qu'elle garde un souvenir très précis d'autres scènes, qui ne lui en ont laissé aucun. Par exemple, elle a oublié le jour où il a pleuré en découvrant que la chaudière était cassée (il était convaincu qu'il s'agirait pour Léo d'un traumatisme majeur), mais elle peut raconter en détail celui où il s'est fâché contre une dame qui pestait parce qu'elle chantait dans le train. Une dame que Thomas avait traitée de vieille conne.

Ce soir, alors qu'ils dînent tous les deux dans un petit restaurant près de chez elle, Léo raconte un autre moment qu'il se rappelle vaguement. Elle doit avoir cinq ans, ils se promènent au bois de Vincennes où ils retrouvent par hasard un copain de sa classe. Les enfants jouent, se houspillent, Thomas et le père du garçon marchent derrière eux. D'un coup, son copain tombe dans le lac. Il ne sait manifestement pas nager et se maintient avec difficulté à la surface. Tel un entraîneur sportif, le père le harangue depuis le bord : « Allez !

Allez ! Vas-y ! » Mais le garçon panique et commence à boire la tasse, sans que son père change de stratégie. Au bout de quelques secondes – un temps qu'elle ne sait pas évaluer mais qui lui avait paru interminable –, Thomas saute dans l'eau et ramène l'enfant au bord.

— Mon père, ce héros, conclut Léo en rigolant. Et tu te souviens de cet homme qu'on avait croisé dans la rue, poursuit-elle, entièrement nu ? Et sa femme qui essayait de lui mettre un vêtement sur les épaules... qu'il rejetait aussitôt.

— Ah oui, je m'en souviens très bien. Après plusieurs tentatives, elle avait réussi à l'envelopper d'un manteau.

— Alors on avait levé la tête et on avait vu leurs enfants, serrés l'un contre l'autre, qui regardaient la scène par la fenêtre. Ça m'avait bouleversée.

Il acquiesce en silence, l'image lui revient, intacte. C'est le moment qu'il choisit pour se lancer.

— Je voulais te dire quelque chose, que je ne t'ai jamais vraiment dit.

— Vas-y.

— Quand ta grand-mère est venue me voir, tu sais, les premières fois, pour que je m'occupe de toi, quand elle a su qu'elle était malade. Je n'ai pas dit oui tout de suite. J'avais du mal à le croire et... et... elle a dû demander un test génétique. Je voulais que tu le saches.

Léo éclate de rire.

— C'est ça, ton scoop ? Je m'en doutais bien, t'inquiète ! Mais qu'est-ce que ça change ? Moi je partirais en courant si on voulait me refiler un gosse !

— Tu le savais ?

— Oui, comme on sait certaines choses... confusément.

Un court silence s'installe tandis qu'elle déguste avec passion ses perles de coco.

— Mais tu sais aussi que tu es la plus belle chose qui me soit arrivée ?

— Mais oui, Map's, je le sais. Pas la peine de sortir les violons ! Tu veux goûter ?

— Non merci.

Elle lui sourit, il est désarmé par sa simplicité.

— Et puis, je voulais te dire autre chose, de plus important encore... qui risque de te remuer.

— Je t'écoute.

— Il y a quelques jours, sur YouTube, je suis tombé par hasard sur un reportage tourné au sein d'une communauté libertaire en Italie, dans les Pouilles... Et... je crois que Pauline vit là-bas. En fait, j'en suis sûr. C'est elle. On la voit très bien, elle parle de ses activités et le reportage date de 2023.

Cette fois, Léo accuse le coup. Il a déjà remarqué comme son visage pâlit, quand elle est émue.

— Tu savais que j'avais commencé à la chercher ? finit-elle par demander.

— Oui, je m'en doutais.

— J'ai fait appel à une association, mais ils n'ont rien trouvé.

Elle le regarde maintenant d'un air interrogateur, avide de détails. Il raconte ce qu'il sait de la communauté, son mode de vie, ses choix politiques, son activité agricole, viticole et boulangère. Léo l'écoute, visiblement bouleversée.

Un silence s'installe, qu'il ne sait comment rompre. C'est elle qui finalement conclut :

— On ira peut-être là-bas, l'été prochain, avec Sacha. Tu m'enverras le lien ?

Le double sens du mot est un coup de poing.

Il est tard quand ils sortent du restaurant, ils n'ont pas vu l'heure tourner.

— Promets-moi juste une chose...

— Vas-y...

— Que tu ne partiras jamais sans prévenir.

— Tu rêves !

Devant la vitrine, il la serre dans ses bras. Il y a tant de choses qu'il aimerait lui dire, mais les mots prendraient immanquablement une allure solennelle, emphatique, qu'elle déteste.

Alors il dit : « Fais attention à toi. »

Elle a l'air si forte. Si solide. Mais au fond que sait-il de ce qu'elle cache, par pudeur ou pour le protéger ?

Elle file en direction du carrefour, il regarde sa jolie silhouette qui disparaît sous la lumière jaune des lampadaires, et il pense à cette notion de propriété ou de possession que suggère la langue, avoir un enfant, comme si ceux-ci faisaient partie de notre patrimoine. Il aimerait trouver un verbe ou un pronom qui signifierait tout ce que les enfants, nos enfants, captent du dehors, ces influences, ces désirs, ces mots venus d'autre part, qui modifient, parfois profondément, leur personnalité et leur trajectoire. Oui, il faudrait trouver un mot qui raconte ce qui leur appartient en propre, cette part d'eux-mêmes irréductible et inaliénable avec laquelle ils nous parviennent, et ce qu'ils vont chercher ailleurs, fort heureusement.

Elle ira voir Pauline. Qu'il s'agisse des vivants ou des morts, il arrive un moment où il faut choisir entre l'indulgence et la colère, la compassion ou le ressentiment. Il arrive un moment où il faut savoir pardonner à ceux qui nous ont élevés comme ils ont pu, ceux qui

n'ont pas réussi à le faire, ou au contraire décider de s'éloigner à tout jamais.

Au moment de ranger le téléphone de Romane Monnier, il s'est dit qu'il fallait l'envelopper dans quelque chose, au minimum lui trouver un nid. Dans un placard, il a déniché une boîte à chaussures vide au fond de laquelle il s'est retenu de déposer un linge ou un peu de coton avant d'y installer l'appareil, comme il l'avait fait pour l'oiseau mort trouvé dans le jardin de sa grand-mère, quand il était enfant, qu'il avait tenu à enterrer.

Le téléphone est éteint, remisé sur l'étagère la plus haute de l'ancienne chambre de Léo, qu'il vient de décider de transformer en bureau. Il rallumera l'appareil une ou deux fois par an et le chargera pour entretenir la batterie.

Voilà. Ça y est.

Il pense à cette anecdote, l'une des rares transmises par son père, qu'il aime aussi raconter : malgré les mises en garde régulières de son médecin, son grand-père, le père de son père, fumait deux paquets par jour. Un matin, il annonce à sa femme et à ses enfants qu'il arrête. Il pose un paquet à moitié plein au-dessus du poste de télévision et déclare à la cantonade : « Ça, personne n'y touche. » Un an après, les cigarettes sont encore là. Trois ans après, elles sont toujours là. Au bout de cinq ans, il finit par jeter le paquet.

Thomas adore cette histoire. Pourtant, il n'a jamais très bien su comment interpréter le geste. Était-ce une façon pour son grand-père

de se défier lui-même, d'affirmer la puissance de sa volonté ? Ou une manière de considérer, au contraire, que le combat n'est jamais gagné ?

Il regarde autour de lui, son appartement lui paraît soudain très silencieux. Il n'a aucune envie de se rabattre sur son propre portable. Paradoxalement, le temps passé sur celui de Romane, hors connexion, l'a aidé à se libérer du sien. De cette attente sans objet, sans destination, jamais rassasiée. À s'extraire du flux. Combien de fois décidait-il de prendre un livre, le soir, quand il rentrait chez lui, et se perdait finalement sur un fil ou un autre, sous prétexte d'y jeter un œil ? Combien de fois attrapait-il son téléphone sans même y penser, et se laissait-il glisser dans ce temps fragmenté, discontinu, pixélisé, qui lui donnait l'illusion de tenir le monde entre ses mains ?

Le téléphone de Romane Monnier est à l'abri.

Il est temps pour lui de réinventer ses soirées.

C'est absurde, mais il a l'impression de sauter dans le vide.

Il a réservé un soir, sans avoir réfléchi, sans avoir rien anticipé, ni rien imaginé : une impulsion.

Il avait envie de prendre un train de nuit (le bruit du roulis, le sommeil léger, le réveil froissé dans un autre pays), il pensait à Barcelone mais il n'a pas trouvé. Le moteur de recherche lui proposait Vienne ou Berlin, il a choisi Berlin. Il a opté pour l'option voiture-lits : une à trois personnes par compartiment, *confort maximal* et *meilleur service*. Départ 19h12 et arrivée 8h26.

À partir de là – un billet aller-retour pris dans un moment d'absurde allégresse –, il a eu quelques jours pour s'organiser. Il a prévenu Léo de son départ et la boutique restera ouverte toute la semaine grâce à son ancienne alternante, qui a accepté de le remplacer.

Il traverse la gare de l'Est, le train est affiché voie 23.

Dans le compartiment, un homme aux cheveux blancs est déjà assis. Il porte un costume bleu marine et une chemise claire, il se tient droit, il a l'air d'un banquier ou d'un agent immobilier, pense Thomas, pourtant quelque chose dans sa posture, une décontraction, une nonchalance, l'oriente vers d'autres hypothèses – architecte, géomètre, retraité –, il a l'âge qu'aurait mon père, songe-t-il, tandis qu'il cherche où glisser ses bagages, avant de s'asseoir juste en face de lui. Cette pensée le surprend, il ignore par où elle s'est immiscée.

Comme Thomas s'inquiète que les lits ne soient pas dépliés, l'homme le rassure. Il connaît bien la ligne, le personnel passera plus tard pour installer la nuit. Ce sont les mots qu'il emploie, installer la nuit, et Thomas trouve cela beau et rassurant. Il peut aussi demander à être réveillé, et ils auront droit à un petit déjeuner.

Un peu plus tard, alors que le train est parti et que le paysage périurbain défile, ils échangent quelques considérations sur le confort des lits, la propreté des couvertures, et l'ouverture récente de certaines destinations à la concurrence de compagnies étrangères.

Et puis d'une voix douce, l'homme demande : « Et qu'est-ce qui vous amène ? »

La question est pour le moins étrange.

Est-ce qu'il n'aurait pas dû dire : « Où allez-vous ? » Ou bien : « Pourquoi voyagez-vous ? » Mais l'homme a dit « Et qu'est-ce qui vous amène » comme s'il était le propriétaire de la ligne, ou de l'entreprise ferroviaire, ou alors Thomas s'est trompé de porte et il est entré par mégarde chez un psy. L'idée le fait sourire. Mais l'homme l'observe et attend patiemment sa réponse. Thomas n'en sait rien, il est parti sur un coup de tête, juste pour prendre l'air, fendre l'air, il se sent un peu ridicule, la situation est ridicule, tout est si petit, si étroit, il faut faire attention à ne pas se cogner, quel âge avait-il la dernière fois qu'il a pris un train couchette, il ne s'en souvient pas et à présent il est seul face à cet homme aux formulations singulières, il fait presque nuit et il ne sait pas quoi répondre, ils ont quitté la région parisienne et une forêt se dessine maintenant dans l'obscurité, le type est peut-être une sorte de mage ou de fantôme, songe-t-il, et il a soudain envie de rire, mais ce serait tellement bizarre, voire inquiétant, de rire comme ça, sans raison, sans préambule, que l'idée même de rire d'une manière aussi impolie, déplacée, au moment où elle se forme lui donne une irrésistible envie de rire, c'est idiot, il ne va

quand même pas se mettre à rire bêtement, tout cela se passe dans un silence expectatif, il sent qu'il n'est pas loin de pouffer, tel un adolescent submergé par ses émotions, et soudain il prend conscience qu'il n'a jamais ri devant son père, jamais ri à gorge déployée, soudain il pense qu'il n'était pas possible de rire devant son père, que ce rire aurait fait offense à sa douleur, il pense à cette injonction silencieuse qu'il a respectée, intégrée même, au plus profond de lui-même, et c'est une vague de tristesse qui l'envahit maintenant, une incommensurable tristesse.

Il dit : « Ma mère est morte quand j'avais treize ans et mon père s'est suicidé quelques années plus tard, je crois que je n'ai pas su quoi faire de mon chagrin. »

Cette phrase qu'il vient de prononcer, venue de nulle part, le cueille, le soulève, et le projette avec violence loin de lui-même. Ou au contraire au-dedans. Et lui qui n'a jamais de larmes, voilà qu'il se met à pleurer devant cet homme, sans retenue. Il est le petit garçon qui appelle la cabine téléphonique du trottoir d'en face, il est le garçon qui entre dans l'appartement où gît un cadavre de plusieurs jours, il est le jeune homme quitté sans un mot, et celui qu'une femme malade attend au café d'en bas, il est ce père dont la fille chérie est partie pour vivre sa vie.

L'homme dit simplement : « Ah bon ? » Et c'est vraiment une question.

Alors Thomas parle, il n'y a plus de silence mais un flux de paroles dont il ne soupçonnait pas l'existence, un récit intime et parallèle qu'il aurait élaboré sans le savoir et qu'il n'a jamais prononcé. Il raconte tout à la fois, il raconte dans le désordre et peu importe ce qu'il a oublié, ce qu'il réinvente, ce qu'il mêle et ce qu'il recompose. Il raconte la peur qui ne l'a jamais quitté, il raconte Léo, il raconte le

téléphone de Romane Monnier et sa propre mémoire, revisitée, en contrepoint. Et puis cette nouvelle ère, qu'il doit inventer.

Oui, il existe une vérité dans cette rencontre, lui en face de cet homme qui écoute et l'observe avec une attention d'aigle, oui, bien sûr, sa vérité, celle qui l'a mené jusque-là et qui lui permettra de continuer.

Lorsqu'il a terminé, il s'excuse d'avoir trop parlé. D'un geste de la main, l'homme chasse ses scrupules, et répond que les trains servent à ça, surtout ceux de la nuit : dire le plus sombre à des gens qu'on ne reverra jamais.

Et puis il propose d'aller chercher quelque chose à manger, pendant que l'employé déplie les banquettes. Les sandwichs ne sont pas bons mais ils sont comestibles.

À présent les lumières sont éteintes et Thomas se retrouve dans le noir ou presque : le halo d'une veilleuse du couloir filtre par-dessous la porte. Il se laisse bercer par le roulis.

Un jour, il en est sûr, une femme entrera dans sa boutique. Elle aura peut-être changé la couleur de ses cheveux, elle portera peut-être un autre nom. Elle fera quelques photocopies, elle attendra qu'il n'y ait plus personne, seulement elle et lui. Elle aura l'air vaillante, apaisée, amoureuse.

Dans un an, dans cinq ans, dans dix ans, elle s'avancera vers le comptoir, tranquille, et lui dira : « Bonjour, je suis Romane Monnier. »

Les noms et/ou logos *WhatsApp, Deezer, Airbnb, Flo, Sleep Cycle, Instagram, Notes, Messages, Mail, Yuka, Notion, Freeform, Layout, Numbers, Keynote, Facetime, Dictaphone, SNCF Connect, Bonjour RATP, Citymapper, IDF Mobilités, Radio France, Bluesky, EDF, Vinted, La Redoute, Leboncoin, Doctolib, Ameli, JustWatch, X, TikTok, Facebook, Messenger, Tinder, Fruitz, Journal, Plan, Marmiton, Jow, BlaBlaCar, YouTube, ChatGPT, Bumble, Google, Fnac, Croque-carotte, Qui est-ce ?, Chass' Taupe, Vache qui rit, Chocapic, Uno, Mille Bornes, Fisher-Price, Floraline, So.bio, Harrys, Pressade, Club Med, Franprix, Copy Center, Diddl, Nokia* et *Samsung* sont des marques enregistrées auprès de l'INPI.

© *Éditions Gallimard*, 2026.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

DE LA MÊME AUTRICE

Romans

JOURS SANS FAIM, Grasset, 2001 ; Folio n° 7170, 2023.
LES JOLIS GARÇONS, Jean-Claude Lattès, 2005 ; Le Livre de Poche, 2010.
UN SOIR DE DÉCEMBRE, Jean-Claude Lattès, 2005 ; Points Seuil, 2007.
NO ET MOI, Jean-Claude Lattès, 2007 ; Le Livre de Poche, 2009.
LES HEURES SOUTERRAINES, Jean-Claude Lattès, 2009 ; Le Livre de Poche, 2011.
RIEN NE S'OPPOSE À LA NUIT, Jean-Claude Lattès, 2011 ; Le Livre de Poche, 2013.
D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE, Jean-Claude Lattès, 2015 ; Le Livre de Poche, 2017.
LES LOYAUTÉS, Jean-Claude Lattès, 2018 ; Le Livre de Poche, 2019.
LES GRATITUDES, Jean-Claude Lattès, 2019.
LES ENFANTS SONT ROIS, Gallimard, 2021 ; Folio n° 7111, 2022.

Nouvelles

« Cœur ouvert », dans SOUS LE MANTEAU, Flammarion, 2008.
« Mes jambes coupées », dans MOTS POUR MAUX, Gallimard, 2008.

Théâtre

LES FIGURANTS, Gallimard, 2024.

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Il faudrait savoir comment...

Dans la moiteur de sa chambre...

Quand il rentre d'un dîner...

Il n'est pas encore huit heures...

A-t-il le droit de faire ça ?

Thomas a posé le téléphone...

À la mort de son père...

L'appareil n'est plus en lien...

Un chagrin d'amour

À vingt ans, pour payer ses études...

Il a quarante-sept ans...

Il n'a pas dit...

Une dispute

Il aimerait Nathan...

C'est un dimanche matin...

Selon les jours...

Un samedi après-midi...

En remontant un peu...

Thomas a accepté de partir...

Il a fait de la place...

Près de chez lui...

Ce matin, une notification surgit...

Est-ce que tu te souviens...

Aujourd'hui, il utilise le mot...

Un samedi matin...

La plupart du temps...

Il lui reste...

La messagerie d'Instagram...

Romane Monnier a disparu.

Il n'a pas cherché...

Il lui reste une dizaine de fichiers...

Conversations entre amis

Il ignorait que ChatGPT...

Le samedi soir...

Il n'a pas vu...

Fragments intimes

Il a lu d'une traite...

Quelles traces laisserait-il...

À partir du moment...

Au moment de ranger...

Il a réservé un soir...

À présent les lumières...

Les noms et/ou logos...

Copyright

De la même autrice

Présentation

Achevé de numériser

DELPHINE DE VIGAN

Je suis Romane Monnier

« Les gens ne comprennent pas. Ils pensent que j'exagère. Mais en fait, je cherche quelque chose qui a disparu. Quelque chose de pur, de limpide... qui n'existe plus. »

Qui est Romane Monnier ? D'elle, il ne reste qu'un téléphone portable. Des notes, des messages, des souvenirs, des enregistrements, autant de traces confiées à un inconnu, un samedi soir dans un bar.

Romancière, Delphine de Vigan a notamment publié Rien ne s'oppose à la nuit, D'après une histoire vraie (prix Renaudot et prix Goncourt des lycéens), Les grâces et Les enfants sont rois. Ses livres sont traduits dans le monde entier.

nrf

Cette édition électronique du livre
Je suis Romane Monnier de Delphine de Vigan
a été réalisée le 8 décembre 2025 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073113252 - Numéro d'édition : 658272).
Code produit : Q16433 - ISBN : 9782073113283.
Numéro d'édition : 658275.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo



Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.sk

z-lib.gs

z-lib.fm

go-to-library.sk



[Official Telegram channel](#)



[Z-Access](#)



<https://wikipedia.org/wiki/Z-Library>